



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**Archive ouverte UNIGE**

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Master

2020

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

---

## Sismondi et le romantisme économique

---

Keel, Théo

### How to cite

KEEL, Théo. Sismondi et le romantisme économique. Master, 2020.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:145896>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

**Sismondi et le romantisme économique**

**MÉMOIRE REALISE EN VUE DE L'OBTENTION DE LA  
MAITRISE EN HISTOIRE ECONOMIQUE INTERNATIONALE**

**PAR**

**Théo Keel**

**DIRECTRICE DE MÉMOIRE**

Mary O'Sullivan, Université de Genève

**JURY**

Cédric Durand, Université de Genève

GENEVE SEPTEMBRE 2020

## Remerciements

---

Je me dois ici de remercier celles et ceux sans qui ce travail n'aurait pas existé ou ne serait pas le même.

Ma directrice de mémoire, la Professeure Mary O'Sullivan, qui a osé cette aventure folle que de me suivre dans ce projet, malgré ses doutes, et dont les corrections et commentaires m'ont guidé jusqu'à son terme.

Ma compagne dont l'aide a dépassé ce que j'aurai pu attendre, tant dans son soutien moral que dans son engagement dans ce présent travail.

Ma mère qui m'a supporté et soutenu moralement et qui a parfois assuré un soutien logistique essentiel.

Mon père qui s'il ne lira pas ce travail, n'est pas étranger à son existence.

Le Professeur Cédric Durand, qui en tant que jury, m'a ouvert, au cours de ma soutenance et de nos discussions, de belles et enthousiasmantes perspectives pour des recherches futures.

## Résumé

---

Le présent travail de mémoire s'intéresse aux liens entre romantisme et économie, peu étudiés au sein des sciences sociales et surtout en économie, à travers la pensée économique de l'économiste et historien genevois Sismondi. Plus précisément, cette recherche étudie l'influence du romantisme, courant philosophique et artistique, qui naquit à la fin du 18<sup>ème</sup> et connut son apogée au 19<sup>ème</sup>, sur la critique précoce des caractéristiques productivistes et industrialistes du capitalisme que formula Sismondi au début du 19<sup>ème</sup> siècle. Se référant à la conception du romantisme élaborée par Michaël Löwy et Robert Sayre, comme une réaction, une critique de la modernité capitaliste au nom d'idéaux et de valeurs du passé, ce travail cherche à analyser en profondeur la pensée économique et la critique du capitalisme industriel de Sismondi et à mettre en lumière sa vision du monde romantique qui se cache derrière et qui en constitue, selon nous, l'armature et la genèse.

## Table des matières

Remerciements .....	2
Résumé .....	3
<b>1. Introduction .....</b>	<b>6</b>
1.1. Questions de recherche .....	7
<b>2. Sources et méthodologie .....</b>	<b>9</b>
2.1. Définition de référence du romantisme .....	10
<b>3. Revue de la littérature.....</b>	<b>13</b>
<b>4. Les fondements théoriques de la pensée économique de Sismondi .....</b>	<b>20</b>
4.1. Conception des sciences et de l'économie chez Sismondi : complexité, interdisciplinarité et critique de l'abstraction rationaliste.....	20
4.2. Une économie politique du bonheur .....	24
4.3. Groupe de Coppel, utilitarisme et romantisme de Sismondi .....	29
<b>5. Historicisme comme méthode romantique.....</b>	<b>35</b>
5.1. Historicisme comme une méthode concrète de contextualisation en réponse à l'abstraction rationaliste et aux lois naturelles en économie .....	36
5.2. Le parcours intellectuel du Sismondi historien et son adhésion à l'historicisme.....	38
5.3. Transversalité et interdisciplinarité de l'historicisme sismondien .....	40
5.4. Historicisme, conversion et critique des principes libéraux et du capitalisme industriel	43
5.5. Historicisme et romantisme .....	45
<b>6. Les influences du romantisme sur la pensée économique de Sismondi .....</b>	<b>47</b>
6.1. Le Moyen-Age et la féodalité comme références.....	47
6.1.1. Moyen-Age et romantisme chez Sismondi .....	47
6.1.2. La féodalité comme référence centrale dans sa pensée économique .....	49
6.2. Le triptyque « équilibre, stabilité, harmonie » au cœur de la pensée économique de Sismondi et de sa critique du capitalisme industriel .....	53
6.2.1. Recherche d'un équilibre dans l'économie face à une production illimitée .....	55
6.2.2. La concurrence comme situation de risques et d'instabilités pour les producteurs contre le système des corporations comme mécanismes de régulation.....	57
6.2.3. Phénomène de séparation au sein des structures socio-économiques généré par le capitalisme.....	59
6.2.4. Prolétariat comme risque et petits producteurs comme idéal sous le prisme de la stabilité .....	61
6.2.5. Préférence romantique pour le concret contre l'abstrait .....	65
6.2.6. La concentration économique chez Sismondi, de la chute de l'Empire romain au rejet des mouvements coopératifs.....	67
6.2.7. Sismondi et l'équilibre romantique contre Marx et la dialectique révolutionnaire .....	72
6.2.8. Une conception sociale de la stabilité et de la propriété .....	74
6.3. Critique de la dissolution des liens et analyse romantique de la transformation des rapports sociaux de propriété .....	76
6.3.1. Mise en perspective des articles sur la dissolution des liens sociaux et explication de leur caractère romantique.....	77
6.3.2. Dissolution des liens sociaux et transformations des rapports sociaux de propriété dans l'analyse de Sismondi .....	78
6.3.3. Un système économique en accusation.....	82
6.3.4. Une traduction en termes économiques de la critique romantique du capitalisme .....	84

<b>7. Conclusion.....</b>	<b>87</b>
<b>8. Bibliographie.....</b>	<b>91</b>

## 1. Introduction

---

De nos jours, face au dérèglement climatique, le productivisme au centre du système capitaliste est questionné et commence à être remis en cause, tout comme le concept de croissance, objectif fondamental voire vital de nos économies modernes. Entre le début et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle déjà, les principaux économistes regardaient avec attention la croissance, sa nature et les conditions de sa reproduction. Ainsi, David Ricardo craignait au vu de ses analyses qu'elle soit condamnée à stagner, tandis que John Stuart Mill proposait une forte critique morale de la croissance, ne pouvant accepter qu'elle devienne l'unique objectif guidant les hommes. Dans ce contexte, Sismondi, qui écrivit du début des années 1800 jusqu'à la moitié du siècle, plaçait au cœur de son analyse l'industrialisme, générateur d'une capacité de production inédite dans l'histoire. Etudiant de manière critique ce phénomène défendu par la majorité des économistes, en particulier les économistes classiques, il se déplaça par là même vers une position hétérodoxe vis-à-vis de ces derniers et devint une référence pour les adversaires de la révolution industrielle capitaliste. Mais c'est particulièrement, quand il dissocie accroissement des richesses et bonheur de la population, qu'on peut voir en lui, un annonciateur des mouvements critiques actuels vis-à-vis de la croissance. En effet, devant les ravages sociaux engendrés par l'industrialisme conjugués à une concurrence universelle, Sismondi par son analyse démontre l'existence de crises de surproduction durables, affirmant ainsi que l'accroissement de la production, donc des richesses et des biens matériels, peut paradoxalement ou de manière contradictoire, quand elle est hors de contrôle, aller de pair, avec une extension de la pauvreté. Il est par là même l'un des premiers à esquisser certaines contradictions du capitalisme industriel, ainsi que, ce que l'on nomme de nos jours, les externalités sociales négatives engendrées par ce dernier.

Il est difficile de ne pas s'interroger sur les influences qui ont pu être à l'origine d'un tel positionnement minoritaire et hétérodoxe, surtout vis-à-vis des économistes les plus influents de l'époque, en particulier J-B. Say et David Ricardo. On peut y voir, comme Pascal Bridel, l'influence de la théorie des sentiments moraux dans la lignée d'Adam Smith et de Condorcet, ou l'héritage de la *felicita pubblica* de l'économie politique italienne.<sup>1</sup> Tout en pensant qu'il est indéniable et logique que les influences furent multiples, un autre courant, surtout philosophique et littéraire, qui naît en réaction à la civilisation capitaliste industrielle a pu aussi fortement influencer la pensée économique de Sismondi : le romantisme. En effet, le

---

<sup>1</sup> Bridel, *Théorie économique et philosophie politique : quelques réflexions préliminaires sur la réédition de l'œuvre scientifique de Sismondi*, 2009

courant romantique, composé tant de poètes et d'écrivains, que de sociologues, de philosophes et d'économistes, couvrant tout le spectre politique, est à l'origine, avant le marxisme, de la première critique majeure contre le système capitalisme. La critique sismondienne du capitalisme semble s'inscrire dans la critique romantique qui vise ce même système, par ses résonnances avec certains penseurs romantiques, comme Jean de Müller au niveau historique, Adam Müller au niveau de la conception de l'économie<sup>2</sup>, Max Weber sur les effets du capitalisme sur l'homme ou encore Walter Benjamin concernant le risque d'un progrès technique menant à l'abîme<sup>3</sup>. Enfin Sismondi est reconnu comme un romantique en littérature, considéré selon Dupuigrenet-Desroussilles comme « *l'un des pères du romantisme* » parmi les littéraires<sup>4</sup>, pour avoir par le biais de son œuvre, *De la Littérature du Midi de l'Europe*, ouvert « *aux romantiques l'Espagne, l'Italie et le Moyen-âge français* »<sup>5</sup>. Nous chercherons ainsi à déterminer si Sismondi est un économiste romantique, autrement dit, si sa pensée a été influencée par le romantisme.

### 1.1. Questions de recherche

Partant du présupposé que la pensée économique de Sismondi a pu être influencée par le romantisme et étant donné que l'articulation entre romantisme et économie a très peu été étudiée<sup>6</sup>, mes questions de recherche sont les suivantes :

- Comment cette influence romantique prend-elle forme dans la pensée économique de Sismondi ?
- Quels sont les apports et les limites de cette influence romantique sur sa pensée économique ?

Dans une première partie, nous analyserons les fondements théoriques de la pensée économique de Sismondi, en étudiant sa conception des sciences et de l'économie et ses aspects romantiques, puis la singularité de son économie politique avec l'importance qu'il

---

<sup>2</sup> Les seuls économistes qualifiés de romantiques sont Sismondi, Adam Müller et plus rarement Thomas Malthus. Une proximité existe entre Sismondi et Adam Müller dans leurs conceptions romantiques d'une économie qui doit prendre en compte les incertitudes de la vie, mais leurs pensées économiques diffèrent sur le reste, celle d'Adam Müller étant plus conservatrice et surtout plus nationaliste.

<sup>3</sup> Une vision très proche de la course au progrès technique et productif se retrouve tant chez Walter Benjamin qui invoque l'image d'un train que les révolutions arrêtent en tirant sur le frein d'urgence (Löwy, Walter Benjamin, précurseur de l'écosocialisme, In Cahiers d'Histoire, p. 33 à 39) que chez Sismondi qui lui a recours à l'image d'un « *char social, qui dans sa course accélérée, nous paraît se précipiter vers l'abîme.* » *Etudes sur les sciences sociales*, p. 632

<sup>4</sup> Dupuigrenet-Desroussilles, *Sismondi ou le libéralisme héroïque (\*)*, 1976, p. 1326

<sup>5</sup> Ibid., p. 1326

<sup>6</sup> Seuls l'ouvrage de Richard Bronk, *The Romantic Economist* (2009) et l'article de Patrice Baubeau et Alexandre Perraud *Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi* (2015), analysent une telle articulation entre économie et romantisme.

accorde au bonheur. Nous continuerons et achèverons cette deuxième partie en abordant sa relation avec le groupe de Coppel et sa position singulière et médiane dans le débat entre pensée romantique du groupe de Coppel et utilitarisme. La deuxième partie sera consacrée à étudier son historicisme, méthode au cœur de sa pensée économique, qui constitue une réponse de la pensée du concret romantique à l'abstraction rationaliste de l'école classique. Finalement, une troisième partie analysera les influences du romantisme sur sa pensée économique, d'abord à travers sa vision de la féodalité comme référence, puis par l'étude des thèmes qui façonnent et structurent sa pensée économique, et enfin à travers l'examen de la critique qu'il porte sur la dissolution des liens sociaux et sur les transformations capitalistes des rapports sociaux de propriété, critiques communes aux romantiques.

## 2. Sources et méthodologie

---

Les sources utilisées dans ce travail sont constituées des œuvres économiques complètes de Sismondi<sup>7</sup>, publiées par le Centre Walras Pareto de Lausanne ainsi que de ses échanges épistolaires et des fragments de son journal intime. Toutes les archives connues concernant ses échanges épistolaires ont été recensées et publiées dans des ouvrages nommés « *Epistolario* »<sup>8</sup> et publiés par Pellegrino Rossi. Des fragments de son journal intime et des lettres inédites furent publiés par Saint-René Taillandier<sup>9</sup>. Ses échanges épistolaires comme son journal intime seront utilisés en lien avec l'analyse de ses œuvres publiées, pour mieux comprendre le développement de sa pensée, à travers ses influences, ses réflexions et raisonnements qui peuvent ne pas être présents dans les publications. Ils peuvent aussi avoir un intérêt pour mieux comprendre et préciser la chronologie du développement de ses conceptions et analyses, tout comme de possibles revirements de sa pensée économique. De plus, ce type de sources peut nous montrer certains aspects de sa pensée qu'il ne met pas en avant dans ses ouvrages destinés à la publication ou de la même manière confirmer par des impressions et réflexions plus personnelles la pensée développée dans ces derniers. Saint-René Taillandier l'exprime mieux que moi : « *Les meilleures pensées d'un écrivain ne sont pas toujours celles qu'il livre volontairement à la foule ; l'esprit a ses délicatesses et ses pudeurs.* »<sup>10</sup>. Certaines réflexions et impressions personnelles, parfois certains jugements et critiques, peuvent être mis en lien avec ses conceptions et analyses économiques ainsi qu'avec ses positions tant économiques, politiques que philosophiques, constituant ainsi les éléments les plus intéressants de ses échanges épistolaires ou de son journal intime.

Les œuvres économiques de Sismondi publiées par le Centre Walras Pareto de Lausanne contiennent des textes que l'on peut classer en trois catégories. Premièrement des textes très connus et étudiés par les économistes et historiens de l'économie, comme *De la richesse commerciale*, *Des nouveaux principes d'économie politique* ou ses articles pour la *Edinburgh Review*, deuxièmement des textes moins célèbres mais étudiés comme les *Etudes sur les sciences sociales* par les spécialistes de Sismondi, et troisièmement des textes très peu connus, et très peu étudiés et analysés, comme *La critique d'Herrenschwand*, ou *Les deux systèmes d'économie politique*<sup>11</sup>. Les textes les moins connus et moins étudiés peuvent être

---

<sup>7</sup> Sismondi, J.C.L. *Sismondi. Œuvres économiques complètes (vol. II à VI)*. (éds. Bridel, Dal Degan & Eyguesier). Paris, Economica, 2012-2018

<sup>8</sup> Sismondi, *Epistolario* vol. I à V. (éd. C. Pellegrini, 1933-1975)

<sup>9</sup> Taillandier, *Lettres inédites et journal intime de Sismondi*, 1863

<sup>10</sup> Ibid., p.1

<sup>11</sup> Sismondi, *Ecrits d'économie politique 1799-1815*, 2012

des sources intéressantes par leur caractère plus inédit, dont l'analyse peut révéler de nouveaux aspects de l'œuvre économique de Sismondi.

## 2.1. Définition de référence du romantisme

Le romantisme, tant en tant que courant que pensée philosophique ou vision du monde, était par son caractère nébuleux très difficile à définir dans un premier temps. En effet, le romantisme « *présente un mélange au premier abord assez surprenant, de retours vers le passé et d'ouvertures sur l'avenir, de révoltes individualistes et de prétentions à parler au nom de l'humanité toute entière [...]* »<sup>12</sup>. Son caractère polymorphe, étant à la fois un mouvement culturel qui trouve son expression dans les arts, mais aussi un important courant philosophique en Allemagne ainsi qu'un courant littéraire particulier en rupture avec le classicisme en France, le rend encore plus indéfinissable. De même, le romantisme a cette particularité de couvrir tout le spectre politique et donc d'être représenté autant par des penseurs au positionnement politique conservateur ou réactionnaire, comme Joseph de Maistre ou Novalis que des penseurs réformateurs et progressistes, comme Victor Hugo, Lamartine, et encore socialistes et révolutionnaires, avec William Morris et Walter Benjamin<sup>13</sup>. Le romantisme est ainsi même qualifié d' « *énigme apparemment indéchiffrable [...] [qui] semble défier l'analyse.* »<sup>14</sup> par Löwy et Sayre qui insistent « *sur son caractère fabuleusement contradictoire, sa nature de coincidentia oppositorum : à la fois (ou tantôt) révolutionnaire et contre-révolutionnaire, individualiste et communautaire, cosmopolite et nationaliste, réaliste et fantastique, rétrograde et utopiste, révolté et mélancolique, démocratique et aristocratique, activiste et contemplatif, républicain et monarchique, rouge et blanc, mystique et sensuel.* »<sup>15</sup>.

Ce sont pourtant ces-mêmes, Löwy et Sayre, face à ce romantisme aux multiples formes et facettes, qui nous offrent une prise en main de ce dernier à des fins d'analyse, en relevant ce qui unit les romantiques, c'est-à-dire, leur opposition, leur réaction critique à la modernité capitaliste. Ainsi, notre fil rouge, notre référence principale pour analyser la présence du romantisme et son influence sur la pensée économique de Sismondi est la définition du romantisme élaborée par Löwy et Sayre dans leur ouvrage, *Révolution et mélancolie, le romantisme à contre-courant de la modernité* : « *le romantisme représente une réaction, une*

---

<sup>12</sup> Ibid., p. 16

<sup>13</sup> De nombreux autres noms tout comme de nombreux autres positionnements compatibles avec le romantisme peuvent être cités, à ce sujet se référer à la typologie établie par Löwy et Sayre dans *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, 1992, p. 83 à 121

<sup>14</sup> Löwy & Sayre, *Révolution et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, 1992, p. 7

<sup>15</sup> Ibid., p. 7

*critique de la modernité capitaliste, au nom de valeurs et d'idéaux du passé (pré-capitalistes, pré-modernes).* »<sup>16</sup>. Cette définition a, de plus, le grand avantage pour notre travail de prendre en compte la dimension socio-économique de la modernité, soit sa nature capitaliste. Les différents écrits de Sismondi sur lesquels se fonde cette recherche seront analysés sous un angle problématisé : l'influence du romantisme, en tant que critique du capitalisme industriel, sur le développement et l'élaboration de ses théories économiques.

Nous aurons recours au cours de ce travail, à la dénomination de « capitalisme industriel » pour désigner le système économique qui est au cœur de l'analyse de Sismondi, même si ce dernier n'a pas recours à une telle qualification. En effet, le système économique décrit par ses analyses est selon nous qualifiable de capitaliste, car il possède les caractéristiques majeures du capitalisme, telle que la séparation capital-travail, l'utilisation importante du capital ou encore la centralité du marché économique. Nous lui adossons le terme d'industriel, car la spécificité de ce capitalisme est le processus au cœur de la production, qui a recours à de nouvelles techniques, comme les machines, ainsi qu'à de nouvelles formes d'organisation du travail, avec les manufactures rassemblant la main d'œuvre sur un même lieu. Pour terminer, nous pensons réellement que la critique de Sismondi vise tant la nature capitaliste qu'industrielle du système économique qu'il met en cause, comme nous tenterons de le montrer au cours de ce travail.

Dans le même ouvrage, Löwy et Sayre ont relevé comme cinq caractéristiques principales du romantisme, les positions (1) critiques du désenchantement du monde, (2) critiques de la quantification du monde, (3) critiques de la mécanisation du monde, (4) critiques de l'abstraction rationaliste et pour terminer, (5) critiques de la dissolution des liens sociaux. Ces points constitutifs du romantisme forment une grille de lecture intéressante, que nous utiliserons de manière partielle au cours de ce travail. En effet, certains points, en particulier les deux premiers, se révèlent moins pertinents pour analyser des textes de nature économique. Ce seront donc surtout les points 4 et 5 qui soutiendront notre analyse, le point 4, « la critique de l'abstraction rationaliste » sera au cœur d'une partie tout en étant utilisé plus largement de manière sous-jacente. Quant au point 5, la critique de la dissolution des liens, une partie entière lui sera de même dédiée. Certains points de cette grille de lecture ont surtout représenté des appuis, des outils de soutien non négligeables à notre principal fil rouge d'analyse. En effet, face à la complexité du sujet, de la relation étudiée, cette grille de lecture a été utilisée comme points de repères et c'est surtout la définition du romantisme de Löwy et

---

<sup>16</sup>Ibid., p. 30

Sayre qui a servi de trame, de fil rouge pour sa nature moins rigide, nous permettant une flexibilité nécessaire à l'analyse dynamique à laquelle nous avons eu recours.

Selon Francesca Dal Degan, « *le leitmotiv de son travail ne se limite pas à considérer des éléments analytiques pouvant fournir une origine pour un traitement quantitatif des phénomènes économiques et sociaux, mais inclut une "vision". C'est une sorte d'attitude philosophique ou "un acte cognitif préanalytique qui fournit la matière première pour l'effort analytique" selon les mots de Schumpeter (1954, p. 41) ou de Weltanschauung ---- à savoir notre intuition du monde comme défini par Kant dans Critique du Jugement (1790) »<sup>17</sup>.*

Cette notion de l'influence préalable d'une vision du monde sur les analyses, est à nos yeux très pertinente dans le cas de Sismondi, et nous pensons en l'occurrence que le romantisme est une composante majeure de cette vision. Dans ce sens, Löwy et Sayre prennent eux-mêmes « *comme point de départ une définition du romantisme comme Weltanschauung ou vision du monde, c'est-à-dire comme structure mentale collective* »<sup>18</sup>, en se basant et en approfondissant le travail du sociologue de la culture, Lucien Goldmann, qui a élaboré le concept moderne de vision du monde<sup>19</sup>. Nous chercherons autant à montrer ce que partage Sismondi du romantisme, « *comme structure mentale collective* », que ce qui le différencie du romantisme collectif et partagé, essayant ainsi de dégager un romantisme sismondien et l'impact de ce dernier sur sa pensée économique. De plus, selon Löwy et Sayre, la vision du monde romantique « *représente un véritable continent oublié qui échappe aux grilles habituelles dans les sciences humaines* », qui n'est pas considéré comme « *perspective pouvant déterminer les structures mentales* »<sup>20</sup> dans les sciences sociales, encore moins en économie selon nous. Notre recherche semble ainsi revêtir un caractère novateur en étudiant l'influence de cette vision du monde sur une pensée économique, à travers l'étude d'un penseur en particulier.

La recherche n'aura donc pas pour but de simplement repérer les caractéristiques ou influences du romantisme sur la pensée économique de Sismondi, mais surtout d'analyser cette articulation entre théorie économique et romantisme. De considérer les limites d'une telle influence sur le développement de théories économiques mais aussi les apports que cette influence philosophique peut générer sur des théories économiques.

---

<sup>17</sup>Dal Degan, *The Birth of a Social Sciences. Sismondi's Concept of Political Economy*, 2019, p. 11-12

<sup>18</sup>Löwy & Sayre, *op. cit.*, p. 25

<sup>19</sup> Dans le même sens, Milner & Pichois (1985), considèrent que le romantisme « *n'est pas avant tout un mouvement littéraire, qu'il est d'abord une conception du monde* » (p. 16)

<sup>20</sup> Löwy & Sayre, *op. cit.*, p. 43

### 3. Revue de la littérature

---

Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi est né à Genève en 1773 d'un père pasteur huguenot et d'une mère venant d'une ancienne famille de notables genevois. Sa famille a dû s'exiler en Angleterre en 1793 suite à la révolution. Ce voyage, qui ne dura qu'un an, fut formateur pour Sismondi, qui s'intéressa à la constitution anglaise et qui a pu voir sur place une Angleterre en plein développement industriel. La famille à peine rentrée à Genève, s'est retrouvée dans le plus fort de la Terreur et dû repartir pour la Toscane, où il gère un domaine agricole. Ces années en Toscane, qui symbolisent le retour sur la terre de ses ancêtres rêvés, auront un impact et une influence fondamentale sur la vie et la pensée de Sismondi. En effet, la Toscane, et plus particulièrement son système agricole, constitueront un exemple prégnant dans les écrits économiques de Sismondi, souvent utilisé comme modèle positif pour d'autres systèmes, ou comme alternative possible. Après six années passées en Italie et à nouveau contraint à l'exil, il rentre à Genève, en 1800, où il travaillera à la Chambre de commerce du département du Léman. Il y rédige plusieurs rapports dans lesquels il critique la politique protectionniste, qu'il nomme prohibitionniste, menée par la France, qui agit fortement en défaveur de Genève, annexée par cette dernière. Dans la même veine, dans *De la richesse commerciale*, en 1803, il se revendique des principes d'Adam Smith et prône le libre-échange.

De retour à Genève, Sismondi fit la connaissance de Madame de Staël et intégra le très influent Groupe de Coppet, qui était composé d'éminents intellectuels de l'époque, en particulier Benjamin Constant, avec qui Sismondi entretient d'importants échanges intellectuels, Prosper Brugière, baron de Barante, Claude Hochet et Auguste Schlegel, critique littéraire et poète romantique, Charles Victor Bonstetten ou encore l'historien suisse Jean de Müller, source d'inspiration au niveau historique pour Sismondi.<sup>21</sup>

L'histoire occupera près de dix ans de sa vie, entre 1807 et 1818, avec son *Histoire des Républiques italiennes du Moyen-Age*, avant qu'il ne revienne à l'économie politique en 1818, avec l'article *Political Economy*<sup>22</sup> en 1818, puis en 1819 avec son œuvre la plus célèbre, *Nouveaux principes d'économie politique*<sup>23</sup>. C'est avec ces deux publications qu'il se pose en hétérodoxe, s'opposant à la pensée économique classique dominante, et par là même, rompt en partie avec les principes smithiens, qui dirigeaient auparavant sa pensée économique. D'autres écrits économiques suivront dans la même veine, certains affirmant

---

<sup>21</sup> Gillard, *Simonde de Sismondi : Vie – Œuvre – Concepts*, 2010

<sup>22</sup> Sismondi, *Political Economy (1818)*, 1830

<sup>23</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, 2016

même encore plus son hétérodoxie. Ses *Etudes sur les sciences sociales*<sup>24</sup> constituent l'aboutissement de sa pensée économique hétérodoxe.

Sismondi, comme le montre l'article de H. O Pappé, *Sismondi and his French contemporaries*, a eu une importante influence sur les économistes qui lui étaient contemporains, comme Villeneuve-Bargemont<sup>25</sup>, pour qui Sismondi, est avec Malthus, à l'origine d'une nouvelle école d'économie politique qui prônerait une économie politique chrétienne et qui aurait été la première à critiquer les dégâts du laisser-faire sur les classes laborieuses, pensant la question de la distribution, délaissée par l'économie politique anglaise. Adolphe Blanqui aussi fait de Sismondi, dans son *Histoire de l'économie politique*<sup>26</sup>, le fondateur d'une nouvelle école d'économie politique dont l'idée directrice serait le bien-être de l'humanité, ainsi qu'avec Say les fondateurs d'une nouvelle économie sociale plus adaptée à la réalité industrielle, que celle de leurs adversaires ricardiens. Intégrant les analyses de Sismondi sur les crises de surproduction, Blanqui pense quand même de manière optimiste que l'augmentation de la richesse ruisselera sur toutes les couches de la population. D'autres économistes comme Eugène Buret et François Vidal ou encore Charles Dunoyer, seront aussi fortement influencés, dans des orientations différentes, plus sociale pour les premiers, plus libérale pour le troisième, par Sismondi. Il est intéressant de relever qu'Eugène Buret qui se considèrera comme son disciple ainsi que Villeneuve-Bargemont, seront les auteurs d'écrits majeurs sur la paupérisation<sup>27</sup>, sujet déjà abordé par Sismondi, qui est un des premiers économistes à aborder la question sociale et faire le lien entre industrialisation et paupérisation. Ainsi, Sismondi a exercé une forte influence sur ses contemporains, qui le considéraient comme un économiste incontournable de l'époque, au même titre que Say et Ricardo.

Sismondi dans sa critique de la théorie des débouchés défendue par J-B. Say, esquisse déjà clairement ce qui sera plus tard la théorie moderne marxiste des débouchés, reprise et développée par Marx et servira de référence à la théoricienne marxiste Rosa Luxemburg dans son œuvre *L'accumulation du capital* de 1913, qui est une des principales figures marxistes à soutenir Sismondi et son héritage théorique. Si, Marx a admiré et s'est inspiré de Sismondi, en particulier de ses analyses sur les contradictions du capitalisme pour élaborer ses propres théories sur le système capitaliste, il le critiquera aussi ultérieurement, le traitant de chef « du

---

<sup>24</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018

<sup>25</sup> Villeneuve-Bargemont, *Economie Politique Chrétienne. Recherches sur la nature et les causes du Pauperisme en France et en Europe et sur les moyens de soulager et le prévenir*, 1834

<sup>26</sup> Blanqui, *Histoire de l'économie politique*, 1845

<sup>27</sup> Vatin, *Romantisme économique et philosophie de la misère en France dans les années 1820-1840*, 2006

socialisme petit-bourgeois » et le considérant comme utopique et réactionnaire, car selon lui, Sismondi voulait revenir aux anciens moyens de production. Dans la même idée, Lénine le considérera de manière péjorative comme le représentant du socialisme romantique.

Au 20<sup>ème</sup> siècle de nombreux ouvrages et articles étudieront des apports plus précis de Sismondi à la science économique, particulièrement son point de vue critique de la loi des débouchés dans sa querelle avec Jean-Baptiste Say. Son opposition à la loi de Say et sa théorie des crises de surproduction sont analysées plus précisément dans l'ouvrage, *Sismondi et ses théories économiques* (1924) de Henryk Grossman, marxiste de l'école de Francfort, puis ultérieurement dans l'article, *Sismondi - Critique de la loi des débouchés (1967) de Michel Luftalla*, qui en fait un précurseur de certaines analyses et théories marxistes. En effet, selon ce dernier, « *la conception sismondienne du mouvement circulaire du revenu est maillon fondamental entre le tableau de Quesnay et les schémas marxistes de reproduction.* »<sup>28</sup>. M. Luftalla aussi souligne l'importance qu'accorde Sismondi aux proportions dans son analyse de la croissance et des conditions de sa reproduction, concept de proportion qui sera utilisé par Marx dans ses schémas de la reproduction. Ainsi, à l'opposé de la considération très négative de Lénine pour la pensée économique de Sismondi, de nombreux économistes relèveront les innovations analytiques de Sismondi, qui pour certains mêmes préfigurent des théories plus modernes, comme Alain Parguez, qui fait de Sismondi le précurseur de Keynes, les comparant par leurs positions hétérodoxes et leurs théories ruinant les modèles dominants, ricardien pour Sismondi, néo-classique pour Keynes, mais aussi par la proximité de leurs analyses. Pour ce dernier, « *la révolution sismondienne est fondée sur la reconnaissance du temps concret mais surtout l'analyse du système de production et de diffusion des informations au sein de la classe des capitalistes* » alors que « *la révolution keynésienne est elle aussi, fondée sur la reconnaissance du processus de production et de diffusion des informations.* »<sup>29</sup> Ainsi, en introduisant le temps concret et en analysant le processus de diffusion des informations, concluant que l'information ne peut être parfaite, Sismondi met à mal le modèle ricardien, ainsi par de la même, les mécanismes spontanés d'autorégulation du marché, qui n'existent pas dans le modèle sismondien.

De son côté, Josef A. Schumpeter voit dans Sismondi, l'un des premiers économistes à raisonner avec une analyse dynamique de l'économie, c'est-à-dire, une analyse par période, en opposition à l'analyse statique de Ricardo et de ses disciples. En effet, selon Schumpeter, Sismondi a mis au cœur de sa théorie économique, l'importance des périodes de transitions

---

<sup>28</sup> Luftalla, *Sismondi – Critique de la loi des débouchés*, 1967

<sup>29</sup> Parguez, *Sismondi et la théorie du déséquilibre macro-économique*, 1973

économiques et des phénomènes s'y déroulant, comprenant que le processus économique est enchaîné à des séquences qui excluront certaines formes d'adaptation et en imposeront d'autres.<sup>30</sup> Dans le même sens dans son article, *L'économie politique et les systèmes dans la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle*<sup>31</sup>, Ragip Ege considère Sismondi comme le meilleur économiste parmi les réformateurs sociaux du début du 19<sup>ème</sup> siècle, car ce dernier innove en intégrant l'irréversibilité dans le processus économique, en particulier, concernant la mobilité des travailleurs et du capital, ainsi qu'une analyse plus précise des propensions à consommer des différentes classes sociales.

Pour Richard Arena, Sismondi élargit et approfondit la théorie classique, plus qu'il ne se pose en rupture. En effet, d'après son analyse, Sismondi utilise les outils théoriques des classiques, par exemple la différence entre prix naturels et prix du marché, ou une conception du mouvement économique sans conteste dans la logique de la reproduction, dans la lignée de ses prédécesseurs classiques. Cependant, il va amener des analyses nouvelles à cette théorie économique, comme la nature durable et non plus transitoire des crises de surproductions ou la différence entre les prix naturels et les prix du marché, ou encore par l'introduction du temps concret et de l'incertain. Ainsi, « *en utilisant des concepts identiques à ceux de ses contemporains ricardiens, Sismondi introduit dans ce corps la possibilité des crises économiques.* »<sup>32</sup>.

L'autre grand sujet pour lequel est particulièrement connu Sismondi, est sa critique ou au moins sa position empreinte de recul vis-à-vis de la croissance économique, du progrès technologique et de l'industrialisme. Cette position est très liée à sa critique de la surproduction et des crises qu'elle cause, puisque la surproduction est elle-même un phénomène causé par le développement technologique et l'industrialisation, à l'origine de l'augmentation de la productivité. A ce sujet, l'article déjà cité de Michel Luftalla approfondit l'analyse de la théorie des crises de surproduction, tout en montrant comment Sismondi considère le progrès technique comme rendant le capital plus productif, mais simultanément diminuant le prix de la force de travail, par conséquent, le revenu des travailleurs. L'article montre citation de Sismondi à l'appui, sa vision du progrès, qu'il ne considère pas négativement en lui-même mais dont l'utilisation dans l'organisation sociale pose problème, puisqu'étant la cause de coûts sociaux. Cependant le sujet de la croissance et du progrès

---

<sup>30</sup> Schumpeter, *History of economic analysis*, 1954

<sup>31</sup> Ege, *XVI. L'économie politique et les systèmes sociaux pendant la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle*, 1993

<sup>32</sup> Arena, *Note sur les apports de Sismondi à la théorie classique*, 1981

représente qu'une petite partie de l'article, ce dernier traitant surtout de la position sismondienne sur la loi des débouchés.

L'article de Lucien Gillard, *Sismondi et la question du progrès* (2011/2012), est lui entièrement consacré à la question du rapport entre Sismondi et le progrès. Couvrant dans la première partie de l'article, les modèles théoriques de croissance de Sismondi, ainsi que ses querelles avec les orthodoxes, la suite de l'article souligne l'importance de la population chez Sismondi, vue comme « *une variable centrale* »<sup>33</sup>, et plus particulièrement le bonheur de la population. Cette conception héritée de celle d'Adam Smith, tranche avec la conception de ses opposants orthodoxes, en particulier McCulloch, qui ont une vision positive et optimiste de la croissance, à travers un « *a priori anthropologique* »<sup>34</sup> de cette dernière, selon lequel « *la nature humaine ne connaît pas de limite à la passion d'accumuler* »<sup>35</sup>. Pour Sismondi, qui cherche non pas la richesse numérique, mais le bien-être collectif, le progrès devrait servir à libérer du temps pour la classe ouvrière, alors que justement, ce dernier leur en prive. De plus, le progrès, par le machinisme, « *qui déqualifie le travail* »<sup>36</sup>, et par la concurrence, qui fait baisser leurs revenus, agit « *comme un facteur de spoliation* »<sup>37</sup>. Le travailleur abruti et déshumanisé par la machine et ses actes répétitifs, le progrès à travers le machinisme génère l'aliénation de la classe ouvrière. C'est donc pour Sismondi, relève l'article, la classe populaire, qui est la plus nombreuse, qui devrait voir son bien-être augmenté.

Sismondi étant d'abord un fervent disciple d'Adam Smith, son abandon des principes smithiens et sa nouvelle position devenue critique en 1819 dans les *Nouveaux principes d'économie politique* feront l'objet de nombreuses analyses, comme celle d'Aftalion dans son ouvrage précédemment cité, dans l'article H.O Pappé, *La formation de la pensée socio-économique de Sismondi* (1976), dans celui de William Rappard, *La conversion de Sismondi* (1966) ou encore d'Anthony Babel, *A propos de la conversion de Sismondi* (1945). L'article, *La conversion de Sismondi* (2013), de Jean-Jacques Gislain représente un bon résumé critique des articles concernant cette conversion, et une très bonne analyse de cette dernière. Ainsi, selon ce dernier, son étude des républiques italiennes au Moyen-Age représente un revirement méthodologique, ce dernier passant d'une conception rationaliste de l'histoire à une méthode historiciste. En effet, alors qu'il considérait auparavant ces régimes économiques antérieurs comme des expériences ayant pour seul but l'élaboration d'un modèle final, elles ont aussi

---

<sup>33</sup> Gillard, *Sismondi et la question du progrès*, 2011

<sup>34</sup> Ibid., p. 177

<sup>35</sup> Ibid., p. 177

<sup>36</sup> Ibid., p.178

<sup>37</sup> Ibid., p. 178

désormais pour lui, été rationnelles et ont eu un sens à un moment historique donné, en plus de constituer des processus d'apprentissage permettant l'avènement de nouvelles institutions. Cette analyse l'amène à considérer le système économique actuel non plus comme achevé, mais comme historique et donc comme réformable, puisque comportant des imperfections. Il peut ainsi se placer dans une position économique hétérodoxe en proposant des réformes et interventions vis-à-vis du système économique. Le Sismondi historien, par son adoption d'une méthode historiciste, serait donc à l'origine de ce revirement vers l'hétérodoxie économique<sup>38</sup>. Il est intéressant de relever que selon J.J. Gislain, c'est « *en réaction romantique au rationalisme constructiviste de l'histoire philosophique* »<sup>39</sup> que se forme la méthode historiciste.

La piste d'une influence du romantisme sur la pensée économique de Sismondi se base principalement sur deux sources secondaires. Premièrement, l'ouvrage de Michael Löwy et Robert Sayre, *Romantisme et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*<sup>40</sup>, dans lequel, ces derniers considèrent que le romantisme s'est étendu bien au-delà de la littérature et de la philosophie, au sein des sciences sociales, comme la sociologie avec Tönnies, la philosophie politique avec Herbert Marcuse et même la théorie économique, pour laquelle seul Sismondi est cité comme représentant du romantisme.<sup>41</sup> En effet, d'après M. Löwy et R. Sayre, « *le romantisme représente une réaction, une critique de la modernité capitaliste, au nom d'idées et de valeurs du passé (pré-capitalistes, pré-modernes)* »<sup>42</sup>. Cette définition du romantisme fait indéniablement écho à certains aspects de la pensée économique de Sismondi, en particulier son historicisme, soit l'importance et l'influence qu'exercent l'histoire et les institutions du passé sur ses analyses économiques.<sup>43</sup> L'ouvrage, qui étudie la critique romantique de la modernité capitaliste de manière large, évoque brièvement Sismondi, notamment comme principale figure du romantisme populiste, pour sa défense des propriétaires paysans et des petits artisans et pour l'influence de ses écrits sur le mouvement populiste russe.

Deuxièmement, l'article de Patrice Baubeau et Alexandre Perraud, *Lectures romantiques de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi*, propose une analyse des influences romantiques présentes dans les analyses économiques de Sismondi

---

<sup>38</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013

<sup>39</sup> Ibid., p. 116

<sup>40</sup> Löwy & Sayre, *op. cit.*, 1992

<sup>41</sup> Ibid., p. 25

<sup>42</sup> Ibid., p. 30

<sup>43</sup> Gislain, *op. cit.*, 2013

et littéraires pour Balzac. Ainsi, la volonté de Sismondi de mettre au cœur de ses analyses économiques les passions et les sentiments, en plus des intérêts, en somme de refuser « *d'abandonner la complexité du réel au profit de la calculabilité* »<sup>44</sup>, relève de telles influences, comme sa vision organiciste. Selon eux, la présence et l'influence de conceptions romantiques ont permis la construction chez Sismondi d'une lecture dynamique de la vie économique et sociale, qui introduit le temps dans l'analyse mais cela au détriment de la cohérence et de la calculabilité du modèle constitué de couches de simulation trop multiples et complexes.<sup>45</sup> Leur article se concentre et s'arrête sur la conception romantique de l'économie chez Sismondi, sur sa lecture romantique de l'économie selon leur titre, n'abordant pas d'autres aspects romantiques de sa pensée économique.

Il est à noter que le terme romantique utilisé dans le cadre de l'économie est connoté péjorativement. Ainsi, comme précédemment cité, Lénine emploie ce terme dans *Pour caractériser le romantisme économique*, afin de critiquer ses adversaires populistes russes, et dans le même temps, la pensée économique de Sismondi, car les populistes russes se plaçaient sur certains points dans l'héritage de l'économiste genevois. Mais c'est justement le cas de Sismondi qui éveille chez nous un paradoxe. La revue de la littérature fait état d'un économiste à l'origine d'innovations analytiques, qui sont soulignées et saluées par certains économistes des générations et des siècles qui suivent, et qui préfigurent certaines analyses de Marx et de Keynes. C'est le cas particulièrement de sa critique du capitalisme industriel considérée comme importante, et dont Marx s'inspirera et pour laquelle il exprimera son admiration. On peut alors s'interroger sur le paradoxe entre un romantisme censé être un obstacle au développement de théories économiques pertinentes, et justement la pertinence et le caractère novateur de certaines analyses et théories économiques sismondiennes. Comme il en ressort de la revue de la littérature, peu de textes scientifiques traitent de cette articulation entre romantisme et économie chez Sismondi : il a été identifié et classé comme romantique en théorie économique, par Löwy et Sayre, et la nature romantique de sa conception de l'économie a été relevé par l'analyse de Baubeau et Perraud. Ainsi les dimensions romantiques du reste de sa pensée économique nous semblait un territoire vierge aussi intéressant qu'important à explorer.

---

<sup>44</sup> Baubeau & Perraud, *Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi*, 2015

<sup>45</sup> Ibid.

## **4. Les fondements théoriques de la pensée économique de Sismondi**

Pour mieux comprendre la pensée économique de Sismondi et mieux appréhender l'influence du romantisme sur cette dernière, il nous faut commencer par l'étude des fondements de sa pensée économique. Ainsi nous analyserons tout d'abord sa conception interdisciplinaire des sciences et surtout de l'économie, qui nous semble d'une grande proximité avec les conceptions de la pensée romantique. Puis nous aborderons la singularité de sa pensée économique qui accorde une place centrale au bonheur et aux jouissances. Enfin, nous étudierons sa relation avec le groupe de Coppet, une relation qui selon nous a eu une influence certaine sur la pensée romantique de Sismondi. Par la même occasion, nous mettrons en lumière la position médiane que prend Sismondi dans le débat qui oppose le groupe de Coppet et la doctrine utilitariste.

### **4.1. Conception des sciences et de l'économie chez Sismondi : complexité, interdisciplinarité et critique de l'abstraction rationaliste**

Dans les premiers ouvrages de Sismondi, les sciences humaines se développaient de manière entremêlée et imbriquée, ou en tout cas de manière associée. Il est particulièrement intéressant de relever à ce sujet que les premières analyses et commentaires de nature économique de Sismondi apparaissent dans son premier ouvrage, *Le Tableau d'agriculture toscane*<sup>46</sup>, genre hybride qui englobe des peintures descriptives et analyses agronomiques et économiques. En effet, ce premier traité d'agronomie, qui contient plus de pittoresque dans la description des paysages toscans, comme celle des collines du val de Nievole et qui aborde aussi l'économie rurale de la Toscane, s'inscrit dans le genre de « littérature naturaliste » de l'époque. Style littéraire dans lequel les auteurs alliaient « *l'expérimentation et la science à l'expression de leurs sentiments* »<sup>47</sup>. Ainsi, les premières réflexions et analyses économiques de Sismondi voient le jour dans un ouvrage où sciences sociales, sciences naturelles, et littérature évoluent dans un dialogue teinté de romantisme.

Sa volonté d'étudier les sciences humaines comme un ensemble qu'il nomme sciences sociales est à l'image de sa conception interdépendante et interconnectée des sciences humaines. En effet, il les concevait « *comme des cercles concentriques dont le nombre est infini ; l'homme est placé à leur centre, il voit entre chaque rayon une science ; il découvre*

---

<sup>46</sup> Sismondi, *Le Tableau d'agriculture toscane*, 1801

<sup>47</sup> De Salis, *Sismondi, 1773-1842 : La vie et l'œuvre d'un cosmopolitique philosophe*, 1932, p. 65

*ainsi l'enchaînement et les rapports des unes avec les autres, mais plus la science s'éloigne de sa vue et de sa portée, plus elle s'élargit, plus elle s'étend ; il a beau la diviser et la subdiviser, chacune de ses portions est illimitée, et fait partie de l'infini »<sup>48</sup>.*

Cette célèbre citation de Sismondi permet de mieux comprendre sa conception des sciences humaines et en particulier de l'économie. La métaphore des cercles concentriques illustre à quel point l'interdisciplinarité est au cœur de sa conception des sciences sociales. La complexité des sciences ayant en fait une portée infinie, elle est, selon lui, impossible à appréhender dans sa totalité par le penseur. Les enchaînements, les jonctions et les chevauchements de ces sciences sont les seuls repères auxquels peut s'accrocher le chercheur. C'est donc seulement à travers l'interdisciplinarité que le chercheur en sciences sociales, dont l'économiste, peut appréhender partiellement la complexité du réel<sup>49</sup>. Ainsi, comme l'analyse bien Francesca Dal Degan, dans la vision de Sismondi, l'économiste « *en tant qu'observateur au centre d'un espace géométrique, ne s'était pas seulement intéressé à un secteur, l'économie, mais aux enchaînements des sciences humaines et aux limites de sa science (l'économie) chevauchant les limites des autres. [...] Une approche interdisciplinaire, en fait, est la seule réponse viable pour surmonter les limites des capacités humaines et comprendre la réalité interdépendante concrète des phénomènes.* »<sup>50</sup>.

Cette conception sismondienne des sciences et de l'économie rejoint le romantisme dans sa vision d'une complexité et d'une multiplicité du réel, qui ne peut être appréhendées totalement, donc parallèlement dans le rejet et la critique de la pensée rationaliste et plus précisément de la méthode ricardienne pour Sismondi. En effet, l'école dominante en économie menée par Ricardo, tente à travers des formulations algébriques, d'appréhender et d'analyser des phénomènes sociaux et économiques réels. Dans la même idée, il l'accuse de réductionnisme soit de trop simplifier le réel à des fins d'analyse et de construction théorique, donc « *d'abandonner la complexité du réel au profit de la calculabilité* »<sup>51</sup> :

*« Ces philosophes, en effet, prétendent simplifier une question en négligeant tous ses accessoires ; mais de cette manière ils donnent à leur supposition un caractère absurde, contradictoire, auquel l'esprit ne saurait se prêter. »<sup>52</sup>.*

---

<sup>48</sup> Sismondi, *De la richesse commerciale ou principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce (vol. II)*, 2012a, p. 8

<sup>49</sup> Dal Degan, *The Birth of a Social Sciences. Sismondi's Concept of Political Economy*, Routledge, 2019, (traduit de l'anglais), p. 36

<sup>50</sup> Ibid., p. 36

<sup>51</sup> Baubeau & Perraud, *Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi*, 2015

<sup>52</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018, p. 301

Pour reprendre la métaphore de Sismondi, l'école classique se concentre uniquement sur les cercles concentriques des sciences dures pour appuyer leurs analyses économiques. Or, pour Sismondi, l'économie n'est pas une science exacte ou dure. C'est une science sociale ou morale composée d'éléments sociaux, sociétaux, moraux, relationnels, de dynamiques, que la méthode ricardienne délaisse en utilisant des instruments mathématiques et réductionnistes, venus des sciences dures donc inadaptés pour la science sociale qu'est l'économie :

« [...] j'adopterai cette fois seulement le langage des sciences exactes : [...] car appliquer ce langage à une science qui n'est point exacte, c'est s'exposer à des erreurs continuelles. L'économie politique n'est point fondée uniquement sur le calcul, une foule d'observations morales qui ne peuvent être soumises au dernier, altèrent sans cesse les faits ; vouloir en faire constamment abstraction, c'est pour le mathématicien supprimer au hasard des figures essentielles de ces abstractions. »<sup>53</sup>

Cette citation nous éclaire sur certains points communs entre la pensée de Sismondi et le romantisme. Comme on l'a vu précédemment, Sismondi comme les romantiques pensent que des éléments ou des phénomènes centraux dans la dynamique économique ne peuvent être saisis par les abstractions rationalistes. De plus, Sismondi ajoute la possibilité d'incertitudes, d'éléments moraux, qui sont générateurs d'incertitudes dans la lecture des phénomènes et dynamiques économiques. De la même manière, les romantiques insistent sur le fait que l'incertitude constitutive de la vie doit être présente dans les analyses des sciences sociales, dont l'économie :

« Une approche romantique implique également de considérer l'économie comme un processus dynamique et créatif empreint d'une incertitude radicale que les modèles mathématiques mécanistes ne peuvent contrôler et prédire, et de prendre en compte l'incertitude rationnelle plutôt que parier sur l'illusion rationalisatrice. »<sup>54</sup>

En fait, les mécanismes économiques eux-mêmes, comme le marché avec son opacité, sont empreints d'incertitudes, d'irrégularités, que l'approche rationaliste et abstraite, par sa nature, ne peut prendre en compte :

« On doit en général se défier en économie politique des propositions absolues, tout comme des abstractions. Chacune des forces qui sont destinées à se balancer dans chaque marché, peut par elle-même, et indépendamment de celle avec laquelle on la met en équilibre,

---

<sup>53</sup> Sismondi J.L.C Simonde, *De la richesse commerciale ou principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce*, 1803, p. 105

<sup>54</sup> Oltra, Adam Smith et le romantisme économique, 2019

*éprouver des variations. On ne trouve nulle part de quantité absolue, on ne rencontre jamais de force toujours égale ; et toute abstraction est toujours une déception. »*<sup>55</sup>

A ce sujet, cet extrait de Sismondi qui s'attaque à la soi-disant correspondance entre demande et production défendue par les économistes classiques, illustre sa vision de l'échange, qui se fait à travers une multiplicité de variables, rendant le marché illisible et son analyse incertaine :

*« Pour nous rapprocher autant que possible du raisonnement et de l'hypothèse abstraite donc "du disciple" de M. Ricardo, ne supposons que trois degrés dans la nourriture, dans les vêtements, dans le travail des ouvriers, et supposons que ces trois degrés se correspondent exactement ; tandis qu'il y a dans la réalité plus de cent degrés entre l'ouvrier le plus pauvre et celui qui jouit de la plus grande aisance, et que la consommation de l'ouvrier pour sa nourriture, dans chacun de ces degrés, ne correspond point exactement à la consommation qu'il fait pour ses vêtements. »*<sup>56</sup>

Face au réductionnisme de l'école classique, pour qui l'échange a lieu sur trois degrés, Sismondi oppose la réalité d'un échange se déployant sur plus de cent degrés, devenant dès lors pratiquement irréductible et impossible à saisir par des formulations algébriques. En effet, les comportements de consommation des individus dépendent d'une multiplicité et d'une diversité de variables, comme leurs revenus, leurs goûts et préférences, ou encore leurs choix de vie. C'est, en fait, tant la théorie économique, qui cherche à réduire la réalité économique à travers ses analyses abstraites et rationalistes, que la réalité du marché lui-même, qui sont problématiques aux yeux de Sismondi.

Une autre citation illustre à quel point Sismondi appréhende l'économie dans toute sa complexité, décrivant à quel point cette dernière peut avoir des effets, des impacts sur d'autres dimensions extra-économiques :

*« De toutes parts se présentent des faits pour nous convaincre que la manière dont la société pourvoit à sa subsistance décide en même temps de la misère ou de l'aisance du grand nombre ; de la santé, de la beauté, de la vigueur de la race ou de sa dégénération ; des sentiments de sympathie ou de jalousie qui font que les citoyens se regardent comme des frères empressés à s'entraider, ou des rivaux acharnés à s'entre-détruire ; de l'activité d'esprit enfin, qu'un heureux mélange de loisirs développe, et qui met sur la voie de tous les progrès de l'intelligence, de l'imagination et du goût ; ou de la langueur énervée que produit*

---

<sup>55</sup> Sismondi, Nouveaux principes, 2016, p. 312-313

<sup>56</sup> Sismondi, J.-C.-L. Sismondi. Œuvres économiques complètes : nouveaux principes d'économie politique ou de la richesse dans ses rapports avec la population (vol. II), 2012, p. 507

*le luxe chez les uns, de l'abrutissement qui résulte chez les autres de l'abus des forces physiques et de leur lassitude. »*<sup>57</sup>

Autrement dit l'économie, pour lui, n'est pas qu'une question de relations marchandes et de ce fait ne peut être réduite « à un système étroit de relations numériques »<sup>58</sup>. Au contraire, dans une vision encastrée et interdépendante, son fonctionnement influe sur des sujets sociétaux, sociaux, moraux et psychologiques, voire existentiels<sup>59</sup>, les rapports humains n'étant pas imperméables à la dimension économique. Et de manière réciproque les êtres étant mus par les passions et sentiments, ces derniers ont un rôle dans les interactions économiques.

Pour se rapprocher de la complexité du réel et répondre à l'incertitude inhérent au réel, il tente d'intégrer de nombreux éléments, variables et dynamiques extra-économiques dans ses analyses économiques, avec même l'ambition de considérer « *l'économie politique dans ses rapports avec l'âme et l'intelligence* »<sup>60</sup>. En effet dans une optique clairement romantique, à rebours du chemin parcouru par l'école classique et ses formules algébriques, Sismondi propose une théorie économique qui prend en compte les sentiments et passions :

*« Aussi l'économie politique n'est-elle pas une science de calcul, mais une science morale. Elle égare quand on croit se guider par des nombres et elle ne mène au but que quand on apprécie les sentiments, les besoins et passions des hommes. »*<sup>61</sup>

Une telle volonté n'est pas sans rappeler celle des romantiques dans leurs tentatives d'étudier les sciences sociales en intégrant les sentiments et passions dans leurs analyses sociales, politiques et économiques.

## 4.2. Une économie politique du bonheur

En plus de sa conception philosophique et méthodologique des sciences, la singularité de sa vision de l'économie s'est développée sur des conceptions philosophiques et anthropologiques divergentes de celles des économistes classiques. Cette singularité repose tout d'abord sur la place centrale qu'il accorde au bonheur et au jouissances dans ses écrits économiques. De même, ses conceptions du rapport entre progrès de la richesse et progrès de

---

<sup>57</sup> Ibid., p. 260

<sup>58</sup> Baubeau & Perraud, *Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi*, 2015

<sup>59</sup> Cette vision de l'économie de Sismondi nous fait penser à *l'économie existentielle* que le philosophe et économiste Christian Arnsperger développe dans ses travaux, avec cette volonté « *d'analyser et comprendre les soubassements existentiels et psychologiques* » de l'économie.

<sup>60</sup> Sismondi, *études sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 260

<sup>61</sup> Sismondi, *Nouveaux principes*, 2016, p. 312-313

civilisation ainsi que du rôle et de la nature travail se démarquent des économistes de son temps, en particulier de l'école classique.

La plupart des économistes de son temps, à partir de leur vision de l'histoire, partage la conception qu'il y a un lien, un parallèle entre augmentation des richesses et progrès de la civilisation, l'augmentation de la richesse serait à l'origine des progrès dans la pensée, les arts et les sciences. Ainsi selon l'économiste McCulloch qui incarne bien cette pensée :

*« L'état comparatif de barbarie et de civilisation des peuples dépend plus de leurs richesses que de toute autre circonstance. Un peuple pauvre n'est jamais pleinement civilisé ; un peuple riche n'est jamais barbare. On ne peut citer aucune nation qui se soit distinguée dans les sciences ou les beaux arts, sans être riche. »<sup>62</sup>*

Sismondi de son côté a recours à l'exemple des Athéniens, Spartiates et Romains à l'apogée de la république, qui selon lui, ont utilisé les progrès techniques pour répartir le travail entre tous et pour s'octroyer du temps pour les activités politiques et citoyennes. Ainsi, Sismondi nous montre des exemples de peuples, qui au prix d'une moins grande augmentation des richesses ont développé leurs esprits au niveau politique et citoyen<sup>63</sup>. Pour Sismondi, le progrès de la richesse n'est donc pas de manière automatique et logique, synonyme de progrès de civilisation. Il distingue donc ces deux types de progrès, et va même, comme le relève Pascal Bridel, dans le cas du capitalisme industriel, jusqu'à les opposer.<sup>64 65</sup>

Une autre divergence, entre Sismondi et les économistes classiques, se trouve à un niveau anthropologique, au niveau de la conception de la nature humaine elle-même. Pour McCulloch, *« la nature humaine ne connaît pas de limite à la passion d'accumuler »<sup>66</sup>*, et dans le même sens pour Malthus *« l'accumulation est le seul but de la production et il prêche à une accumulation illimitée de la part des capitalistes [...] »*, alors que pour Sismondi le seul

---

<sup>62</sup> McCulloch, *Discours sur l'origine, les progrès, les objets particuliers et l'importance de l'économie politique*, 1825, p. 4

<sup>63</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 314-315

<sup>64</sup> Bridel, *Théorie économique et philosophie politique : quelques réflexions préliminaires sur la réédition de l'œuvre scientifique de Sismondi*, 2009b, p. 6

<sup>65</sup> Pour être complet, il faut évoquer des passages de deux de ses lettres (Sismondi, *Epistolario vol. IV*, 1954) dans lesquelles Sismondi décrit voir une amélioration dans la situation socio-économique de la France. De cet étrange revirement, car rapide et léger se basant que d'une traversée de la France, il croit *« que progrès moral a marché avec le progrès de la richesse »* (p. 204-205). Il relève en même temps pourtant que *« l'indifférence sur les questions politiques est universelle »*, *« la politique étant devenue passion morte et une science abandonnée »* (p. 214-215). Mais pour lui, ce n'est pas contradictoire, il en fait au contraire un raisonnement, considérant qu'il faut un temps de repos, de calme politique, pour que les avancées prennent forme.

<sup>66</sup> Gillard, *Sismondi et la question du progrès*, 2011, p. 177

but de la production est la consommation, prônant par là-même « *le ralentissement de l'accumulation* ». <sup>67</sup>

En effet, aux yeux de Sismondi, la richesse et son accumulation ont pour but de satisfaire les premiers besoins humains, et dans un second temps, de permettre aux hommes de se développer intellectuellement. La création de richesse n'est pas en but en soi, mais un moyen pour atteindre le but : l'épanouissement par le développement des facultés intellectuelles et morales. Ainsi, chez Sismondi, l'accumulation des richesses sert en premier lieu, après avoir satisfait les besoins primaires, au repos, moment où l'homme jouit des fruits de son travail et se penche sur son perfectionnement intellectuel et moral :

*« Mais d'abord le solitaire travaillait pour avoir du repos ; il accumulait des richesses pour en jouir sans rien faire : le repos est un goût naturel à l'homme, c'est le but de la récompense du travail ; et les hommes renonceraient probablement à tous les perfectionnements des arts, à toutes les jouissances que nous donnent les manufactures, s'il fallait que tous les achetassent par un travail constant, tel que celui de l'ouvrier. La division des métiers et celle des conditions, en partageant les rôles, n'a pas changé le but du travail humain. L'homme ne se fatigue que pour se reposer ; il accumule que pour dépenser ; il n'ambitionne les richesses que pour jouir. »* <sup>68</sup>

Il faut relever, comme le fait Dominique Méda, le caractère exceptionnel, d'autant plus chez un économiste, de cette vision romantique d'un travail qui n'est qu'un moyen pour l'homme d'atteindre le repos et les jouissances, véritables sources d'épanouissement. En effet, les critiques des principaux théoriciens socialistes portent sur l'organisation du travail et ses conditions, mais ne remettent pratiquement jamais en cause « *l'idée majeure que le travail est la plus haute activité de l'homme.* » <sup>69</sup>. Leur volonté d'améliorer les conditions de travail a surtout pour but que l'homme puisse s'accomplir dans le travail, qui est épanouissant par essence <sup>70</sup>. Le travail constitue pour Proudhon l'essence métaphysique de l'homme, de son côté Marx conçoit la production comme essence de l'humanité, et même Fourier le plus utopiste, le plus révolutionnaire et critique de son temps n'y échappe pas, sa théorie fondée sur les phalanstères ayant pour but de donner au travail le visage le plus agréable et attrayant possible, pour que les hommes trouvent leur épanouissement et leur accomplissement à travers lui.

---

<sup>67</sup> Luxembourg, *L'accumulation du capital*, 1913

<sup>68</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 66

<sup>69</sup> Méda, *Le Travail : Une valeur en voie de disparition ?* 2010

<sup>70</sup> Ibid.

Chez Sismondi au contraire, les thème de la jouissance et du bonheur occupent une place importante en arrière-plan dans son ouvrage des *Nouveaux principes en économie politique* comme le montre Guy Dupuigrenet-Desrousilles<sup>71</sup>. Ce dernier relève un nombre important d'occurrences du terme bonheur, mais aussi des termes jouissances et félicité. En effet chez Sismondi, l'économie s'étudie en fonction de l'homme. Mais son étude ne se borne pas à la seule satisfaction de ses besoins primaires, elle va au-delà, s'étendant à ses jouissances et à son bonheur. Ainsi, il fait de l'accroissement des jouissances une échelle de mesure à la lumière de laquelle peut être estimée l'accroissement des richesses. Autrement dit l'augmentation des richesses n'a de sens, de valeur, à ses yeux que si elle a lieu de concert avec une augmentation des jouissances, que si elle est génératrice de bonheur :

« Mais quand nous nous sommes demandés ensuite qui jouit de tout cela ; quand détournant nos regards des choses pour les porter sur les hommes, nous avons voulu voir les heureux créés par ce progrès si prodigieux de l'industrie, nous avons commencé à reconnaître combien ce projet est fallacieux. »<sup>72</sup>

Et il pose cette contradiction sous forme de questions, qui scandent son treizième essai « *quels sont les heureux que fait la manufacture ?* »<sup>73</sup>. C'est sur cette contradiction, entre augmentation de la production et diminution des jouissances que se base une grande partie de sa critique du capitalisme industriel émergent.<sup>74</sup> C'est d'ailleurs dans sa volonté d'intégrer la notion de bonheur au sein du champ économique, que Sismondi « *dégage déjà le concept de bien-être* »<sup>75</sup>, devançant la future économie du bien-être.

Une phrase dans l'ouvrage de *La littérature du Midi de l'Europe*, considérée comme clé par Dupuigrenet-Desrousilles, peut nous éclairer sur l'importance que Sismondi accorde aux jouissances dans leurs dimensions philosophiques et existentielles : « *une jouissance sensuelle, mais une jouissance de cette partie la plus éthérée de notre être physique, la plus rapprochée de l'âme.* »<sup>76</sup>. Selon Dupuigrenet-Desrousilles, cette citation recèle l'idéal de Sismondi : « *concilier, par une sorte de miracle, la jouissance physique et la jouissance de l'âme, cette dernière ayant elle-même quelque chose de physique.* »<sup>77</sup>.

---

<sup>71</sup> Dupuigrenet-Desrousilles, *Sismondi et le goût du bonheur*, 1976

<sup>72</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018 p. 633

<sup>73</sup> Ibid., p. 633

<sup>74</sup> Dupuigrenet-Desrousilles, *Sismondi et le goût du bonheur*, 1976, p. 1313-1314

<sup>75</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, 1971, p. 37

<sup>76</sup> Dupuigrenet-Desrousilles, *Sismondi et le goût du bonheur*, 1976, p. 1316

<sup>77</sup> Ibid., p. 1316

Nous pensons que sa notion de jouissance et l'importance qu'il leur accorde, comme le laisse déjà penser cette citation, est très liée à sa connaissance de la littérature, en particulier de la littérature romantique. En effet, selon Sismondi, la littérature romantique, à la différence des littératures classiques dans laquelle les auteurs cherchent trop à connaître les raisons des choses, permet de rêver. En effet, la jouissance de la littérature romantique, « *la jouissance de la rêverie, c'est de surprendre l'existence et de donner en quelque sorte un avant-gout du ciel.* ».<sup>78</sup>

Les jouissances sont intrinsèquement liées chez Sismondi au moment où l'homme peut en profiter, c'est-à-dire, le repos, qui représente pour lui la finalité du travail, puisqu'il considère que « *l'homme ne travaille que pour se reposer* »<sup>79</sup>. Ce thème du repos revient à de nombreuses reprises dans ses principaux ouvrages économiques, dans lesquels il appuie sur sa nécessaire complémentarité avec le travail, car il constitue le moment où l'homme peut soit développer son perfectionnement intellectuel soit profiter de la vie et de ses jouissances, spirituelles ou artistiques. Il conçoit même difficilement l'existence de jouissances dissociées du repos. Ainsi, il pense que les ouvriers ne sacrifieront jamais des heures de repos au luxe d'aller en carrosse à leur travail. Les auteurs qui lui ont succédé ont souvent critiqué cette affirmation désavouée par la suite de l'histoire. Cependant Guy Duipugnet-Desrousilles nous propose une nouvelle lecture : la critique des contempteurs, « *leur objection vulgaire* » contre Sismondi, « *traduit un contre-sens (Sismondi veut montrer la nécessité du repos) et une méconnaissance de la réalité actuelle (quelle est donc la « jouissance » de celui qui se rend à son usine en auto ?).* »<sup>80</sup>.

Finalement cette nouvelle lecture de cette affirmation sismondienne semble révéler des aspects de son romantisme. Son romantisme, comme cela peut souvent arriver, influe sur son analyse, qui devient en partie normative. De fait, une société où l'ouvrier se déplace en véhicule privé à son entreprise au prix d'heures de travail supplémentaires lui paraît inimaginable, ou pourrait-on dire, il ne peut envisager, voire souhaiter, à la lumière de ses valeurs qu'une telle hypothèse se réalise. Si son romantisme l'empêche de voir une possibilité, cette vision romantique apporte un questionnement, ou plutôt un jugement intéressant sur le choix entre travail et repos. Dans le même sens, on peut faire l'hypothèse que le capitalisme des trente glorieuses constitue l'idéal inverse de celui de Sismondi, les ouvriers sacrifiant leur repos, le développement de leur esprit pour l'automobile et la

---

<sup>78</sup> Sismondi, *De la Littérature du Midi de l'Europe (vol IV)*, Treuttel et Wurtz, 1813, p. 560

<sup>79</sup> Ibid., p. 1316

<sup>80</sup> Ibid., p. 1314

consommation. N'est-ce pas aussi pour cela qu'il préfère une réduction de la production, à la hausse de la consommation que proposera Keynes ? Même s'il donne des justifications économiques, on peut se demander si cette préférence n'est pas influencée de manière normative par sa vision romantique du monde.

En mettant en avant le repos et « *les jouissances de l'âme* » comme but de l'activité économique, Sismondi se fait le défenseur de valeurs différentes du capitalisme industriel qui impose la richesse, la production marchande comme unique valeur. Défendre le repos et les jouissances, c'est aussi vouloir que l'homme puisse grâce à ce temps libre être acteur dans différents domaines, comme au niveau politique, au niveau des arts, alors qu'avec l'émergence du capitalisme industriel, les hommes ont tendance à être réduits à leur seul rôle économique, à n'avoir que le champ économique comme horizon de développement. Cette vision de l'homme comme un être complexe aux facultés multiples et perfectibles a pu se construire à la fois dans ses connaissances interdisciplinaires mais aussi dans ses échanges intellectuels avec un cercle tout autant interdisciplinaire : le groupe de Coppet, qui est fondamental dans la construction du romantisme de Sismondi.

#### 4.3. Groupe de Coppet, utilitarisme et romantisme de Sismondi

Cette part de romantisme chez Sismondi, ne s'est pas faite toute seule, ne s'est pas façonnée qu'à travers ses recherches historiques ou ses goûts littéraires et intellectuels caractéristiques de la communauté romantique. Son romantisme s'est aussi construit à travers ses relations, en particulier, celles qu'il a entretenues avec un célèbre cercle d'intellectuels, le Groupe de Coppet. Ce dernier à travers la constellation d'intellectuels qui le compose, donc à travers une interdisciplinarité que l'on retrouve dans les écrits de Sismondi, a ainsi contribué à la construction de l'identité romantique de Sismondi. Le groupe, par son interdisciplinarité, est à l'image des cercles concentriques évoquée précédemment, constituant un espace de débats et d'échanges entre intellectuels venant tant de l'histoire, de la philosophie, que de la littérature :

« [...] *Coppet brille par son interdisciplinarité : les débats philosophiques, moraux et religieux y tiennent autant de place que l'engagement politique et littéraire* »<sup>81</sup>.

---

<sup>81</sup> Glinoyer & Laisney, *L'âge des cénacles : Cofraternités littéraires et artistiques au XIXe siècle*, 2013

Les personnalités composant ce groupe, auront des influences fondamentales sur Sismondi, en particulier Mme De Staël, pour laquelle Sismondi portait une très grande considération, ou encore Jean de Müller pour l'histoire. Il entretiendra de même des relations intellectuellement intenses avec certains autres membres, en particulier Benjamin Constant avec lequel ils s'entre-influenceront fortement sur leurs travaux de philosophie politique, ainsi que des relations plus compliquées, avec Schlegel<sup>82</sup>, mais tout autant constructrices pour la formation de son romantisme, dans le rejet de ce romantisme plus extrême et fondamentaliste venu de la philosophie allemande. Cette influence romantique qui s'étend sur la constellation d'intellectuels et sur leurs écrits, génère une refonte de leurs idées en une nouvelle foi libérale. De ce Groupe de Coppet, de cette rencontre entre romantisme venu d'Allemagne et d'Angleterre et libéralisme politique, émerge alors un romantisme tempéré, le romantisme libéral dont Sismondi participe à la construction et qui le construit réciproquement. En effet, le message littéraire et politique porté par le Groupe, en tout cas par la majorité de ses membres, Mme De Staël en tête, allie les idéaux et valeurs romantiques au progressisme politique des lumières dans un combat pour à la fois moderniser la littérature et combattre le despotisme.

Le romantisme du groupe de Coppet, selon la thèse de Norman King<sup>83</sup> que nous partageons, se construit dans l'opposition, dans la réaction, non pas à la modernité capitaliste, mais à des valeurs et principes émergents comme le calcul ou l'utilité, dont ils craignent qu'ils prennent la place et qu'ils suppriment, par leur rationalité, les nobles sentiments et mouvements du cœur.<sup>84</sup> C'est donc surtout la figure de Napoléon qui représente aux yeux de Germaine de Staël et de Benjamin Constant, « *le calcul érigé en système* »<sup>85</sup>, ainsi qu'une nouvelle doctrine de philosophie politique, l'utilitarisme de Jeremy Bentham, qui sont les objets de leur opposition. Les membres du Groupe de Coppet, défendent face à cette morale de l'intérêt, une morale fondée sur des principes et valeurs désintéressés en lien avec les sentiments et passions, tels que la générosité, le sacrifice et le dévouement, qui sont à l'opposé du calcul, qu'ils assimilent à l'égoïsme, et d'une doctrine utilitariste, dont les fondements sont l'utilité et l'intérêt. De même, les intellectuels de Coppet opposent la perfectibilité comme but au bien-être mis en avant par les utilitaristes. Le débat est parfaitement résumé par Benjamin Constant dans son ouvrage, *De la religion* :

---

<sup>82</sup> « *Je n'étais point content de Schlegel, dont les idées sont plus que jamais en opposition avec toutes les miennes.* » In Isbell, 1994, p. 308

<sup>83</sup> King, *Romantisme et opposition*, 1986

<sup>84</sup> Nous devons ici pour le bien de l'analyse, adapter quelque peu notre définition de référence du romantisme de Löwy et Sayre (1992) au cas du Groupe de Coppet.

<sup>85</sup> King, *Ibid.*, p. 67

« Tous les systèmes se réduisent à deux. L'un nous assigne l'intérêt pour guide et le bien-être pour but. L'autre nous propose pour but le perfectionnement et pour guide le sentiment intime, l'abnégation de soi-même et la faculté de sacrifice. »<sup>86</sup>

Les valeurs morales, comme le dévouement et le sens du sacrifice, que prônent le groupe de Coppet dans leurs débats sont d'inspiration antique et chevaleresque. Ainsi Mme de Staël « reprend dans *De l'Allemagne*, la "notion d'esprit de Chevalerie" l'associant à la littérature romantique et le référant à des valeurs comme la loyauté, la défense du faible et des femmes. »<sup>87</sup>.

Le romantisme du groupe de Coppet s'incarne tant dans leur réaction, leur opposition à des valeurs et principes modernes, froids et intéressés, que dans les valeurs et principes que ses membres leur opposent, qui s'inscrivent dans la continuité d'un idéal d'inspiration antique et chevaleresque. L'entourage intellectuel de Sismondi, formé par le Groupe de Coppet, a donc pu constituer une grande source d'influence romantique sur le Genevois, mais dans une relation intéressante de réciprocité, puisque ce dernier participait activement au développement de ce romantisme.

Il est aussi pour nous particulièrement intéressant de situer Sismondi dans ce contexte polémique entre Groupe de Coppet et courant utilitariste, car les deux courants auront des influences sur sa pensée, ce dernier réalisant une synthèse de leurs conceptions, en intégrant l'idée du bien-être venue de la pensée utilitariste mais aussi des réformateurs sociaux aux idées de dévouement et de sacrifice développées par le Groupe de Coppet. En fait, la position initiale de Sismondi est proche du Groupe de Coppet et très opposée et critique vis-à-vis de la doctrine utilitariste comme le montre une lettre adressée à la Comtesse d'Albany en 1809, donc avant ses premiers écrits majeurs en économie :

« Sans doute l'Amérique est d'une tristesse mortelle, elle l'est même bien plus pour mon amie (Mme De Staël) que pour personne, aujourd'hui qu'elle a pris goût à la poésie et à la philosophie allemande. Rien est en effet plus opposé : tout est rêveur, vague et sans but en Allemagne ; tout est utile et appliqué en Amérique. De tous les pays du monde, c'est celui où l'on demande le plus, à quoi cela sert-il ? Et rien ne sert comme l'argent, aussi c'est leur première pensée. (...) Et c'est parmi ces misérable calculateurs qu'elle va passer quelques années ! »<sup>88</sup>

---

<sup>86</sup> Constant, *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824, p. 38-39

<sup>87</sup> Kloocke & Fink, *Benjamin Constant : Florestan de l'esprit de conquête et de l'usurpation*, 2005, p. 33

<sup>88</sup> Lettre à la Comtesse d'Albany, 18 octobre 1809, (Sismondi, *Epistolario* vol. I, p. 292-293)

Sa description des Etats-Unis et des citoyens américains est significative de son rejet romantique de l'utilitarisme, du règne de l'utilité qu'il associe à l'argent. Mais un rêve retranscrit dans son journal intime le 9 octobre 1798 nous montre que dans son inconscient, un débat animait l'esprit de Sismondi, entre une pensée romantique, dont est proche Sismondi au départ, et la doctrine utilitariste, au sujet des liens qui le relie à la cité qui constitue sa patrie, Genève :

*« J'étais à Genève, je crois avec ma sœur et Mme Ant... [...] Je rendis hautement justice à son discernement lorsqu'elle ajouta : ' J'ai encore un reproche impardonnable à vous faire : c'est d'avoir abandonné ma patrie, et d'avoir voulu renoncer au caractère de citoyen genevois.' Je me défendais d'abord, en représentant que la Société n'était formée que pour l'utilité commune des citoyens, que dès qu'elle cessait d'avoir cette utilité pour but et qu'elle faisait succéder l'oppression et la tyrannie au règne de la justice, le lien social était brisé, et chaque homme avait le droit de choisir une nouvelle patrie. Mais elle a répliqué avec tant de chaleur en faisant parler les droits sacrés de la patrie, lien indissoluble qui lui attache ses enfants, la résignation, la constance et le courage avec lesquels ils doivent en partager les malheurs, lui en diminuer le poids, qu'elle m'a communiqué en tout son enthousiasme. Je rougissais comme si je reconnaissais ma faute ; cependant j'alléguais ma sensibilité extrême pour elle ; je ne pouvais, disais-je, supporter de voir sa chute ; son avilissement surpassait ce que pouvait souffrir ma constance ; mais qu'elle eût besoin de moi, et du bout du monde, j'étais prêt à retourner à elle ; qu'elle eût essayé de se défendre contre les français, qu'elle tentât de secouer le joug, et j'aurai volé, je volerais encore... Je disais tout cela avec tant de chaleur, même d'enthousiasme et d'éloquence, que je me suis réveillé ; mais l'impression profonde que m'a faite cette conversation s'est conservée toute la matinée. »<sup>89</sup>*

Ce rêve montre un Sismondi tiraillé par deux conceptions différentes de ses liens à sa patrie. La conception qu'il défend en premier est la conception utilitariste, se basant sur une forme de conception utilitaire et social des liens le reliant à sa cité. Dans cette idée, la patrie a été créée dans un but politique et social, celui de servir ses citoyens et d'assurer leur bien-être, de leur être utile et juste. Cette conception reflétant des pensées de courants plus progressistes et modernes, a pu lui être inspirée par les utilitaristes pour l'aspect utilitaire et certains réformateurs sociaux pour l'aspect social. Face à cette vision, une autre conception lui est opposée par une citoyenne genevoise, celle de liens sentimentaux et indissolubles par rapport à sa patrie. Les liens le reliant à sa patrie ne devraient pas pouvoir être remis en cause. Etant

---

<sup>89</sup> Sismondi, *Fragments de son journal et correspondance*, 1857, pp. 65-66

de nature sacrée, ils sont dès lors indéfectibles et indissolubles. Alors que le lien de la première conception se situait sur le terrain de rapports utilitaires et sociaux entre le citoyen et sa patrie, cette seconde conception du lien fait appel aux sentiments et au rapport passionnel qu'entretiennent les individus avec leur patrie et se rapproche plus d'une conception de type romantique.

Difficile d'affirmer si c'est l'écriture de ses œuvres économiques, sa préoccupation sociale qui se renforce avec la crise économique qui suit les guerres napoléoniennes ou ses échanges intellectuels avec son ami Etienne Dumont, grand promoteur des écrits de Jeremy Bentham qui en sont les causes, mais Sismondi intégrera l'aspect social, la visée sociale de faire profiter le plus grand nombre, que Norman King relie à la pensée utilitariste. Il faut aussi relever que les idées des réformateurs sociaux, tel que Robert Owen qu'il a rencontré ou Fourier ont pu influencer l'économiste genevois et contribuer à cette intégration d'une forte dimension sociale chez ce dernier, même si, comme vis-à-vis de l'utilitarisme, il s'en distingue se créant ainsi une position médiane et singulière.

En effet, si d'un côté, il intègre une forte dimension sociale dans ses écrits comme le témoignent ses *Nouveaux principes d'économie politique* ou ses *Etudes sur les sciences sociales*, d'un autre côté, Sismondi se montrera critique à l'égard du principe moteur de l'utilitarisme, l'utilité, jusqu'à la fin de sa vie et de la vie d'Etienne Dumont comme l'illustre l'intéressante nécrologie que Sismondi écrira à la mort de ce dernier :

*« Si le système de Bentham peut s'exprimer par ces mots, « chacun recherche avant tout le plus grand bien du plus grand nombre », il est contraire à l'observation universelle ; s'il s'exprime par ceux-ci : chacun doit rechercher avant tout le plus grand bien du plus grand nombre », ce seul mot **doit**<sup>90</sup> admet l'existence d'un autre principe supérieur à celui de l'utilité, le devoir, la moralité, dont il faut chercher l'origine et la force dirigeante ailleurs que dans la philosophie utilitaire, ailleurs que dans l'intérêt.*

*Cette lacune dans le système [...] ne pouvait pas même être comprise par M. Dumont parce que le principe qu'il invoquait comme dirigeant les hommes, le principe de la bienveillance était si puissant dans son cœur, qu'il ne laissait pas apercevoir qu'il y eut besoin d'un moteur, qu'il y eut besoin d'un devoir pour rechercher le plus grand bien du plus grand nombre même au dépend du sien propre. »<sup>91</sup>*

Pour Sismondi, l'utilité ne peut être le moteur des actions humaines. Il existe un « principe supérieur », qu'il conçoit comme le moteur des actions humaine : le devoir.

---

<sup>90</sup> En italique dans le texte, nous l'avons retranscrit en gras.

<sup>91</sup> Ibid., p. 477

Principe moral du devoir qui revêt selon nous des caractéristiques très romantiques. En effet, ce dernier fait appel à des liens indissolubles, et non à des questions d'intérêt ou de bénéfices personnelles. De même, le devoir représente à nos yeux la valeur chevaleresque par excellence. En effet, le devoir comme le dévouement fait référence au sacrifice et à l'abnégation, valeurs que Sismondi considère comme fondatrices de l'esprit de liberté et de chevalerie. Ainsi on peut cerner les débats qui animent Sismondi, et voir dans ses écrits une tentative de synthèse entre ces deux conceptions (utilitaire / romantique) philosophiques de la société ainsi que des liens et rapports sociaux en son sein. En effet, son œuvre est en partie un essai de concilier un accroissement du bien-être social (réformateurs sociaux, utilitarisme) en se référant à des liens, à des principes ou à des valeurs ayant eu cours dans les sociétés pré-capitalistes (romantique), en réaction à l'émergence du capitalisme industriel qui génère des inégalités sociales et qui dans le même temps sapent les valeurs qui structuraient les sociétés d'alors, en propageant l'argent comme seul opérateur social et axiologique.

## 5. Historicisme comme méthode romantique

---

L'histoire occupe, en tandem avec l'économie, une place centrale chez Sismondi, tant au sein de ses œuvres que dans la méthode qu'il applique en économie. Pour Jean R. de Salis, « on ne saurait voir une alternance entre ses préoccupations d'ordre économique et ses recherches historiques ; il y a plutôt simultanété. [...] on ne trouve guère, dans la vie de Sismondi, des époques nettement distinctes dont l'une serait dominée par des travaux sur l'économie et l'autre par son goût pour l'histoire. »<sup>92</sup>. L'histoire occupera le plus grand nombre d'années de sa vie et constituera ce qu'on appellerait de nos jours son activité professionnelle, alors que l'économie incarnera sa passion et son combat pour penser et améliorer le monde, pour la chose publique.<sup>93</sup> Si nous présentons les domaines de sa vie de manière séparée dans un effort de compréhension, il faut les penser imbriqués, l'histoire lui servant de base de références, de laboratoire d'idées pour sa pensée politique et économique. Sa connaissance de l'histoire représente d'ailleurs une force à ses yeux en économie, un avantage qu'il possède sur les autres économistes :

« Plus occupé d'histoire que les autres économistes, plus à portée, en conséquence, de comparer les temps présents au passés, nous avons cherché quels étaient ceux qui recueillaient les fruits de toutes les merveilles des arts qui s'opéraient sous nos yeux [...] »<sup>94</sup>

Une méthode au cœur de sa pensée est l'incarnation de cette imbrication entre histoire et économie, c'est son historicisme et nous verrons qu'il a recours à cette même méthode de manière moins attendue dans ses écrits et dans ses études sur la littérature et de la religion. Cette méthode historiciste représente aussi la matérialisation de sa réponse à l'abstraction rationaliste, de ce besoin de se rapprocher de la complexité du réel. Cette partie sera ainsi consacrée à sa méthode historiciste tout d'abord en étudiant ce qu'elle a de concret et donc en quoi elle est une réponse à l'abstraction rationaliste, mais aussi à l'élaboration de lois naturelles en économie. Ensuite nous analyserons son adhésion à cette méthode historiciste ainsi que l'utilisation transversale de cette méthode chez Sismondi. Enfin, nous terminerons cette partie en étudiant comment son historicisme peut expliquer et être à l'origine de son hétérodoxie ainsi que de son réformisme.

---

<sup>92</sup> De Salis, *Sismondi, 1773-1842 : La vie et l'œuvre d'un cosmopolitique philosophe*, 1932, p. 63

<sup>93</sup> « comme il me semble même qu'il y a une réaction générale de l'opinion pour revenir à l'économie des hommes et non pas des choses, j'ai laissé Catherine de Médicis et Charles IX pour m'en occuper entièrement [...] » (Epistolario vol. III, 1936, p.213)

<sup>94</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol.VI)*, 2018, p. 632

## 5.1. Historicisme comme une méthode concrète de contextualisation en réponse à l'abstraction rationaliste et aux lois naturelles en économie

Chez les romantiques tout comme chez Sismondi, l'opposition à l'abstraction rationaliste « prend la forme d'un retour au concret »<sup>95</sup>. Ce rejet par Sismondi de l'abstraction rationaliste et en miroir son goût pour l'histoire, se comprend mieux à la lumière de son aversion vis-à-vis de la métaphysique, cristallisation philosophique de l'abstraction :

« Vous entrez dans l'étude de la métaphysique, je n'aime pas cette science, je sens toujours que le doute est à la base et non dans les derniers résultats, que ce sont les premiers principes qui sont contestables et il le faut bien, puisque des esprits supérieurs les ont posé si diversement, et n'ont jamais pu réciproquement se convaincre puisque les grandes questions qui divisent aujourd'hui nos philosophes sont précisément les mêmes qui divisaient Aristote et Platon, les stoïciens et les épicuriens et les plus anciens philosophes de l'Inde. »<sup>96</sup>.

C'est exactement dans la même veine, cette fois au niveau de l'analyse économique, qu'il reproche à Ricardo de faire « abstraction du temps et de l'espace comme feraient les métaphysiciens allemands »<sup>97</sup>. C'est donc l'histoire, formée de faits et d'événements aux caractères indiscutables et indéniables, à l'inverse de la métaphysique, qui au travers de la méthode historiciste va pour Sismondi comme pour les romantiques constituer cette réponse de « cette pensée du concret » :

« Face à une raison qui se veut intemporelle et humaine/abstraite, les romantiques redécouvrent et réhabilitent l'histoire. »<sup>98</sup>

Cet historicisme en tant que recherche du concret qui s'oppose à l'abstraction rationaliste est donc pour nous caractéristique du romantisme économique de Sismondi. L'historicisme de Sismondi s'oppose non seulement à l'abstraction rationaliste mais aussi à une seconde démarche qui n'est pas sans liens avec la première : la recherche de lois naturelles en économie qui est aussi une extension ou une reprise dans le domaine économique de la méthodologie des sciences dures :

« [...] l'historisme [ou historicisme] s'oppose à l'approche cartésienne, déductive des classiques et des néo-classiques en ce que ceux-ci élaborent des lois transhistoriques et transspatiales en ignorant les structures économiques, sociales, juridiques et politiques, qui sont différentes dans le temps et dans l'espace. C'était déjà l'idée de Jean-Baptiste Vico en 1720,

---

<sup>95</sup> Löwy & Sayre, 1992, p. 60

<sup>96</sup> Lettre à Eulalie de Saint-Aulaire, 11 juillet 1830, In Sismondi, Epistolario vol. III, 1936

<sup>97</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 306

<sup>98</sup> Löwy et Sayre, 1992, p. 61

*quand il affirmait l'historicité de toutes les institutions humaines. Toutefois en économie, cette historicité tout comme l'existence de lois générales sont à établir. »*<sup>99</sup>

Totalement à l'opposé de cette recherche de règles ou de lois générales, donc universelles et abstraites, Sismondi a recours à une méthode historiciste en économie qui se concentre à l'instar de la pensée romantique sur « *les aspects concrets, particuliers, spécifiques de la réalité* »<sup>100</sup>, sur les dimensions constitutives du contexte :

*« D'ailleurs je suis persuadé qu'on est tombé dans de graves erreurs, pour avoir voulu généraliser tout ce qui se rapporte aux sciences sociales. C'est au contraire dans les détails qu'il est essentiel d'étudier la condition humaine. Il faut s'attacher tantôt à un temps, tantôt à un pays, tantôt à une profession, pour voir bien ce qu'est l'homme, et comment les institutions agissent sur lui. Ceux au contraire qui l'ont voulu voir isolé du monde, ou plutôt qui ont considéré abstraitement les modifications de son existence, sont toujours arrivés à des conclusions démenties par l'expérience. »*<sup>101</sup>

L'analyse économique doit ainsi prendre en compte les dimensions historiques, géographiques, professionnelles et sociologique qui constituent le contexte dans lequel l'homme interagit. Cette volonté méthodologique fait écho avec la conception philosophique qu'ont les romantiques de l'homme, dans laquelle l'identité de l'individu est constituée par les conditions, le contexte dans lequel il évolue :

*« A l'artificialisme des théoriciens contractualistes, les romantiques vont imposer un nouveau « naturalisme », celui d'une nature humaine dont l'essence est, non pas subjectivement métaphysique mais constituée par les liens sociaux, politiques, religieux et historiques dont l'homme ne pourrait souhaiter se défaire qu'à la condition de s'aliéner et de se dénaturer. »*<sup>102</sup>

Cette contextualisation aux résonnances romantiques, soit son introduction du temps et de l'espace dans l'analyse économique, est l'une des formes principales que prend son historicisme dans ses écrits économiques. C'est à travers cette même contextualisation en l'occurrence dans des dimensions plus sociologiques, que se base le rejet de Sismondi de la loi des débouchés. En effet, l'intégration du temps et de l'espace dans son analyse économique démontre que la réalité n'est pas faite de transferts d'activités ou de capitaux fluides, un tisserand ne pouvant pas devenir sur le champ métallurgiste, mais qu'elle est faite de froissements non négligeables en termes de coûts sociaux avant un retour à l'équilibre.

---

<sup>99</sup> Silem, *Histoire de l'analyse économique*, 2005

<sup>100</sup> Löwy & Sayre, 1992 p. 61

<sup>101</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 253

<sup>102</sup> Stanguennec, *La philosophie romantique allemande : un philosophe infini*, 2011, p. 178

## 5.2. Le parcours intellectuel du Sismondi historien et son adhésion à l'historicisme

Au niveau de ses recherches historiques, comme l'analyse bien Jean-Jacques Gislain, dans l'article, *La conversion de Sismondi* qui nous sert de principale source pour cette partie, Sismondi débute ses œuvres dans un monde intellectuel qui voit s'opposer deux camps au sujet de la philosophie de l'histoire, cherchant à travers elle à appréhender et comprendre les multiples et extrêmes bouleversements politiques et sociaux de la fin du 18<sup>ième</sup> et du début du 19<sup>ième</sup>. De cette opposition concernant la conception de la science historique, naît un débat entre deux positions sur le terrain de la méthode à employer dans les études historiques. L'histoire philosophique ou raisonnée, héritière du siècle des Lumières, partagée sous de multiples formes d'expressions par Rousseau, Condorcet, les idéologues ou encore Bentham, conçoit l'histoire comme une avancée linéaire de la raison, la condition humaine progressant grâce aux avancées de cette dernière. « *Cette conception rationaliste de l'histoire est normative et prescriptive. Elle considère qu'il est possible, grâce à la raison suffisante de déduire et de construire in abstracto des institutions rationnelles, c'est-à-dire plus socialement efficaces pour le bonheur du plus grand nombre.* »<sup>103</sup>.

Face à elle, la seconde méthode historique découle sur certains points de l'histoire empirique développée par Montesquieu et Hume. « *En réaction romantique contre le rationalisme constructiviste de l'histoire philosophique, elle prône une méthode « historique » qui recherche dans l'histoire réelle des sociétés passées les causes des formes historiques et nationales particulières de sociétés présentes. L'histoire présente est l'effet du passé et la cause du futur. Cette conception est donc relativiste, processuelle et explicative.* »<sup>104</sup>. Cette conception, à l'opposé de la vision universaliste de l'histoire philosophique, porte son attention sur les caractéristiques singulières des traditions nationales ou régionales, tenant compte de ces caractéristiques dans leurs analyses des systèmes politiques, juridiques, économiques et sociaux.

Sismondi quant à lui « *aura une approche évolutive qui, partant d'une adhésion critique à l'histoire philosophique, [en particulier du biais normatif de ce courant] dérivera de plus en plus vers la méthode de l'école historique, en particulier concernant l'évolution des*

---

<sup>103</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 115

<sup>104</sup> Ibid., p. 116

*institutions économiques* »<sup>105</sup>. En effet, pour Gislain, la méthode sismondienne se rapprochera de plus en plus de la méthode historique, allant jusqu'à assumer un relativisme historique, tandis que pour Pascal Bridel, la méthode sismondienne se situe à « *mi-chemin entre l'école ricardienne et les prémisses de l'école historique allemande.* »<sup>106</sup>. Selon nous, la méthode sismondienne allie les principes de la philosophie politique rationnelle, la méthode hypothético-déductive, avec « *une approche relativiste et empirique* »<sup>107</sup> :

« [qu'] en prenant pour base les axiomes immuables de la politique et de la raison, chacune d'elles [les nations libres] a pu élever un édifice [d'institutions] adapté à son génie, à ses circonstances et à ses mœurs. »<sup>108</sup>

En réalité, l'alliance n'est pas symétrique, l'aspect empirique et relativiste domine en faisant office de chambre de validation, la théorie déductive n'étant valable que s'il y a correspondance avec l'observation des faits, à l'inverse de la méthode déductive ricardienne dans laquelle ce sont les lois naturelles de l'économie qui déterminent ce qui est de l'ordre du possible et de l'impossible<sup>109</sup>.

Nous pouvons qualifier la méthode sismondienne d'historicisme au relativisme non absolu, c'est-à-dire, que si les institutions ont eu un sens, une rationalité dans des contextes historiques précis, leur rationalité est non absolue. En effet, Sismondi à travers sa méthode cherche à comprendre les développements, qu'ils soient culturels, institutionnels ou sociaux, dans le cadre de leur époque, en considérant que ces derniers ont pu avoir du sens, « *ont pu être rationnels, étant donné les contextes et héritages historiques du moment* »<sup>110</sup>. Autrement dit toutes les institutions ne se valent pas, mais leur rationalité peut se comprendre à la lumière du contexte historique de son époque. De plus, sa vision utilitaire et expérimentale de l'histoire, qui « *n'a de valeur que par les leçons qu'elle nous donne sur les moyens de rendre les hommes heureux et vertueux* »<sup>111</sup>, l'éloigne d'un relativisme historique absolu, qui ne veut étudier l'histoire que pour l'histoire elle-même. En effet, ses recherches historiques, comme sa pensée économique, représentent une arme au service de sa volonté politique d'améliorer le

---

<sup>105</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 116

<sup>106</sup> Bridel, *Théorie économique et philosophie politique : quelques réflexions préliminaires sur la réédition de l'œuvre scientifique de Sismondi*, 2009b, p. 5

<sup>107</sup> Ibid., p. 3

<sup>108</sup> Sismondi, *Recherche sur les constitutions des peuples libres*, 1965, p. 80

<sup>109</sup> « [...] les principes de la philosophie rationnelle, et en particulier les principes de l'économie politique, n'ont de valeur que si ces principes correspondent effectivement à la réalité des faits historiques observés. » (Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 111-134)

<sup>110</sup> Ibid., p. 117

<sup>111</sup> Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes du Moyen-Age (tome I)*, 1840, p. 16

sort de ses contemporains, « *la préoccupation sociale précédant toujours chez lui les recherches littéraires ou historiques.* »<sup>112</sup>.

### 5.3. Transversalité et interdisciplinarité de l'historicisme sismondien

Un autre aspect intéressant de son historicisme est sa transversalité et son interdisciplinarité, son utilisation par Sismondi dans d'autres sciences humaines, montrant la centralité de l'histoire dans ses appréhensions des sciences sociales et humaines, mais aussi les influences croisées entre ses études littéraires, historiques et économiques. En effet, son historicisme traverse ses conceptions de la littérature, des religions, et de l'économie.

Dans ce sens, il est intéressant de relever que selon l'ouvrage, *Le débat romantique en France*, d'Edmond Egli, c'est Sismondi qui donne un sens historique au mot romantique, qui en était auparavant dépourvu. Jusque-là, le mot romantique est compris « *en fonction des mots roman et romanesque* » et « *suggère des idées de liberté, d'abandon à l'imagination et au sentiment, de spontanéité, de sensibilité exaltée, de rêveries, d'étrangeté, d'indifférence aux conventions, sinon de révoltes contre eux.* »<sup>113</sup>. Sismondi, en s'inspirant des romantiques allemands et plus particulièrement de Schlegel, le relie à l'adjectif *roman, romane*, et confère ainsi au mot romantique, une dimension historique, le romantisme ne se référant plus aux idéaux, à des sensations ou des sentiments mais à une civilisation, « *caractérisée par le christianisme et la chevalerie* », et à ses mœurs. En effet, pour Sismondi les littératures romantiques sont l'expression, le reflet fidèle des mœurs constitutives de la civilisation romantique de l'époque :

« *Sismondi expose cette poétique : le caractère général des littératures romantiques est de refléter la civilisation romantique : elles sont donc chrétiennes, chevaleresques, nationales, populaires : elles présentent toutes ce mélange d'amour, de chevalerie et de religion qui a formé les mœurs romantiques et qui a donné à la poésie un caractère particulier.* »<sup>114</sup>

Cette construction et cette définition par Sismondi d'une époque historique à travers des sentiments, des relations et des valeurs est très illustratrice du romantisme sismondien, de nature plus historique et sociologique qu'artistique. De même, cette compréhension de la littérature à travers un angle historique, par le penseur genevois est selon nous révélateur de sa méthode historiciste.

---

<sup>112</sup> Browman, *Sismondi et la religion*, 1976, p. 290

<sup>113</sup> Egli, *Le débat romantique en France 1813-1816*, 1972, p. 51

<sup>114</sup> Ibid., p. 51

Sa méthode historiciste ira même jusqu'à déteindre sur son principal écrit créatif, son roman. Ainsi, comme artiste, Sismondi s'essayera sans grand succès - tant le soin accordé au cadre historique prend dessus sur la trame dramatique - à l'écriture d'un roman médiéval, *Julia Severa ou l'an quatre cent quatre-vingt-douze*, dont la source d'inspiration est intéressante pour nous, puisque il s'agit de l'écrivain Walter Scott, auteur du célèbre *Ivanhoé*, et auteur de référence de la communauté romantique

En effet, Sismondi souhaitait écrire un roman « à la Walter Scott », c'est-à-dire le récit de relations sentimentales se déroulant dans un cadre historique, le Moyen-Age dont Sismondi tente particulièrement de soigner la description, qui devient même la radiographie d'une époque dans ses dimensions sociologiques, juridiques, religieuses, économiques. Au détriment même du récit et de la trame dramatique, c'est la capacité de reconstitution du contexte historique qui ressort de son ouvrage :

« *Un romancier n'est pas un historien, avons-nous dit. La réciproque peut être vraie aussi, et Sismondi en est une assez bonne preuve. L'exactitude historique est remarquable dans Julia Sévéra, et personne ne doute que l'auteur ne soit admirablement informé sur « l'an 492 ». [...]. L'auteur avait annoncé un roman historique c'est une dissertation d'histoire qu'il met sous les yeux, entremêlée de descriptions et coupée de dialogues et d'analyses psychologiques.* »<sup>115</sup>. Sa volonté de description et retranscription du Moyen-âge se montre si fidèle et à un tel point multidimensionnelle, qu'il n'hésite pas à interrompre « *le récit romanesque par de vraies leçons magistrales sur l'économie politique ou le droit fluvial.* »<sup>116</sup>. Cet écrit romanesque évoluant dans une reconstitution la plus réaliste et fidèle d'une époque historique, jusqu'à être traversée d'incursions dans le droit et surtout l'économie, nous semble à relever, car représentatif d'une attitude sismondienne transversale et interdisciplinaire. Cette attention portée au contexte historique, ce besoin de contextualisation se retrouvera ainsi à travers sa méthode historiciste dans ses analyses économiques.

Au niveau de ses études littéraires, cet historicisme et son caractère relativiste peuvent être observés lorsque Sismondi dans sa *Littérature du midi de l'Europe* se penche sur les littératures d'autres peuples du sud du continent européen pour analyser l'émergence des langues locales, de leurs particularités et leurs conditions, montrant par là une capacité à « *comprendre le point de vue des étrangers* » [à] *connaître non seulement le but de l'écrivain mais les circonstances historiques, le milieu social, le goût d'une époque et d'un*

---

<sup>115</sup> Maignon, *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott*, 1912

<sup>116</sup> Ibid.

peuple »<sup>117</sup>. De manière similaire, selon Franck Bowman, dans son article *Sismondi et la religion*<sup>118</sup>, qui étudie ses convictions religieuses et ses analyses portant sur la religion, Sismondi « est très près de cet historicisme romantique »<sup>119</sup>, lorsqu'il conçoit la religion comme un phénomène historique, sa forme changeant, évoluant ou régressant selon les sociétés, leurs cultures et leurs institutions. Il est intéressant de relever que, dans le même article, Franck Bowman souligne que Sismondi « est tout dévoué à l'étude des « fluctuations » de période en période, ou même à l'intérieur de chaque période. »<sup>120</sup>. Une méthode qui ressemble étonnement à son analyse dynamique en économie, qui elle aussi se déploie par période, décomposant le processus économique en séquences, pour se concentrer sur les périodes de transitions. Ces fluctuations, variations ou froissements en économie au cœur des périodes de transitions, jugés insignifiants par les autres penseurs, en particulier l'école classique en économie, pour justement leur caractère non permanent, se retrouvent ainsi au centre du zoom grâce à l'analyse dynamique de Sismondi :

*« Il s'intéresse à la différence, aux variations qu'il veut expliquer par les variations dans les lois, les constitutions, les institutions économiques et sociales. Cet historicisme aboutit souvent à un relativisme, à un syncrétisme où chaque religion semble valable pour sa société. Nous verrons en conclusion comment Sismondi échappe au relativisme total [...]. »*<sup>121</sup>

A la lecture de ce passage de Franck Bowman, qui suit l'extrait que nous avons relié à son analyse dynamique, on peut voir un lien s'esquisser entre historicisme et analyse dynamique chez Sismondi. En effet, cette volonté de comprendre l'époque, son contexte et les changements s'y déroulant, se mêle à cet intérêt pour les variations, ces fluctuations au cœur des périodes de transition. Ainsi, les changements recèlent, à ses yeux et dans ses analyses, autant de valeur explicative sur leur époque, que la seule étude des structures permanentes. C'est d'ailleurs en étudiant ces variations et en réalisant le caractère permanent de ces froissements au sein du capitalisme industriel que Sismondi achève son constat sur la nature des problèmes que rencontre ce système économique, ces problèmes ne sont pas transitoires mais internes au système lui-même.

---

<sup>117</sup>Eggl, *Le débat romantique en France 1813-1816*, 1972, p. 48

<sup>118</sup>Bowman, *Sismondi et la religion : Actes du colloque international Sismondi européen*, 1976

<sup>119</sup> « Pour Sismondi, le phénomène religieux n'a de sens que dans un cadre historique. Là Sismondi est tout à fait remarquable. Il est très près de cet historicisme romantique, pour lequel tout phénomène social ne s'explique que comme une manifestation de l'histoire. » (Bowman, *Sismondi et la religion : Actes du colloque international Sismondi européen*, 1976, p. 200)

<sup>120</sup>Ibid., p. 138

<sup>121</sup>Ibid., p. 138

« Depuis sept ans j'ai signalé cette maladie du corps social, et depuis sept ans, elle n'a cessé de s'accroître. Je ne puis voir dans cette souffrance si prolongée « les froissements qui accompagnent toujours les transitions », et, en remontant à l'origine du revenu, je crois avoir démontré que les maux que nous éprouvons, sont la conséquence nécessaire des vices de notre organisation et qu'ils ne sont pas près de finir. »<sup>122</sup>

Cette transversalité à travers laquelle on voit se déployer son historicisme, ainsi que son analyse dynamique, est particulièrement intéressante pour comprendre Sismondi et sa pensée. On peut voir à quel point ses études et conceptions littéraires, philosophiques, historiques comme économiques ont pu s'entre-influencer, à quel point sa conception des cercles concentriques s'est concrétisée dans sa méthodologie. Sa volonté centrale dans son œuvre d'étudier les sciences humaines en un ensemble qu'il nomme sciences sociales démontre sa conception de cette interdépendance, de cette influence des sciences sociales entre-elles. Il avait d'ailleurs la sensation que même le sentiment religieux devait être inclus dans les études en sciences sociales, comme « *un objet spécial* » parmi ces dernières<sup>123</sup>. C'est par de tels canaux que, selon nous, l'influence du romantisme a pu s'étendre sur la pensée économique de Sismondi. Et de manière plus large, l'originalité de sa pensée économique réside dans son interdisciplinarité, son ouverture, sa capacité à se nourrir des influences issues des autres sciences sociales.

#### 5.4. Historicisme, conversion et critique des principes libéraux et du capitalisme industriel

Son historicisme explique, selon une analyse pertinente de Jean-Jacques Gislain que nous partageons, la conversion de Sismondi vis-à-vis des principes phares du libéralisme et sa critique du capitalisme industriel émergent. Autrement dit c'est le Sismondi historien, qui est à l'origine du Sismondi, économiste hétérodoxe.

En effet, influencé par ses recherches historiques qui reconfigurent sa vision et pratique de l'économie, Sismondi, pense maintenant les faits économiques comme des faits historiques, auxquels il applique la même méthode d'expérimentation historique ; « *les principes de la philosophie rationnelle, et en particulier les principes de l'économie politique*

---

<sup>122</sup> Sismondi, *Nouveaux principes en économie politique*, p. 547

<sup>123</sup> « *Je sens que le sentiment religieux doit être un objet spécial des études sur les sciences sociales.* » Sismondi, *Epistolario* (vol. IV), p. 165, lettre à Barbieri, 1837.

*n'ont de valeur que si ces principes correspondent effectivement à la réalité des faits historiques observés.* »<sup>124</sup>.

Ainsi pour Sismondi, le capitalisme industriel ne représente pas l'ultime phase du progrès économique ou la seule voie économique, mais une phase historique, comme une autre. Une phase historique dans laquelle les faits se révèlent être « *rebelles aux principes* »<sup>125</sup> du courant économique dominant qu'il avait auparavant fait sien. En effet les principes et la réalité observée se disjoignent, le principe de la concurrence illimitée et de la poursuite de son intérêt ne se révélant pas être à l'origine d'un enrichissement général de la population mais générateur d'un appauvrissement d'une partie de la population et d'une précarisation du statut des travailleurs. Mais plus encore, ce sont ces mêmes principes qui sont responsables pour Sismondi des faits économiques désormais considérés comme historiques, car ils les ont générés. Les faits économiques « *sont marqués de l'empreinte d'un complexe d'institutions économiques historiquement daté, tout comme les principes d'une certaine économie politique qui les ont justifiées sinon suscitées* »<sup>126</sup>. Par conséquent, ce système économique qui s'est développé et se développe sous l'égide des principes de la concurrence et de la propriété illimitées ainsi que de la poursuite de son intérêt, se révèle être un échec en tant qu'expérience historique, au même titre que purent l'être certaines expériences des républiques italiennes du Moyen-Age. Cet échec signifie dans le même temps, l'incapacité des principes de l'économie classique d'obédience smithienne non seulement à expliquer la réalité historique, mais aussi à énoncer des « *principes prescriptifs d'une économie de bien-être* »<sup>127</sup>.

Dans ce sens, Sismondi concevant le caractère historique du capitalisme industriel, ce système économique devient réformable à ses yeux. Même plus que réformable, ce système économique constituant un échec en tant qu'expérience historique, doit être réformé.

De plus, le relativisme inhérent à son historicisme, serait aussi une explication à la sensibilité réformatrice de Sismondi. Le caractère relatif des lois, des systèmes juridiques, économiques et politiques, constitue en autre argument en faveur du réformisme, car si « *les lois sont relatives, on peut les modifier.* »<sup>128</sup>. D'ailleurs ce relativisme expliquerait en partie, selon Ahmed Sylla, la tendance interventionniste des économistes de l'Ecole historique

---

<sup>124</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 118

<sup>125</sup> « *Depuis plus de quinze ans que j'avais écrit sur la Richesse commerciale, j'avais très peu lu de livres d'économie politique, mais je n'avais cessé d'étudier les faits. Quelques-uns m'avaient paru rebelles aux principes que j'avais adoptés.* » (Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 14)

<sup>126</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 118

<sup>127</sup> Gislain, *La conversion de Sismondi*, 2013, p. 118-119

<sup>128</sup> Silem, *Histoire de l'analyse économique*, 2005

allemande. L'historicisme de Sismondi, constituerait donc une explication partielle, une justification intellectuelle à son réformisme.

En effet, si dans un premier temps, Sismondi commence donc par créer et développer, en partie grâce à l'historicisme, une économie politique fondée sur de « nouveaux principes » capable de mieux appréhender et expliquer la réalité des faits économiques, c'est pour que dans un second temps, de meilleures réformes politiques puissent être élaborées à la lumière de ces nouveaux principes économiques et mises en place afin d'améliorer le bien-être de la population.

## 5.5. Historicisme et romantisme

Un rappel est nécessaire pour dégager clairement les liens et interactions entre historicisme et romantisme dans la pensée économique de Sismondi, qui ont été traités de manière sous-jacente, enchevêtrés à d'autres développements jusqu'ici. Nous relevons seulement les interactions entre historicisme et romantisme ayant lieu chez Sismondi.

Historicisme et romantisme se rejoignent principalement en quatre points dans la pensée de Sismondi :

1. Dans un même mouvement, une même réaction contre l'ahistoricité, le rationalisme abstrait et l'universalisme abstrait.
2. Dans une recherche du concret et dans un besoin de contextualisation commun. Alors que ce besoin est d'ordre philosophique, existentiel, politique chez les philosophes romantiques, l'individu étant constitutif de son contexte historique, social, politique et culturel, il se traduit en méthode historique chez les historicistes. Ce besoin de contextualisation est central dans sa conception de l'économie et sa méthode historiciste répond à ce besoin.
3. Dans une forme de relativisme historique, qui est modéré chez Sismondi comme nous l'avons vu. Umberto Mazzei considère que le relativisme est une racine commune de l'historicisme et du romantisme.<sup>129</sup>
4. La transversalité, le caractère interdisciplinaire de son historicisme, que l'on retrouve naturellement dans ses recherches historiques mais aussi dans ses recherches littéraires et portant sur le fait religieux, en fait à nos yeux un médium à travers lequel le romantisme transmet son influence sur sa pensée économique.

---

<sup>129</sup> Mazzei *Sismondi and the historicist School*, 2016

Par conséquent, l'historicisme constitue la réponse d'inspiration romantique sous forme de méthode à l'abstraction rationaliste, permettant des analyses les plus contextualisées au niveau historique.

## **6. Les influences du romantisme sur la pensée économique de Sismondi**

Les prochaines parties auront pour but d'étudier l'influence du romantisme sur les analyses et la théorie économique de Sismondi. Nous tenterons de relever et de mettre en lumière cette influence à travers trois points. En premier lieu, en étudiant la vision de Sismondi du Moyen-Age et de la féodalité, qui est à notre sens capitale pour mieux comprendre sa critique du capitalisme. En deuxième lieu, en analysant, les thèmes qui structurent sa pensée économique et ses conceptions socio-économiques, et qui sont pour nous romantiques, ou en tout cas desquels résulte une pensée de type romantique. Et finalement en troisième lieu, nous étudierons sa critique de la dissolution des liens sociaux et de la transformation des rapports socio-économiques qui deviennent capitalistes, critique qui revêt pour nous un fort caractère romantique, cette dernière étant commune aux romantiques et même à l'origine de leur existence.

### **6.1. Le Moyen-Age et la féodalité comme références**

Dans son analyse critique du capitalisme industriel, Sismondi a recours à des références aux sociétés du passé et à leurs systèmes économiques et sociaux. Une période est particulièrement centrale dans ses écrits économiques, en particulier dans les Etudes sur les sciences sociales. C'est le Moyen-Age et la féodalité en tant que système politique mais aussi économique et social. Nous allons étudier tout d'abord la nature romantique de l'intérêt de Sismondi pour le Moyen-Age, puis sa vision positive des dynamiques socio-économiques générées par le système féodal.

#### **6.1.1. Moyen-Age et romantisme chez Sismondi**

C'est d'abord en tant qu'historien, qu'il porte un intérêt pour le Moyen-Age, cette « période de prédilection du romantisme naissant »<sup>130</sup>. En effet, les romantiques travaillent à la réhabilitation d'un Moyen-Age et de « ses siècles de mérites ignorés »<sup>131</sup> selon la formulation parlante de Jean de Müller rapportée par Sismondi dans son introduction à *l'Histoire des républiques italiennes*, donc d'une époque médiévale qui n'est pas seulement une période de régression et d'obscurantisme mais aussi une période d'avancées et de progrès,

---

<sup>130</sup> Baubeau & Perraud, *Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi*, 2015, p. 4

<sup>131</sup> Réizov, *L'historiographie romantique française 1815-1830*, 1962, p. 52

tant politiques que littéraires. La grande œuvre historique de Sismondi sur les républiques italiennes s'inscrit totalement dans ce mouvement médiéviste en montrant la naissance de la liberté dans les institutions politiques des républiques italiennes au cours du Moyen-Age. Rencontré à Coppet, Jean de Müller, « *l'un des premiers dans l'historiographie européenne à représenter le Moyen-Age non comme une période d'ignorance et de barbarie mais comme une époque de hautes vertus* »<sup>132</sup> est un modèle en tant qu'historien pour Sismondi. En effet Sismondi marche dans les pas de celui qu'il considère comme « *le plus grand historien de nos jours* »<sup>133</sup>. Ainsi l'ouvrage sur l'histoire de la Suisse de Jean de Müller constitue une œuvre fondatrice de l'historiographie nationale helvétique comme le sera l'œuvre sur les républiques italiennes de Sismondi pour l'Italie. De même, Müller voit un idéal politique pour le développement de la liberté dans les cantons helvétiques et dans la république aristocratique bernoise, comme le voit Sismondi dans les républiques italiennes du Moyen-âge, qui ressemblent par certaines caractéristiques aux cantons suisses, avec une démocratie avancée, ainsi que des entités politiques petites et décentralisées.

En parallèle à la filiation intellectuelle, deux divergences sont perceptibles entre Jean de Müller et Sismondi dans leur appréhension de l'histoire, divergences qui se révèlent intéressantes pour mieux saisir le romantisme de Sismondi. La première se situe dans la méthode, si les deux adoptent une approche constitutionnaliste, Jean de Müller s'adonne à d'importantes descriptions, des peintures et tableaux historiques de l'époque, à une écriture cherchant le pittoresque<sup>134</sup>, tandis que Sismondi se montre peu sensible à cet élément caractéristique du romantisme, préférant se concentrer sur le credo central de ses recherches historiques : l'effet des institutions politiques sur les populations. La seconde divergence se trouve dans l'idéologie politique que chacun d'eux défend en tirant leçon de leurs recherches historiques respectives. Tandis que Jean de Müller, à travers ses recherches dépeignant un âge d'or aux accents rousseauistes dans les cantons suisses du Moyen-Age, en particulier dans la république aristocratique bernoise, promeut une pensée plus traditionnaliste défendant la hiérarchie et l'aristocratie, républicaine mais conservatrice voire réactionnaire, Sismondi s'attelle de son côté à travers ses travaux à la défense d'un idéal plus progressiste au niveau politique et social. Ainsi, le positionnement de Sismondi par rapport à ces points de divergences avec Jean de Müller quant à la méthode et à l'idéologie illustre bien la forme que

---

<sup>132</sup> Réizov, *L'historiographie romantique française 1815-1830*, 1962, p. 50

<sup>133</sup> Ibid., p. 52

<sup>134</sup> Jean de Müller lui-même relève que la prose de Sismondi est dépourvue de pittoresque : « *Celle-ci n'a point de ce pittoresque, cette patine que l'on obtient peut-être qu'en langue allemande (...)* » In *Compte rendu de l'Histoire, de Sismondi*, S.W. t. XI, p. 332

prend chez ce dernier le romantisme, qui se distingue de certaines caractéristiques du romantisme le plus pur, en empruntant une voie alliant romantisme et discipline scientifique d'un côté, romantisme et progressisme de l'autre.

#### 6.1.2. La féodalité comme référence centrale dans sa pensée économique

Il nous semble important de relever la vision positive que porte Sismondi sur la féodalité, tant au niveau des principes, que des effets socio-économiques de ce régime, car la féodalité est à nos yeux une référence principale à la lumière de laquelle il élabore certaines conceptions socio-économiques, comme sa conception sociale et encadrée de la propriété privée, qui sont au cœur de sa critique du capitalisme industriel et de sa pensée économique.

Dans sa conception de l'histoire, le dévouement en tant que principe et moteur social naît dans l'antiquité et est dédié à la patrie. Il commence à disparaître au Moyen-Âge avant de réapparaître dans la même période, au douzième siècle, mais sous un culte lié à la personne du seigneur, du roi en place de la patrie. Pour Sismondi, cette révolution des mœurs correspond à la victoire des sentiments sur les intérêts ainsi qu'à des actions publiques guidées par les vertus plutôt que par le calcul. On peut ajouter que sa préférence va pour le patriotisme antique plutôt que pour la féauté, le culte étant destiné à une entité représentante du bien commun plutôt qu'à une personne. Comme mentionné précédemment, le capitalisme industriel signe le retour en force des intérêts et du calcul qui dominent les choix politiques, donc dans le même temps la défaite du dévouement et plus généralement des sentiments moraux.

Le romantisme chez Sismondi ne s'arrête pas à l'appréciation d'un système à travers ses principes moraux, mais prend en compte les avantages sociaux et économiques d'un tel système. Ce n'est pas le dévouement pour le dévouement qui l'intéresse, mais le dévouement servant le bien de tous<sup>135</sup>. Ainsi cette citation résume bien sa vision de la féodalité et les dynamiques bénéfiques qu'il génère, comme la notion d'« avantage » nous paraît intéressante, en ce qu'elle montre que le principe doit servir l'intérêt général, et résume bien aussi, de manière plus générale, sa vision de la féodalité :

*« Lorsque l'affection, le dévouement, le culte pour la royauté, entrèrent dans le système féodal, les mœurs éprouvèrent une révolution qui, sur le tout, doit être considérée*

---

<sup>135</sup> On retrouve ici la position médiane de Sismondi entre le dévouement total et désintéressé du groupe de Coppel et la visée sociale qu'il retire de l'utilitarisme et des réformateurs sociaux, évoquée au point 4.3 Groupe de Coppel, utilitarisme et romantisme de Sismondi.

*comme avantageuse ; les sentiments prirent la place des intérêts, et les vertus purent décider les actions publiques, de préférence au calcul. »*<sup>136</sup>

C'est justement dans ce sens, la dimension militaire qui, avec les principes de loyauté, de fidélité et de dévouement constitutifs de la relation de vassalité, en plus de structurer cet ordre et les relations sociales en son sein, était à l'origine de dynamiques socio-économiques bénéfiques, aux yeux de l'économiste genevois. En effet, aux yeux du citoyen genevois, certains avantages pour la société étaient générés de manière indirecte par cette dominance du militaire dans le système féodal, notamment au niveau territorial et social comme nous allons le voir à travers trois cas. Il emploie les termes parlants et étonnants de « *prospérité belliqueuse* »<sup>137</sup>, cette expression représentant presque un oxymore en économie. On pourrait qualifier ces avantages d'externalités positives du féodalisme, tant leur conceptualisation chez Sismondi ressemble à ce concept économique moderne. Il faut relever l'aspect indirect des effets positifs du féodalisme et les distinguer des « *conséquences bienfaisantes* »<sup>138</sup> directes des corporations par exemple, directes dans le sens que l'effet correspond au but de leur mise en œuvre, la réglementation du marché du travail dans le cas des corporations.

Dans un premier cas relevé, la prédominance du militaire avait pour avantage que le territoire ne soit pas abandonné notamment par les plus riches et d'une présence bien répartie de ces derniers, qui avaient intérêt à assurer leur représentation ainsi que les défenses de leurs terres. Sismondi remarque ainsi qu'au Moyen-Age, « *aux temps où l'on voyait dans la propriété territoriale bien plus le pouvoir militaire que la richesse, les grands seigneurs ne permettaient point qu'un manoir qui relevait d'eux fut abandonné.* »<sup>139</sup>.

Une relative égalité pouvait aussi selon Sismondi être le corollaire de cette ambition militaire, notamment en terme de partage des terres. En effet, un certain partage des terres avait lieu dans le système féodal, le seigneur cherchant à travers lui à s'assurer la fidélité de ses vassaux et leur soutien enthousiaste en cas de guerre.

*« Nous avons vu que partout où elle a montré de l'industrie, où elle a rappelé le sol à sa fécondité, elle a dû ses progrès au partage des terres fait en sa faveur, à un partage toujours très limité quant à son étendue, le plus souvent très onéreux quant à ses conditions, mais qui cependant lui donnait le sentiment de la propriété et de la perpétuité. Toutefois partout où nous avons observé jusqu'ici ce partage, il était l'œuvre du Moyen-Âge ; il était la*

---

<sup>136</sup> Sismondi, *Histoire des Français (tome 5)*, 1823, p. 485

<sup>137</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 531

<sup>138</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 3

<sup>139</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 360

*conséquence du désir du gentilhomme de se procurer des vassaux fidèles, des soldats pour ses guerres privées. »<sup>140</sup>*

Avec la fin du système féodal et la fin de l'« ambition militaire », c'est la richesse et son acquisition, la cupidité, qui devient le principal mobile des nobles, qui adoptent donc un comportement guidé par la dimension économique:

*« Depuis que l'indépendance féodale a cessé, on a vu les grands propriétaires, à qui l'ambition militaire était interdite, n'écouter plus que leur cupidité ou leur jalousie envers les bourgeois qui avaient cessé d'être leurs vassaux. Dès lors ils se sont absolument refusés à faire de nouveaux partages, à se dessaisir d'aucune partie de leur propriété à titre perpétuel. Bien au contraire, ils ont repoussé avec défiance toute tentative de culture qu'on aurait pu faire sur leurs déserts ; ils ont forcé successivement à les abandonner tous les métayers qui s'y trouvaient encore, et ils ont cherché à racheter pour s'arrondir, toutes les parcelles de propriété cultivée et enclose que les petits-bourgeois se montraient disposés à vendre. »<sup>141</sup>*

La société féodale et de la domination de « l'esprit militaire » aurait enfin pour Sismondi comme avantage, d'être « toujours favorable si ce n'est à l'agriculture, du moins à l'indépendance des agriculteurs. »<sup>142</sup>. Ce cas d'externalité positive, de dynamique positive indirecte du féodalisme et du caractère militaire de ce système est particulièrement intéressant tant il constitue une bonne illustration et un bon résumé de la pensée économique romantique de Sismondi. En effet, cet exemple concentre les éléments constitutifs de cette dernière et nous permet ainsi d'analyser sa pensée, les thèmes et les raisonnements qui la constituent à partir d'un cas précis.

Pour lui, dans les temps féodaux, le regard était porté sur l'homme, non par humanisme mais parce qu'il constituait la principale ressource, la force armée en tant de guerre. En effet, dans ces conditions, il importait au noble « de demander au sol, non pas des revenus, mais des hommes. »<sup>143</sup> Ce qui implique le partage des terres et une utilisation sociale de ces dernières, qui est profitable aux cultivateurs et qui leur assure un avenir, le but n'étant pas le rendement mais le soutien des hommes en cas de guerre :

*« Or pour avoir des hommes, pour que la terre se couvre d'habitants, pour qu'ils soient en même temps fidèles et braves, il faut leur montrer dans l'avenir la sécurité et l'aisance, il faut que leur travail puisse améliorer leur condition, il faut leur concéder la terre à mettre en valeur, moyennant un partage qui laisse au laboureur assez de jouissances pour*

---

<sup>140</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 577

<sup>141</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 577-578

<sup>142</sup> Ibid., p. 528

<sup>143</sup> Ibid., p. 528

*qu'il préfère l'industrie au vice, pour qu'il espère accumuler, pour qu'il s'encourage à élever une famille. »*<sup>144</sup>

Finalement, « *il faut encore lui [ le cultivateur] garantir l'avenir* »<sup>145</sup>, avenir qui s'incarne chez Sismondi dans la propriété, qui assure au cultivateur de profiter de ses revenus et ne pas être spolié par son maître. Il est important de relever que Sismondi retire de la féodalité une conception de la propriété privée qui est à la fois sociale et encastrée. Sociale car il évoque à la fois l'importance de son partage ainsi que sa capacité à assurer des conditions minimales, voire une réelle sécurité au propriétaire, et encastrée, car la propriété au sein de la féodalité est au service d'un but politique, en l'occurrence celui de faire la guerre. Le paragraphe emblématique, à nos yeux, de la pensée romantique sismondienne se termine donc par « *il faut donc [l'] associer [le cultivateur] à la propriété.* »<sup>146</sup>. Emblématique, en regard de l'analyse et de la critique sismondienne du capitalisme, car il illustre les effets positifs au niveau socio-économique de la féodalité sur des éléments au cœur de l'analyse et de la critique sismondienne du capitalisme, comme de mettre l'homme en priorité, avant les choses, l'importance d'assurer l'avenir des travailleurs par des conditions sociales minimales, et leur association à la propriété, qui leur garantit l'avenir sous une autre forme et l'indépendance, thème cher à Sismondi. En miroir, le capitalisme n'est que délétère par rapport aux points susmentionnés, faisant oublier l'homme pour les choses, dégradant les conditions sociales des travailleurs et à l'origine de la prolétarianisation, statut à l'opposé de celui de propriétaire.

Enfin si Sismondi est conscient de la tyrannie et de l'oppression qui pouvaient être exercées au sein du système féodal, ce dernier a, selon nous, l'important avantage, de posséder, à ses yeux, des caractéristiques majeures, comme une certaine cohérence, une certaine concordance d'intérêts entre classes sociales et un certain équilibre dans les dimensions économiques et politiques. Cette vision d'une société féodale formant un tout, un ensemble cohérent s'étendant même à des dimensions plus sociétales et culturelles :

*« Sismondi insiste sur l'unité organique du monde chevaleresque : politique, religion, poésie s'entremêlent, et à travers elles le bien, le vrai et le beau. L'homme et la nature sont en harmonie ; écrivain et poésie ont une fonction reconnue, nationale et populaire. »*<sup>147</sup>

---

<sup>144</sup> Ibid., p. 528-529

<sup>145</sup> Ibid., p. 529

<sup>146</sup> Ibid., p. 529

<sup>147</sup> Isbell, *Le Groupe de Coppet et la Confédération romantique : August Wilhelm Schlegel, Madame de Staël et Sismondi en 1814*, 1994, p. 321

C'est sur cette base constituée par l'opposition entre ordre et désordre, entre équilibre et déséquilibre que va se fonder, selon nous, la critique romantique sismondienne du capitalisme et que nous pensons pouvoir relever un triptyque au cœur de sa pensée économique.

## 6.2. Le triptyque « équilibre, stabilité, harmonie » au cœur de la pensée économique de Sismondi et de sa critique du capitalisme industriel

Le triptyque, équilibre, stabilité et harmonie est au cœur de la pensée économique et de la critique du capitalisme industriel de Sismondi. En effet, comme nous allons l'étudier au cours de cette partie, Sismondi accorde une grande importance à l'équilibre au niveau socio-économique et démographique, à la stabilité au niveau socio-politique et économique<sup>148</sup>. Bien que le concept d'harmonie soit, quant à lui, peu voire jamais employé, dans ses écrits économiques, nous pouvons le considérer comme la finalité d'une société équilibrée et stable chez Sismondi. C'est ainsi que ce triptyque forme le cœur de sa critique du capitalisme industriel, qui au nom d'une capacité productive inégalée est porteur d'un désordre au niveau économique et de déséquilibres tant sociaux que démographiques, mettant à mal l'harmonie de la société :

*« Une des caractéristiques du capitalisme moderne est de développer une société qui n'est pas du tout harmonieuse, non seulement dans son délicat équilibre entre les systèmes de production, les institutions, la population et le territoire, mais aussi, et peut-être surtout pour le « riche » lui-même, constamment exposé au risque de faillite, à la dévaluation du capital grâce aux progrès technologiques, et, surtout à des facteurs d'instabilité sociale qui ont toujours accompagné les phénomènes de prolétarisation massive. »<sup>149</sup>*

Ce triptyque est selon nous typiquement romantique, le courant romantique préférant une société harmonieuse et équilibrée au besoin (insatiable) d'accroissement perpétuel : *« D'autre part, l'ambition romantique n'est pas celle d'une amélioration perpétuelle, mais d'une intégration dans un système équilibré. Il s'agit de rechercher l'harmonie. »<sup>150</sup>*

A l'image de la philosophie romantique, qui est une pensée du système, de la totalité, c'est le système en tant qu'ordre social et économique et ses équilibres, qui priment dans la

---

<sup>148</sup> Il est aussi important de relever qu'au niveau de son histoire personnelle, Sismondi a été lui-même victime des révolutions et contre-révolutions. Ce vécu peut aussi expliquer sa préférence pour la stabilité politique et sa crainte des révolutions.

<sup>149</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales. Autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*, 2015, p. 40

<sup>150</sup> Carbou, *La topique romantique dans les discours de l'écologie politique*, 2019, p115

pensée économique de Sismondi. Ainsi, à une augmentation de la production, au mot d'ordre de favoriser le développement industriel, Sismondi préfère dans un regard plus global considérer la santé du système économique et social, découlant du respect de ses équilibres :

*« Chacun des symptômes isolés de prospérité peut être trompeur ; un accroissement ou de population, ou de production, ou d'exportation, ou de numéraire, ne prouve point que la nation soit heureuse, pas même qu'elle s'enrichisse ; c'est la proportion, c'est le juste rapport entre ces progrès qui conservent à tous le bien-être ; tout comme c'est la proportion entre les professions diverses qui donne à la société la vigueur, la santé d'un corps bien constitué. »*<sup>151</sup>

Ce triptyque qui gouverne la pensée économique de ce penseur du corps social va constituer un prisme à travers lequel il analysera tant les structures que les dynamiques économiques et à partir duquel il apposera une considération normative aux conceptions socio-économiques qu'il étudiera. Une catégorisation axiologique est opérée par le triptyque, qui sépare en bon, souhaitable pour la société ce qui a une nature ou un caractère équilibré, stable ou harmonieux et à l'inverse appose une marque négative sur tous ce qui a trait à l'instabilité et au déséquilibre. Ainsi sa pensée économie est biaisée idéologiquement puisqu'elle est structurée de manière normative par sa vision du monde romantique qui se matérialise à travers ce triptyque.

Nous allons commencer par étudier comment sa vision globale de l'économie, notamment les forces économiques globales qui composent l'économie, est structurée par ce triptyque, en particulier par le thème de l'équilibre, puis nous aborderons comment ce triptyque influence de manière normative ses conceptions socio-économiques plus particulières, comme ses conceptions du prolétariat et des petits producteurs. Nous verrons au cours de cette partie qu'en plus de ce triptyque, armature principale de sa pensée économique, cette dernière est aussi structurée par deux préférences caractéristiques du romantisme de Sismondi et toujours liées aux thèmes du triptyque, une préférence pour le concret contre l'abstrait, ainsi que pour l'indépendance face à la dépendance. Nous étudierons encore le concept de la concentration chez Sismondi au cœur de sa critique du capitalisme industriel et nous proposerons aussi un comparatif entre la pensée révolutionnaire et dialectique de Marx et la pensée réformiste de Sismondi dans laquelle prime l'équilibre et la stabilité socio-économique. Pour terminer, nous soulignerons la conception sociale de la stabilité et de la propriété dans la pensée économique de Sismondi.

---

<sup>151</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 646

### 6.2.1. Recherche d'un équilibre dans l'économie face à une production illimitée

« *Il suffit que l'équilibre soit rompu pour qu'il y ait souffrance dans l'Etat* »

Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, 2016, p. 91

Cette importance de l'équilibre dans sa vision de l'économie est frappante et se matérialise dans son obsession pour le respect des proportions entre les différentes forces de l'économie, qui assure l'ordre économique et social ainsi que la stabilité de cet ordre. En effet, le concept de proportion entre facteurs économiques, comme l'indique le titre de son essai *Balance des consommations avec les productions*, est omniprésent dans les analyses économiques sismondiennes, car c'est « *le dérangement dans le rapport réciproque entre la production, le revenu et la consommation* »<sup>152</sup>, qui est à l'origine des maux de la société :

« *La richesse nationale continue à s'accroître, et l'Etat à prospérer, si une consommation prompte et entière détermine toujours une reproduction supérieure, et si les autres parties de la richesse, qui sont en rapport les unes avec les autres, suivent ce mouvement d'un pas égal, et continuent à s'accroître d'une manière graduelle ; mais dès que la proportion entre elles est rompue, l'Etat dépérit.* »<sup>153</sup>

Comme l'illustre la citation ci-dessus, le genevois ne s'oppose pas fondamentalement à l'idée d'une augmentation de la production, mais elle doit impérativement se faire dans une économie équilibrée et de manière progressive, au risque si cet impératif n'est pas respecté d'une surproduction, responsable de déséquilibres économiques et sociaux. L'équilibre de l'économie chez Sismondi prime donc sur ce que de nos jours, nous appelons croissance. Sa conception de l'équilibre n'est pas celle des économistes classiques et libéraux, c'est-à-dire d'un équilibre vers lequel l'économie retournerait naturellement, sa vision de l'économie étant trop empreinte de déséquilibres, mais celle d'une harmonie socio-démo-économique que le législateur doit soigner.<sup>154</sup>

---

<sup>152</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'Economie politique (vol. V)*, 2016, p. 91

<sup>153</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 87

<sup>154</sup> Cette recherche d'équilibre et de stabilité est encore plus flagrante dans sa théorie politique. Il conçoit ainsi un système de constitution mixte, combinant élément démocratique, aristocratique et monarchique, dans une visée de viabilité et d'équilibre constitutionnel, avec la prise en compte de la minorité. (Jaume, *L'individu effacé, ou le paradoxe du libéralisme français*, 1997.) Mais cette préoccupation pour la stabilité, qui va de pair avec la crainte vis-à-vis des instabilités et troubles remontent en fait à loin dans la vie de Sismondi, à sa prime jeunesse comme nous le montre un passage particulièrement intéressant de ce qui est peut-être considéré comme son premier écrit, *La république de Consigal*. Dans cette république imaginaire qu'il invente aux côtés de Charles de Constant et des jeunes amis et voisins, il propose à la place d'un

La plus grande crainte de Sismondi est constituée par les déséquilibres sociaux et économiques – qui se matérialisent dans des relations économiques de plus en plus asymétriques ainsi que par une société polarisée – mais cette crainte s'étend aussi, dans la vision transversale de l'économiste genevois, aux déséquilibres de nature démographique, avec la hausse de la population et les mouvements migratoires vers les villes, ainsi que professionnel, avec le risque d'un déséquilibre entre les différentes forces formant le corps social. Or le capitalisme industriel est porteur d'une capacité productive infinie qui génère ces mêmes déséquilibres et des risques dont même les plus riches ne sont pas exemptés. Ainsi comme métaphore de cette course sans fin à la production, Sismondi a recours à un conte. Dans ce conte, Gandalin utilise le sortilège du sorcier qu'il loge, sans connaître la formule pour l'arrêter, avec pour conséquence des manches à balais ensorcelés ramenant des sceaux d'eau à l'infini :

*« Des causes politiques, plus puissantes encore que ces paroles magiques, ont transformé tous les hommes en industriels ; ils entassent les productions sur les marchés bien plus que les manches à balais ne transportaient l'eau, sans se soucier si le réservoir est plein. Chaque nouvelle application de la science aux arts utiles, comme la hache de Gandalin, abat l'homme machine que des paroles magiques avaient fait mouvoir, mais pour en faire aussitôt relever deux, quatre, huit, seize à sa place : la production continue à s'accroître avec une rapidité sans mesure. Le moment n'est-il pas venu, le moment du moins ne peut-il pas venir, où il faudra dire : C'est trop ? »*<sup>155</sup>

Ainsi, se dessine chez Sismondi une première critique du productivisme, qui dans une dimension philosophique, questionne le besoin de production infinie et dans une dimension socio-économique, se fonde sur les déséquilibres sociaux et économiques qu'il génère.

---

système d'élection des magistrats, un système de succession, garant, selon lui, de plus de stabilité politique :

*« Voici quel est mon avis là dessus, il faut que dans les Conseils tous les suffrages soient égaux, que quant aux Magistrats, l'on rejette absolument la voie d'élection pour prendre une voie de succession, car s'il falloit élire nos magistrats, quelles cabales, quelle agitation, quels troubles n'aurions nous pas à redouter. Ces troubles ne manqueraient pas de causer la fin et la ruine de la République, et rendroit inutile tout le bien qu'elle devoit causer. »* In Candaux, *La République de Consigal. Premier écrit de Sismondi*, 1973

Les thèmes de l'équilibre, de la stabilité et de l'harmonie sont en effet des thèmes majeurs et récurrents chez Sismondi, au cœur de ses analyses historiques, la décadence s'expliquant par l'absence de ces éléments dans les constitutions ou gouvernements et à l'inverse leur pérennité étant assurée par une constitution mixte, gage d'équilibre à ses yeux. In Casalena, *Liberté, souveraineté et décadence dans l'historiographie de Sismondi*, 2015

<sup>155</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 290-291

## 6.2.2. La concurrence comme situation de risques et d'instabilités pour les producteurs contre le système des corporations comme mécanismes de régulation

Dans cette course à la production décrite par Sismondi, la concurrence joue un rôle majeur. En effet, la concurrence est en partie responsable à ses yeux de la surproduction qu'il blâme tant, car face à des consommateurs dont les entrepreneurs ne connaissent pas les besoins, ceux-ci « *sont obligés de se fier à la concurrence* »<sup>156</sup> avec le risque possible de trop produire. C'est aussi plus précisément, l'opposition d'intérêt entre producteurs de mêmes secteurs, que la concurrence induit, qui concourt à la surproduction en prenant le pas sur la relation fondamentale entre producteurs et consommateurs :

*« C'est, au contraire, l'opposition d'intérêt entre les producteurs qui concourent au même ouvrage, entre les maîtres et les manouvriers, qui cause seule l'encombrement des marchés ; la balance entre eux distrait de l'autre balance plus importante entre les producteurs et les consommateurs. »*<sup>157</sup>

Ainsi, dans cette pensée où la stabilité gouverne, la concurrence constitue justement un risque et revêt un fort caractère d'instabilité, puisqu'elle rend la situation des entrepreneurs instable, avec la menace, le risque permanent de faillite :

*« que cette prospérité [d'une manufacture nouvelle] est encore, de sa nature, de courte durée, parce qu'une autre naîtra, qui lui enlèvera son marché, comme elle a enlevé celui des industries qui l'ont précédées, qu'enfin aucune misère n'égale celle d'une manufacture en décadence »*<sup>158</sup>

Enfin, la concurrence est aussi la lutte de tous contre tous, symbole d'instabilités et d'une société sans cohérence, sans harmonie. Face à cette concurrence qui met les producteurs dans des situations de risques et d'instabilités et surtout qui les oppose, menant à la surproduction, Sismondi appelle à l'association, la coopération entre producteurs de même produit.

Le système des corporations, démantelé à la fin du 18<sup>e</sup> siècle<sup>159</sup>, associait les artisans en corps de métiers, mais nous verrons que tout en louant les effets de ce système, Sismondi

---

<sup>156</sup> Ibid., p. 663

<sup>157</sup> Ibid., p. 316

<sup>158</sup> Ibid., 663

<sup>159</sup> « En 1776, l'édit de Turgot avait donc interdit aux maîtres, compagnons et ouvriers de former des associations. Le décret d'Allarde et la loi Le Chapelier, dans la droite ligne de cette conception, étaient votés au printemps 1791. Désormais tous les privilèges des professions sont supprimés. Toute personne devient libre d'exercer telle profession, art ou métier qu'elle trouvera bon, moyennant le paiement d'une patente : "la faculté de travailler est un des premiers droits de l'homme. Ce droit est sans doute la première

relève aussi ses défauts. Ainsi dans ses *Etudes sur les sciences sociales*, Sismondi compare ce système de la « concurrence universelle » qui s'est développé avec le capitalisme industriel moderne, au système des corporations, dont il est un grand connaisseur, Lucien Jaume, le désignant comme un historien des corporations<sup>160</sup>. Dans cette comparaison, il oppose l'ancien-modèle corporatif, selon lui, garant de l'ordre économique et le nouveau modèle concurrentiel, porteur du désordre économique. Sa comparaison vise à montrer que, si le capitalisme industriel a apporté des capacités de production inégalées dans l'histoire, ce système, à l'image du marché libéralisé du travail qui lui fournit la main d'œuvre, ne prend pas en compte les délicats rapports entre économie, population, et territoire, contrairement à l'ancien système, le système « des corps de métiers » antérieur aux révolutions politiques et industrielles, dont la réglementation garantissait l'équilibre de ces rapports, et par conséquent, l'ordre social :

*« Ce système [des corps de métiers] considéré par rapport aux choses, par rapport à la création des richesses et selon les règles de la chrématistique, étant sans doute mauvais ; il mettait obstacle en même temps à l'abondance, au perfectionnement et au bon marché, mais sous le rapport des personnes, a-t-on bien calculé tous ses efforts en le détruisant ? Il contenait puissamment les campagnards, toujours empressés à refluer dans les villes, encore qu'ils y perdent leur santé, leur indépendance et leur bonheur ; il mettait un obstacle presque infranchissable à l'accroissement démesuré de la population industrielle, car le nombre des maîtres était limité, et aucun ouvrier ne se mariait avant d'être devenu maître ; il maintenait l'égalité entre les maîtres, assurant à chacun l'indépendance et la médiocrité au lieu de permettre qu'un seul, rassemblant dans son atelier des centaines d'ouvriers, engloutît l'industrie de tous les autres ; il assurait à quiconque entrait dans la carrière industrielle une subsistance suffisante dès qu'il commençait à travailler, un progrès régulier, mais lent vers l'aisance, un état assuré pour lui-même et pour sa famille, lorsqu'il était arrivé à l'âge mûr. »<sup>161</sup>*

Cette citation à nos yeux est fondamentale en ce qu'elle illustre les déséquilibres sociaux, économiques et démographiques qu'engendre le capitalisme industriel et aussi en miroir, le rôle essentiel des corporations pour garantir l'ordre économique et social. En effet, les corporations assuraient une régulation du travail de manière directe, ainsi que de manière indirecte une régulation démographique, voire territoriale, évitant les migrations rurales :

---

*propriété, la plus imprescriptible". »* In Méda, Comment s'accommoder des vacances de l'emploi ?, 2003, p. 5

<sup>160</sup> Jaume, *L'individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, 1997

<sup>161</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 272

« [...] je montrais que plusieurs institutions, qu'ils ont longtemps attaquées comme des abus avaient eu des conséquences bienfaisantes. »<sup>162</sup>

Ces corporations, en tant qu'instances de régulation sociale et économique, étaient donc garantes tant d'un ordre économique que d'une société où les rapports entre population, territoire et économie étaient équilibrés. A l'inverse du capitalisme industriel dans lequel il y a une opposition des intérêts, voire une exacerbation de cette opposition, les corporations permettaient la convergence des intérêts de leurs membres, l'accès au travail et aux ressources leur étant à tous assuré. Ainsi leurs disparitions vont être source pour Sismondi de déséquilibres sociaux et économiques mais aussi d'instabilité sociale. Sismondi a, cependant, un regard nuancé, voire critique sur ces dernières, en décrivant leur aspect corporatiste, s'incarnant dans la défense de ses membres contre le reste de la société. Par conséquent, il ne défendra pas leur retour, jugeant l'organisation des corporations « *bizarre et oppressive* »<sup>163</sup> et proposera à la place des mesures réformistes, inspirées en partie de ces mêmes corporations, avec par exemple une responsabilité du maître envers ses employés, qui remplace la solidarité interne aux corporations.

### 6.2.3. Phénomène de séparation au sein des structures socio-économiques généré par le capitalisme

Un phénomène de séparation au sein des structures socio-économiques, généré par le capitalisme industriel, est relevé et mis en lumière comme un changement important dans l'ordre social par Sismondi. Alors que le capital et le travail étaient auparavant le plus souvent liés ou associés dans les structures socio-économiques précapitalistes, ces deux facteurs économiques se séparent, Sismondi décrivant « [...] *la tendance universelle de la richesse à séparer l'action des capitaux de celle des bras* [...] »<sup>164</sup>. De même, les associations d'artisans constituées en corporations, ainsi que dans une dimension plus territoriale, l'association du travailleur agricole à la propriété du sol à travers le fermage ou le métayage, sont rompues.

« *Nous sommes, et l'on ne l'a point assez remarqué, dans une condition tout à fait nouvelle de la société, sur laquelle nous n'avons encore point assez d'expérience. Nous tendons à séparer complètement toute espèce de propriété d'avec toute espèce de travail, à*

---

<sup>162</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 3

<sup>163</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 481

<sup>164</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 394

*rompre toute clientèle entre le journalier et le maître, à ôter au premier toute espèce d'association dans les profits du second. »*<sup>165</sup>

Le paysan dépossédé de sa terre et l'artisan coupé de ses corporations se rapprochent de « *la tourbe des prolétaires* »<sup>166</sup>, qui ne possèdent ni leurs outils de travail ni ne participent au capital de leur activité, mais qui serviront de main d'œuvre pour les manufactures.

Et c'est le capitalisme industriel, avec ses caractéristiques de productivité et de concurrence, qui est responsable de ces transformations dans l'organisation sociale, apportant « *le progrès de la richesse* », une productivité jamais vue, mais au prix de la dissolution des liens sociaux et professionnels :

*« Les peuples conquièrent alors le système de liberté où nous sommes entrés ; mais, au moment où ils brisèrent le joug qu'ils avaient longtemps porté, les hommes de peine ne se trouvèrent point dépouillés de toute propriété. Dans les campagnes, comme métayers, comme censitaires, comme fermiers, ils se trouvèrent associés à la propriété du sol. Dans les villes, comme membres des corporations des métiers, qu'ils avaient formées pour leur défense mutuelle, ils se trouvèrent associés à la propriété de leur industrie. C'est de nos jours, c'est dans ce moment-même, que le progrès de la richesse et la concurrence rompent toutes ces associations. »*<sup>167</sup>

Ainsi, à une phase historique marquée par les associations, succède le capitalisme industriel, « *cet ordre social qui met en lutte tous ceux qui travaillent* »<sup>168</sup> et qui dissout dans la concurrence universelle toutes ces associations qui représentaient autant de mécanismes garants tant de l'ordre économique que de la cohésion sociale chez Sismondi. Capitalisme industriel qui consacre cette séparation entre capital et travail en son sein, avec le salariat, « *qui voit le travailleur dominé par une puissance, le capital, qui lui est étrangère* »<sup>169</sup>. Par conséquent, l'issue de cette succession de ruptures pourrait être la fracture sociale, voire la lutte des classes, phénomènes craints par Sismondi, qui pense le conflit comme un risque, un danger pour la société, et dont les premiers signes se font ressentir :

*« Nos yeux se sont tellement faits à cette organisation nouvelle de la société, à cette concurrence universelle, qui dégénère en hostilité entre classe riche et la classe travaillante,*

---

<sup>165</sup> *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 304

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 393

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 308

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 309

<sup>169</sup> Eyguesier, *La notion de progrès chez Sismondi*, 2012 p. 25

*que nous ne concevons plus aucun autre mode d'existence, même ceux dont les débris nous entourent de toutes parts. »*<sup>170</sup>

En plus de mettre le travailleur dans la dépendance économique en devenant journalier ou prolétaire, toutes ces ruptures d'associations et de structures socioéconomiques génèrent donc une divergence d'intérêts entre riches et pauvres qui est une source d'instabilité pour l'ordre social.

C'est donc avec cette succession de ruptures des structures socioéconomiques, une société de plus en plus instable qui se dessine aux yeux de Sismondi. Une société instable caractérisée par la divergence d'intérêt entre riches et pauvres et surtout par l'intensification du salariat, comme nouveau type de relation de travail, aboutissant au développement du prolétariat comme classe sociale, qui est dépendante économiquement d'un marché du travail et des conjonctures économiques.

#### 6.2.4. Prolétariat comme risque et petits producteurs comme idéal sous le prisme de la stabilité

Elie Halévy a bien décelé la stabilité d'une société, comme l'un des thèmes phares pour l'économiste genevois, dans sa défense des petits producteurs<sup>171</sup> affectés par le phénomène de la concentration économique, qui modèle une société de plus en plus binaire, constituée seulement des plus riches et des plus pauvres :

*« Cette société fondée sur l'inégalité des fortunes, a-t-elle, à défaut d'être juste, l'avantage d'être stable ? Il n'en est rien selon Sismondi ; et c'est le second point de sa démonstration et peut-être le plus important. Diminuant le nombre de petits producteurs, des représentants de la classe moyenne, le régime de la concentration ne laisse subsister qu'un petit nombre d'individus très riches en face d'un grand nombre d'individus très pauvres. »*<sup>172</sup>

En effet, les petits producteurs forment la base de la production économique chez Sismondi et sont les garants de la stabilité sociale, en tant que classe moyenne et propriétaire de ses outils de production. D'une part en tant que classe médiane, ils constituent le lien entre les plus riches et les plus pauvres et garantissent ainsi la cohésion sociale. D'autre part, et dans le même sens, leur indépendance économique qui s'incarne dans leur statut de propriétaire est au yeux de Sismondi une digue à la prolétarisation, phénomène qui se massifie et qui fragilise la société. En effet, la prolétarisation est un des principaux risques qu'encourt la société pour

---

<sup>170</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 305

<sup>171</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales : Autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*, 2015, p. 43

<sup>172</sup> Halévy, *Sismondi*, 1933, p. 13-14

Sismondi, nous allons analyser sa conception du prolétariat pour mieux comprendre sa vision de l'économie et notamment en miroir celle des petits producteurs.

Sa conceptualisation du prolétariat est particulièrement intéressante pour mettre en lumière et analyser l'influence du romantisme sur sa pensée économique et sociale. En effet, alors qu'« *au sein du courant libéral, la tendance était plutôt à opposer la bourgeoisie, porteuse des nouvelles formes de la richesse, à la noblesse* »<sup>173</sup>, Sismondi, de son côté, analyse et conceptualise l'émergence du prolétariat, comme un « *changement fondamental [qui est] survenu dans la société* »<sup>174</sup>, ainsi que la lutte entre prolétaires et capitalistes, qui constituera la principale lutte de classes du 19<sup>ème</sup> siècle. D'ailleurs son explication de l'origine du terme prolétaire, venu de « proles », nom donné aux romains les plus pauvres, qui n'avaient que leur seule descendance à offrir, résume parfaitement le raisonnement romantique chez Sismondi, qui utilise le passé pour appréhender le présent :

« *Le changement fondamental qui est survenu dans la société, au milieu de la lutte universelle créée par la concurrence et par l'effet immédiat de cette lutte, c'est l'introduction du prolétaire parmi les conditions humaines, du prolétaire, dont le nom emprunté aux Romains est ancien, mais dont l'existence est toute nouvelle.* »<sup>175</sup>

Grâce à ses études et connaissances historiques, grâce à son regard qui garde le passé en ligne de mire pour analyser le présent, Sismondi voit et énonce donc ce que la plupart des penseurs libéraux de son époque n'aperçoit pas. Dans le même temps, son analyse du prolétariat est un bon exemple pour aborder certaines limites du romantisme sur sa pensée économique. Alors qu'on peut relever l'acuité et la pertinence de son analyse sur l'émergence et la conceptualisation du prolétariat, la vision romantique de Sismondi empêche ce dernier de concevoir la possibilité d'une émancipation de cette classe, d'une libération de cette dernière par elle-même. Tandis que de son côté, Marx dans sa vision dialectique, conceptualise l'émancipation du prolétariat, lui donne un rôle, celui de mener la révolution qui transformera le système économique et social. C'est selon nous réellement l'influence du romantisme qui fait porter à Sismondi un regard bienveillant, paternaliste sur cette classe sociale. Il veut son bien et est prêt à agir pour elle. Mais ce regard bienveillant qui en fait un des premiers penseurs sociaux, l'empêche dans le même temps de penser la possibilité que le prolétariat joue un rôle, encore moins un rôle révolutionnaire, synonyme de danger ultime pour ce défenseur de la stabilité. Ainsi, c'est avec les qualificatifs de « *masse inerte* » « *sans volonté*

---

<sup>173</sup> Gillard, *Simonde de Sismondi : Vie – Œuvres – Concepts*, 2010, p. 94

<sup>174</sup> Ibid., p. 276

<sup>175</sup> Ibid., p. 276-277

*propre* » que Sismondi décrit le peuple dans ses correspondances et nous n'avons pas rencontré au cours de nos recherches une vision différente du prolétariat :

« [...] car les esclaves n'ont point d'histoire tout comme ils n'ont point de volonté. L'oppression de cette masse inerte du peuple est au fond du tableau qui ne change point ; elle est toujours la même au milieu de toutes les révolutions. »<sup>176</sup>

Le prolétariat est surtout pour Sismondi la conséquence, le symptôme d'un système économique traversé de déséquilibres socio-économiques mais aussi un risque majeur de déstabilisation de la société et de son ordre économique et social. Donc un symptôme à guérir car il est la cause, le générateur lui-même à son tour de déséquilibres.

Sa conceptualisation du prolétariat comme un risque d'instabilité et déséquilibre social est intrinsèquement lié à sa conception du producteur indépendant comme idéal et garant de la stabilité économique et social. En d'autres mots, le prolétaire est l'exact opposé du producteur indépendant, dépossédé des caractéristiques (avantageuses/ positives) de ce dernier. Ainsi, contrairement au producteur indépendant, le prolétaire est dépendant du marché du travail comme du marché économique et de ses besoins, modes et révolutions. Contrairement au producteur indépendant, le prolétaire ne possède pas de propriété, qui est synonyme de garantie pour l'avenir, il les décrit ainsi comme « sans passé et sans avenir »<sup>177</sup>. Il est intéressant de relever cette importance du rapport au temps qu'intègre Sismondi dans son analyse du statut du prolétaire comparé à celui de producteur ou propriétaire, cette importance de la possibilité de se projeter dans un avenir, que perd le travailleur, le journalier, qui comme son nom l'indique travaille à la journée :

« Pour relever le caractère du peuple, ce n'est pas le présent qu'il faut lui donner, c'est l'avenir. Quand on a mesuré sa vie à la journée, on a aussi limité ses désirs aux jouissances les plus grossières ; qu'on lui rende la durée, qu'on lui fasse sentir qu'il a dans le temps un héritage, et l'on relèvera bientôt son caractère : car toutes les idées morales se lient pour lui à la prévoyance, tous les devoirs se rapportent à ce qui doit arriver un jour. »<sup>178</sup>

Le paysan propriétaire comme l'artisan de la ville, incarne aussi l'équilibre économique et démographique. Il représente en effet l'union du travail et du capital, la coopération de ces deux facteurs dans un même but, qui est pour Sismondi, « de l'essence même des choses »<sup>179</sup>, à l'inverse du capitalisme, générateur avec le salariat d'une séparation entre travail et capital, signant la divergence, l'opposition même d'intérêt entre ces deux

---

<sup>176</sup> Sismondi, *Epistolario* (vol. II), 1935, p. 330-331

<sup>177</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018, p. 278

<sup>178</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018, p. 574

<sup>179</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique* (vol. V), 2016, p. 483

facteurs. Le prolétariat est le symbole de cette séparation n'ayant que la force de travail qu'il offre au capitaliste.

De même, ce statut reposant sur une certaine stabilité économique et sociale, constitue un avantage démographique, voire même la seule solution à une hausse incontrôlée de la démographie. En effet, une bonne condition de vie, comme celle des paysans propriétaires agit comme un frein à un nombre trop élevé de naissances, car ces derniers ne se marient, et donc ne se reproduisent que quand ils ont atteint une condition sociale leur permettant, contrairement aux paysans salariés et aux prolétaires, responsable de la multiplication des naissances et donc du déséquilibre démographique :

« [...] mais dans tout pays où le cultivateur a quelque garantie de son existence, quelque bonheur présent, quelque avenir, sa prospérité même oppose une barrière à l'accroissement démesuré de la population. C'est même la seule qui soit efficace. Personne ne descend volontairement de sa condition et il est rare en tout pays qu'un fils de famille se marie avant d'être assuré de pouvoir vivre à peu près comme a fait son père. »<sup>180</sup>.

Les petits producteurs, notamment les paysans propriétaires, en plus d'être garants de l'équilibre de la société, cristallisent l'idéal sismondien pour leur indépendance économique reposant sur leur statut de propriétaire. Ce statut leur permet de rester à l'écart des marchés et de ne pas en être dépendants pour leur subsistance, le marché servant surtout à vendre les surplus. En fait, « aussi longtemps que les paysans étaient propriétaires de leurs moyens de subsistance, ils pouvaient échanger sur le marché, mais n'y étaient pas contraints. »<sup>181</sup>.

Cette indépendance est garante de stabilité à l'inverse du marché économique qui revêt chez Sismondi des caractéristiques d'instabilité. En effet, la faible intégration des propriétaires paysans au marché économique est vue par l'économiste genevois comme positive, car elle leur permet d'éviter les instabilités du marché (« les révolutions du commerce ») ainsi que son opacité régnant en particulier sur le système de fixation des prix :

« Le paysan qui fait avec ses enfants tout l'ouvrage de son petit héritage, qui ne paie de fermage à personne au-dessus de lui, ni de salaire à personne au-dessous, qui règle sa production sur sa consommation, qui mange son propre blé, boit son propre vin [...] ne se soucie peu de connaître les prix du marché ; car il a peu à vendre et peu à acheter, et il n'est jamais ruiné par les révolutions du commerce. »<sup>182</sup>

---

<sup>180</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 367

<sup>181</sup> Dufour, *Les débats sur la transition au capitalisme : une défense de l'approche qualitative*, 2008

<sup>182</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 355

Comme le relève bien Giuseppe Pioletti, le marché et la concurrence inhérente à son fonctionnement, sont des espaces économiques d'instabilité et de dépendance, dont le progrès social, « l'invention heureuse » du Moyen-Age, constitué par les contrats de métayage, consiste à extirper ou à garder à l'écart les cultivateurs des marchés économiques :

*« Ce qui ressort de la comparaison de ces deux systèmes, l'un semi-prolétarien, l'autre totalement prolétarisé, est intéressant. Le progrès social réel lié à la diffusion du contrat de métayage consiste à avoir retiré la majorité de la population de toute forme de concurrence dans le marché du travail ou de conflit de classe. »*<sup>183</sup>

On peut ajouter à ce sujet que des articles modernes, comme celui de Frédérick-Guillaume Dufour relèvent l'indépendance économique qu'avaient les paysans au sein du système féodal, démontrant la justesse des vues et de l'analyse de Sismondi :

*« En tant que mode de production, il se caractérise par une « relation sociale par laquelle les deux classes fondamentales se constituent et se reproduisent. Plus précisément, les paysans, qui constituent la majorité de la population productrice, se maintiennent en vertu de la détention de l'ensemble de leur moyen de subsistance, de la terre et des outils ; ainsi, aucune participation des seigneurs au niveau de la production n'est nécessaire pour leur propre survie »*<sup>184</sup>

Cet idéal du producteur indépendant peu intégré au marché économique nous montre en contraste la vision négative que porte Sismondi sur ce dernier, vu comme un grand espace abstrait, porteur d'instabilités et de risques. Cette vision de la société, et plus particulièrement de l'économie structurée par le triptyque « équilibre, stabilité, harmonie » recèle aussi en son sein une préférence intuitive de Sismondi pour le concret face à l'abstrait, qui résonne fortement avec la pensée romantique.

#### 6.2.5. Préférence romantique pour le concret contre l'abstrait

Cette opposition entre le petit paysan propriétaire, symbole d'indépendance et le grand et abstrait marché économique illustre bien une préférence intuitive de Sismondi pour le concret, le petit, le visible face à l'abstrait, au grand, à l'insaisissable :

---

<sup>183</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales : Autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*, 2015, p 43

<sup>184</sup> Brenner, « Feudalism », dans J. Eatwell, M. Murray et P. Newman (dir.), *Marxian Economies*, New York, W.W. Norton & Company, 1990, p. 170. In Dufour, *Les débats sur la transition au capitalisme : une défense de l'approche qualitative*, 2008, p. 77

« *Le petit prévaut sur le grand, la miniature sur la grande fresque, le cas individuel sur le concept abstrait.* »<sup>185</sup>. Plusieurs couples d'opposés (positif/négatif) structurant sa pensée économique et sociale peuvent ainsi être relevés à la lumière de cette préférence typiquement romantique pour le concret en opposition à l'abstrait, comme l'opposition paysan propriétaire et marché économique, petite exploitation agricole contre grande exploitation, ou encore l'indépendance contre la concentration.

Comme le montre cette citation, Fransesca Sofia a particulièrement bien décelé et relevé cet « *aspect fondamental de la personnalité du jeune intellectuel* »<sup>186</sup>, cette préférence pour le concret, le visible qui est en miroir, « *une aversion aussi profonde qu'inavouable pour tout ce qui s'étend au-delà de la perspective que peut embrasser le regard du spectateur.* »<sup>187</sup>. Dans le sens de la citation de Fransesca Sofia, les difficultés rencontrées par les économies qui lui sont contemporaines et marquées par un fort développement de la richesse commerciale, reposent justement selon Sismondi sur l'impossibilité de percevoir donc de connaître et mesurer les besoins de la population et de pouvoir ainsi ajuster la production en conséquence, à la différence des économies précapitalistes basées sur la richesse territoriale, où seul le surplus était destiné à l'échange :

« *Dans la première, le but qu'on se proposait était constamment en vue ; les intéressés savaient ce qu'ils voulaient se demander les uns aux autres ; l'agriculteur voulait vivre des produits de son champ et ses besoins étaient la première mesure de ses travaux. Mais celui qui vit de la richesse commerciale dépend d'un public métaphysique, d'une puissance invisible, inconnue, dont il doit satisfaire les besoins, prévenir les goûts, consulter les volontés ou les forces, qu'il doit deviner sans entendre sans risquer sa subsistance et sa vie sur chaque mauvais calcul.* »<sup>188</sup>

A l'image de la citation, le marché économique, perçu par Sismondi comme porteur d'instabilités, est qualifié de « *grand jeu de hasards des marchés* »<sup>189</sup>. Avec l'introduction du commerce et de la division du travail, le marché par son étendue et sa complexité devient imperceptible, indéchiffrable pour les producteurs, qui doivent agir « *par divination* »<sup>190</sup> dans ce contexte d'opacité et qui sont dès lors « *soumis aux chances du marché* »<sup>191</sup>.

---

<sup>185</sup> Sofia, *Quand l'agronomie se fait histoire : le tableau de l'agriculture toscane de J.-C. Simonde de Sismondi*, 1999, p. 8

<sup>186</sup> Ibid., p. 8

<sup>187</sup> Ibid., p. 8

<sup>188</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016 p. 213

<sup>189</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 367

<sup>190</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 214

<sup>191</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 662

A l'image de ces termes éloquents, Sismondi utilise le champ lexical de la métaphysique, voire de la superstition et de l'obscurantisme pour décrire le marché économique et son fonctionnement ainsi que son caractère opaque. Les consommateurs sont ainsi décrits comme « *un public métaphysique, une puissance invisible* »<sup>192</sup>. Ce champ lexical dénote d'une part, la connotation négative que l'économiste genevois veut imprimer au marché économique dans ses analyses et d'autre part rattache d'autant plus Sismondi au romantisme et à l'importance du concret dans ce courant. Il est particulièrement intéressant de relever que Sismondi dégage un concept important en économie, l'opacité du marché, dans une réflexion où se côtoient des analyses scientifiques et des intuitions négatives face à ce que le marché représente de grand et d'abstrait. Cet exemple analytique est représentatif du romantisme de Sismondi, une vision du monde qui influence à priori ses recherches et analyses économiques, sans porter atteinte à la pertinence de ces dernières.

En plus d'être porteur d'instabilités, le marché économique n'est pas neutre, aux yeux de l'économiste et historien genevois, et donc n'assure pas des relations marchandes symétriques. Au contraire, il le décrit comme un moyen de continuer la lutte entre riches et pauvres, ou plutôt de domination des premiers sur les seconds :

« *Si au contraire, la lutte continue sourdement, si les intérêts se mettent en opposition sur des marchés libres en apparence, c'est toujours le riche qui fait la loi au pauvre.* »<sup>193</sup>

Les termes de « *libres en apparence* » nous semblent intéressants, car on peut supposer qu'ils signifient, libérés des rapports de force. Ainsi, le marché économique dépeint par Sismondi au sein du capitalisme est empreint de rapports de force, de domination, loin du doux commerce et du caractère civilisateur qu'il a pu avoir avec les marchands dans les républiques italiennes du Moyen-Âge<sup>194</sup>, et de l'idéal romantique sismondien de relations commerciales symétriques.

#### 6.2.6. La concentration économique chez Sismondi, de la chute de l'Empire romain au rejet des mouvements coopératifs

Son idéal d'indépendance s'oppose naturellement à son aversion la plus profonde, la concentration, qu'elle soit économique ou politique. Son rejet de la concentration est particulièrement intéressant car il est représentatif de l'influence du romantisme sur Sismondi,

---

<sup>192</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016 p. 213

<sup>193</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 366

<sup>194</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales : autonomie locale et richesse territoriale*, 2015, p. 40

mais aussi parce qu'il est un des principaux éléments expliquant le refus de Sismondi de rejoindre les mouvements coopératifs dont les idées peuvent sembler assez proches au premier abord.

La notion de concentration est au cœur de sa critique du capitalisme industriel, système dont la tendance va justement à la concentration que ce soit du capital, des moyens de production, des exploitations agricoles, des terres et patrimoines. Le phénomène s'étend au travail et à la main d'œuvre, cette dernière étant de plus en plus regroupée dans les manufactures, et menace les petits producteurs, pouvant difficilement lutter contre une telle concurrence.

*« Nous voyons la tendance universelle de la richesse à séparer l'action des capitaux de celle des bras ; nous voyons que dans chaque profession, dans chaque métier, ce que l'on nomme progrès, c'est la réunion en un seul centre d'un immense capital, avec toute l'assistance que peut donner à la volonté dirigeante l'emploi de la science et d'une haute intelligence ; c'est d'autre part, la subordination de la force physique de plusieurs milliers de bras, de tous les bras qui travaillent, à cette volonté dirigeante qui se charge seule de penser, de combiner, de payer ; ou plus brièvement, nous voyons que le progrès recommandé par la chrématistique, c'est l'affermissement de l'argent, et la création des prolétaires. »<sup>195</sup>*

La concentration engendre pour des milliers d'ouvriers une perte de leur indépendance et de leur autonomie, créant ainsi une société de plus en plus polarisée, la puissance de l'argent et ses détenteurs sortant renforcés en échange d'une prolétarisation rampante.

Il est intéressant de relever que son utilisation de la concentration est très transversale, voire parfois très large l'assimilant avec le phénomène politique de centralisation, mais ce qui réunit ces diverses conceptions dans leurs formes économiques, c'est l'accroissement de la production. En effet, la concentration des capitaux, des exploitations agricoles, des richesses et des moyens de production, ont toujours pour finalité l'augmentation de la production et de manière liée la rentabilité<sup>196</sup>. Sismondi associe également la concentration à la puissance, à une pente risquée vers une concentration de puissance au service d'une seule volonté, soit un despotisme politique mais aussi économique écrasant toute autonomie :

*« Cette tendance est celle de la centralisation. Les hommes sont aujourd'hui, plus que jamais, admirateurs de la force, de la puissance, de l'ordre ; ils croient les voir attachés à*

---

<sup>195</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 394

<sup>196</sup> Dans le même sens, au niveau politique, Sismondi relève que la centralisation apporte une rationalisation de l'organisation politique, une amélioration de l'efficacité de cette dernière, mais c'est une amélioration au profit des choses et au détriment des hommes, car elle met à mal, entre autres choses, leur indépendance. *« La centralisation perfectionne tout dans les choses, il est vrai ; en revanche, elle détruit tout dans les hommes. »* In *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 522

*une volonté unique et intelligente, qui dirige tout. [...] Un même principe domine aussi dans l'économie politique : là aussi, on veut soumettre toute industrie à une volonté unique, éclairée, et rendue puissante par d'immenses capitaux ; et l'on veut que tous les bras qui la servent agissent par une seule impulsion, sans que les têtes de la multitude s'en mêle. »*<sup>197</sup>

C'est donc à la fois la concentration et sa finalité productiviste, Sismondi dirait plutôt industrialiste, qui est au cœur de son analyse et de sa critique.

Cette critique de la concentration est, selon nous, à la fois romantique par son origine profonde, cette aversion pour ce phénomène caractéristique du grand et de l'abstrait qui menace l'indépendance, soit le petit producteur indépendant qui l'incarne au niveau socioéconomique ou la petite république au niveau politique, mais aussi dans sa nature anti-productiviste. Un autre élément, l'inspiration historique venant de la Rome antique, qui a pu construire ce rejet pour la concentration nous semble aller dans le sens d'une identité romantique de la critique de la concentration. En effet, la comparaison avec l'histoire antique de Rome est déterminante dans sa vision critique de la concentration, car, c'est en partie, par rapport à cette période que s'est forgée sa détestation de la concentration et son image de menace pour la société de son époque :

*« J'ai au contraire une très grande admiration pour l'ancienne République, et je ne connois pas de nom moderne ou du moyen âge qui puisse être mis à côté de celui de ses vrais citoyens. Mais j'ai dans les temps anciens comme dans les modernes l'amour de l'indépendance locale, de l'existence individuelle, l'aversion de l'esprit et du système de concentration, et Rome toute remplie des monuments des Empereurs me met sous les yeux le plus grand, le plus funeste exemple de ce que je crois le plus fatal à l'humanité. »*<sup>198</sup>

Si dans cette citation, Sismondi évoque une concentration de nature plus politique, avec les empereurs romains, c'est aussi une concentration de type économique qui, selon lui, mena l'Empire à sa perte :

*« Mais ce fut aussi pendant cette même période que la paix et la prospérité favorisèrent l'accroissement colossal de quelques fortunes, de ces latifondia ou vastes domaines, qui selon Pline l'ancien, perdoient l'Italie et l'Empire. »*<sup>199</sup>.

Sismondi pointe ainsi la concentration des richesses et des domaines agricoles, transformés en pâturages, comme une des causes de l'effondrement de l'empire romain, « l'excès d'opulence » entraînant une dépopulation, et donc un affaiblissement de la capacité

---

<sup>197</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 551

<sup>198</sup> Lettre à Eulalie de Saint-Aulaire, 28 mai 1837, Sismondi, *Epistolario vol. IV*, 1954, p. 117

<sup>199</sup> Sismondi, *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation de l'an 250 à l'an 1000 (tome I)*, 1835, p. 50-51

militaire de l'Empire. La ressemblance avec les événements qui lui sont contemporains et qu'il décrit notamment en Ecosse et dans la campagne romaine est frappante, laissant penser qu'il avait à l'esprit l'exemple de la Rome antique en écrivant ses articles. On trouve une première confirmation de cette hypothèse à travers la mention dans l'article, *Comment repeupler la campagne romaine*, des latifundia et de l'augmentation de ces grandes exploitations agricoles, qu'il associe à la chute de la république romaine et à l'avènement de l'Empire romain :

« *l'organisation de la société moderne, c'est au système tout entier qui a créé les latifundia, comme au temps où finit la république romaine [...]* »<sup>200</sup>

Cette hypothèse est à nouveau confirmée par une citation dans laquelle il compare le phénomène de concentration moderne, avec celui survenu dans la Rome antique qu'il brandit comme l'exemple historique qui menace les sociétés modernes ayant mené jadis à de funestes conséquences :

« *La tendance de la société telle que le temps nous l'a faite, c'est de réunir sans cesse les petits Etats en un grand, les petites fortunes en une grande, d'accumuler les capitaux, d'agrandir les fermes, d'ajouter un domaine à un autre et cependant l'observation des faits nous confirme ce que Pline l'ancien avait déjà prononcé à une époque antérieure, lorsqu'un même luxe, une même accumulation des richesses, une même concentration entre un très petit nombre de mains que la Providence avait destiné au bonheur de tous avait produit également la dépendance et la servilité du plus grand nombre, puis l'expulsion des cultivateurs romains. [...] c'est l'étendue démesurée des patrimoines qui a perdu l'Italie, puis les provinces.* »<sup>201</sup>

Enfin un dernier extrait est particulièrement intéressant tant pour comprendre sa vision de la concentration, qu'il nomme ici centralisation, que pour confirmer définitivement le lien avec la Rome antique :

« *Mais le but de la société humaine doit être le progrès des hommes, non celui des choses. La centralisation perfectionne tout dans les choses, il est vrai ; en revanche, elle détruit tout dans les hommes. Sur les ruines de Rome, comment ne pas songer à la centralisation de l'Empire romain ? Quel pays au monde pourrait présenter sous un jour plus éclatant et ses merveilles et ses effets désastreux ?* »<sup>202</sup>

Il est intéressant à ce sujet de relever que Sismondi dans son *Discours sur la philosophie de l'histoire* a recours à des raisonnements se rapprochant fortement de la

---

<sup>200</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales*, 2018, p. 581

<sup>201</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 522

<sup>202</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 522

dialectique hégélienne, en expliquant qu'un évènement (ex: l'Inquisition) qui pour sa nature et ses effets immédiats peut être considéré comme négatif peut se révéler source d'effets bénéfiques plus tard dans l'histoire. Cependant, à l'inverse de Marx, l'économiste genevois n'a pas recours à cette dialectique hégélienne dans son analyse du capitalisme industriel et nous émettons l'hypothèse que la comparaison avec la chute de Rome, notamment avec le phénomène de concentration, a pu être ici déterminante. En effet, à l'image de l'effondrement de la Rome antique, la société capitaliste moderne est menacée par le même phénomène de concentration, que Sismondi décrit comme menant « *au terme de la carrière que nous parcourons, comme la conséquence de nos efforts journaliers, comme le tombeau presque inévitable de la civilisation moderne.* »<sup>203</sup>.

Cette critique de la concentration est aussi importante sur le plan des idées politiques et économiques de Sismondi et de son positionnement, car c'est elle, qui explique son refus de se joindre aux mouvements coopératifs. Alors que comme il l'évoque lui-même, leur pensée se rejoint sur l'idée d'une association, d'une coopération entre travailleurs :

« *Mais comme il existe un rapport entre le système développé dans les écrits de MM. Owen, Thompson, Fourier, Muiron, et la réforme vers laquelle je crois tendre, je me sens obligé de déclarer avec précision que nous ne sommes d'accord que sur un seul point, et que sur tous les autres, il n'y a rien de commun entre nous. Je voudrais comme eux qu'il y eût une association entre ceux qui coopèrent au même produit au lieu de les mettre en opposition les uns avec les autres. Mais je ne regarde point les moyens qu'ils ont proposés pour arriver à cette fin comme pouvant jamais y conduire.* »<sup>204</sup>

Et que l'on a l'impression que Sismondi sous-estime leurs points communs, comme leur préoccupation pour la question sociale ou leur critique commune du capitalisme, le rejet de ces mouvements par Sismondi est beaucoup plus clair à la lumière de sa critique de la concentration qu'il juge trop présente dans les mouvements coopératifs. En effet, les usines d'Owen comme les phalanstères de Fourier sont des concentrations de main d'œuvre, avec même un aspect aliénant chez Owen, qui exerçait un contrôle presque total sur ses ouvriers, à l'opposé de l'indépendance et de l'autonomie défendues et promues par Sismondi. Ainsi, en affirmant ce qui le distingue des socialistes coopératifs, Sismondi nous offre une esquisse du système économique qu'il souhaite :

« *Je désire que l'industrie des villes, comme celle des champs, soit partagée entre un grand nombre d'ateliers indépendants, et non réunie sous un seul chef qui commande à des*

---

<sup>203</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 522

<sup>204</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 491-492

*centaines ou des milliers d'ouvriers ; je désire que la propriété soit partagée entre un grand nombre de moyens capitalistes, et non réunie par un seul homme, maître de plusieurs millions »*<sup>205</sup>

Soit une « *société commerciale structurée par l'échange de producteurs indépendants* »<sup>206</sup> dans des rapports symétriques. Idéal romantique dans sa référence à une organisation économique, à un paysage socio-économique inspiré des Républiques italiennes du Moyen-Age, de cet âge d'or précapitaliste, composé d'artisans indépendants et de paysans propriétaires.

#### 6.2.7. Sismondi et l'équilibre romantique contre Marx et la dialectique révolutionnaire

Sa vision critique de la concentration et du capitalisme industriel est aussi intéressante à mettre en perspective avec la conception de Marx et de sa pensée économique en général. Alors qu'à l'image du capitalisme industriel, dont elle est un processus fondamental, la concentration économique mène à la décadence pour Sismondi. C'est au contraire à l'avènement du communisme que le capitalisme industriel et la concentration économique, dans leur potentiel révolutionnaire, amènent la société :

*« la concentration des capitaux et, partant, est tout aussi révolutionnaire que la machine à vapeur... Si la Bourse n'avait pas créé les immenses fortunes en Amérique, la grande industrie et le mouvement social n'eussent pas été possibles dans cette nation de paysans... »*<sup>207</sup>

En effet, la concentration économique est un processus, qui facilitant une future prise en main des moyens de production industriel et financier par les révolutionnaires communistes, est souhaité par Marx.

Au-delà de leurs visions divergentes de la concentration économique, c'est, de manière plus globale, l'ensemble du phénomène de l'industrialisation lui-même, au cœur du capitalisme et des critiques sismondiennes, qui constitue leur première et principale opposition de vision. En effet, alors que Sismondi voit l'industrialisation comme une voie à éviter à tout prix, Marx l'inscrit dans la nature humaine, concevant le capitalisme industriel comme un stade inévitable dans le processus historique avant le communisme :

---

<sup>205</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 492

<sup>206</sup> Eyguesier *La notion de progrès chez Sismondi*, 2012, p. 24

<sup>207</sup> Marx & Engels, *La société communiste*, 2015, p. 239

« [...] les dégâts de l'industrialisme ne sont pas annoncés comme annonceurs de la chute du capitalisme, mais comme le témoignage d'une déviation de la route du progrès. C'est ce qui explique pourquoi Marx abhorrait Sismondi : Marx associait l'industrialisation à un processus de civilisation, contradictoire, douloureux certes, mais auquel il adhérerait. Sismondi n'y voit qu'une impasse dans le développement du progrès de la liberté. »<sup>208</sup>

Le capitalisme revêt, chez Marx, un caractère inévitable et inscrit historiquement car il libère les forces productives et révolutionne l'ordre socio-économique, rendant dépassées les structures socio-économiques du passé et préparant ainsi l'avènement du communisme.

Il est particulièrement intéressant de relever, qu'à ses yeux, la production constitue la principale dynamique historique, aux côtés des luttes de classes. Ce sont, en effet, les crises de surproduction, qui indiquent le besoin d'une révolution, le communisme devant alors advenir, maintenant que la bourgeoisie n'est plus capable d'assumer son rôle révolutionnaire et que de libératrice des forces productives elle est devenue entrave à ses dernières. Leurs interprétations des crises de surproduction, signes annonceurs du besoin d'une révolution pour que les forces productives continuent leur expansion pour l'un, principal mal, caractéristique des déséquilibres de l'industrialisation dans sa forme capitaliste pour l'autre, illustrent l'antinomie des visions de Marx et Sismondi. Autrement dit, pour ce dernier, le problème arrive quand on produit trop, c'est à l'inverse quand on ne produit pas assez qu'intervient le problème pour l'auteur du Capital.

De même, de manière conséquente et logique au vu de leurs conceptions historiques et philosophiques frontalement opposées, Marx et Sismondi ne retirent pas la même interprétation, ni les mêmes mesures, des contradictions du capitalisme, qui sont au cœur de leurs analyses. Alors que comme on l'a vu, elles sont craintes par Sismondi, car elles menacent l'équilibre de la société, principe primordial chez ce dernier, ces dernières porteuses de déséquilibres sont à corriger. Chez Marx, le sentiment suscité est tout autre. Recourant à la dialectique hégélienne à laquelle il donnera une forme marxiste, ces contradictions sont presque souhaitées, puisqu'elles doivent accoucher d'un système meilleur socialement et économiquement.

Une dernière divergence intéressante à relever entre les deux économistes porte sur les performances techniques du capitalisme et nous illustre encore leurs visions antagonistes de la production économique. Alors que Sismondi met en cause la durabilité du capitalisme, à travers le caractère éphémère des inventions techniques et technologiques portées par la

---

<sup>208</sup> Bridel, *Théorie économique et philosophie politique : quelques réflexions préliminaires sur la réédition de l'œuvre scientifique de Sismondi*, 2009, p. 7

production capitaliste, face aux monuments presque immortels d'anciennes civilisations comme les pyramides d'Égypte et les aqueducs romains, on peut penser qu'un passage du Manifeste du Parti communiste constitue pratiquement une réponse à cette critique du capitalisme de Sismondi. En effet, Marx totalement à l'inverse de Sismondi, reconnaît à la bourgeoisie le mérite d'être « *la première à montrer ce dont est capable l'activité des hommes* » et d'avoir « *accompli de toutes autres merveilles que les pyramides d'Égypte, les aqueducs romains et les cathédrales gothiques* »<sup>209</sup>.

Ces deux lectures du capitalisme industriel nous montrent l'influence de leurs visions du monde sur leurs analyses et interprétations. On peut ainsi ici relever deux approches de nature différente de la production et de l'économie, Marx se plaçant sur un terrain totalement économique, avec comme variable la performance économique, dans la veine des libéraux, avec le même but de faire tomber les barrières de la production, face à un Sismondi adoptant une posture de nature philosophique et politique, pensant la production en lien avec l'homme et ses besoins. La pensée économique de Sismondi dans son aspect romantique critique du productivisme met en lumière par contraste la place centrale du productivisme dans la pensée de Marx. Inversement, l'approche dialectique et révolutionnaire de Marx confirme dans cette comparaison l'importance de l'équilibre dans la pensée économique de Sismondi

#### 6.2.8. Une conception sociale de la stabilité et de la propriété

La défense chez Sismondi de la stabilité économique et politique, s'incarnant dans celle des petits producteurs indépendants, qui l'oppose à Marx, se situe dans une ligne sociale très différente de la ligne conservatrice-libérale, qui quant à elle utilise l'argument de la stabilité pour à la fois justifier les inégalités sociales et pour sacraliser la propriété privée en en faisant un droit naturel.<sup>210</sup>

Il faut, en préambule, relever, que la préoccupation sociale est centrale dans les écrits économiques de Sismondi, ce dernier introduisant la question sociale au cœur de son analyse de l'industrialisation :

---

<sup>209</sup> Marx et Engels, *Le Manifeste du Parti communiste*, édition de 1998, p. 77

<sup>210</sup> « *Cet argument propriétaire fondé sur le besoin de stabilité sociopolitique et de stabilité absolue ( et parfois quasi religieuse) des droits de propriété acquis dans le passé jouait déjà un rôle central pour justifier les fortes inégalités caractérisant les sociétés de propriétaires qui prospéraient en Europe et aux Etats-Unis au 19<sup>e</sup> et au début du 20<sup>e</sup>. On retrouvera aussi cet éternel argument de la stabilité dans la justification des sociétés trifonctionnelles et esclavagistes.* » Piketty, *Capital et idéologie*, 2019, p. 46

« [...] la question que j'avais déjà signalée comme la plus importante de l'ordre social actuel, la question des manufactures, et la condition toujours plus dépendante, toujours plus souffrante du malheureux ouvrier. »<sup>211</sup>

Or « poser qu'il existe un lien théorique fort entre la misère et l'industrialisme constitue dans les années 1820 un véritable tournant idéologique, car la misère s'envisageait alors sous l'angle quasi exclusif des dangers qu'elle faisait courir à la société. »<sup>212</sup>

Alors que l'époque était à la charité ou au recours à des mesures sécuritaires, Sismondi recherche à travers une analyse économique les causes de la paupérisation au sein de l'organisation capitaliste. Il change le statut de la paupérisation en une question politique, non plus à régler en elle-même en marge du système, mais au contraire qui met en cause le système économique en place.

Dans ce sens la promotion par Sismondi de la stabilité et de la propriété au nom de considérations sociales constitue un autre tournant idéologique à nos yeux. En effet, stabilité et propriété sont pensées tout d'abord en faveur des classes les plus précaires chez l'économiste genevois. La stabilité, d'une part, car pour Sismondi, ce sont les plus faibles qui sont et seront les premières victimes des déséquilibres économiques et sociaux générés par le capitalisme industriel, et la propriété, d'autre part, car comme nous le verrons, cette dernière garantie au pauvre d'être à l'écart des instabilités du commerce et de la concurrence. De plus, l'économiste genevois a une conception très sociale de la propriété privée, cette dernière étant une innovation sociale, acceptée à condition qu'elle serve le plus grand nombre :

« Pour Sismondi à l'encontre des libéraux bon teint, mais aussi des saint-simoniens, la propriété n'est pas un principe de droit dont le statut serait de même nature que celui de la liberté civile. Elle ne relève pas d'un droit naturel, fondé sur un principe de justice intangible et perpétuelle ; sa légitimité dépend de son utilité sociale, et elle implique donc des devoirs pour son possesseur. »<sup>213</sup>

Ainsi face à des libéraux qui font la promotion de la propriété privée, en lui accordant un caractère sacro-saint<sup>214</sup> et en faisant de son acquisition une valeur en soi, Sismondi oppose une conception de la propriété qui a une fonction sociale, celle de servir le bien commun et qui doit en aucun cas profiter au propriétaire au détriment de la société.

---

<sup>211</sup> Lettre à Madame Mojon, 14 juin 1834, In Sismondi, *Fragments de son journal et correspondance*, 1857, p. 160

<sup>212</sup> Gillard, *Simonde de Sismondi : Vie, Œuvre, Concepts*, 2010, p. 93

<sup>213</sup> Ibid., p. 102

<sup>214</sup> « [...] les droits absolus de la propriété privée avaient fini par revêtir, en eux-mêmes et tout à fait indépendamment de la réalisation d'une fonction, un caractère sacro-saint, qu'ils n'avaient jamais possédé jusqu'à ce moment-là » In Cobban, 1929, p. 202

Dans le même sens, sa critique du progrès technique est surtout basée sur les coûts sociaux qu'il engendre, ainsi que sur la mauvaise répartition des fruits de ce dernier :

« *Ce n'est point contre les machines, ni contre les découvertes que portent mes objections, c'est contre le type actuel d'organisation de la société qui conduit à un partage injuste des fruits du progrès.* »<sup>215</sup>

Sismondi, qui en tant que penseur de l'équilibre et de la stabilité, a pu être présenté comme un conservateur, un défenseur de l'ordre établi, a donc, comme le démontre ses écrits, une importante et indéniable fibre sociale. Nous l'avons-nous même présenté comme un penseur du corps social et de son équilibre, mais nous pouvons ajouter que son regard se concentre sur un membre de ce corps tout particulièrement, la classe populaire. D'ailleurs deux de ses successeurs, Villeneuve-Bargemont et Eugène Buret, ce dernier se considère lui-même comme disciple de Sismondi, proposeront des travaux majeurs dans l'étude de la paupérisation et de ses causes en France. Sismondi est ainsi l'un des premiers à émettre une critique du capitalisme au nom de considérations sociales.

### 6.3. Critique de la dissolution des liens et analyse romantique de la transformation des rapports sociaux de propriété

Une des analyses fondamentales et pourtant peu connue de Sismondi porte sur la dissolution des liens sociaux qui préfigure la transformation capitaliste des rapports sociaux de propriété, et qui trouve son origine dans une période charnière de transition entre deux systèmes, avec la fin de l'Ancien Régime et l'avènement du capitalisme industriel.

Cette analyse qui comporte un fort aspect critique vis-à-vis des nouveaux rapports sociaux-économiques capitalistes, bien que singulière et distincte, se rapproche fortement de la critique des romantiques concernant la dissolution des liens sociaux, une des cinq critiques recensées par Löwy et Sayre.<sup>216</sup> En effet, une condamnation, une critique commune des romantiques vise le phénomène de la dissolution des liens à l'origine de « *la fragmentation sociale, l'isolement radical de l'individu dans la société.* »<sup>217</sup>. Sismondi quant à lui, ne pense pas la fragmentation sociale sous l'angle de l'isolement de l'individu, sujet qui est surtout porté par des artistes et des philosophes, mais propose selon nous une critique singulière de la dissolution des liens sociaux, en l'envisageant surtout comme un risque de scission du corps

---

<sup>215</sup> Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, 1824, p. 432

<sup>216</sup> Löwy & Sayre, *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, 1992

<sup>217</sup> Löwy & Sayre, *Figure du romantisme anti-capitaliste*, 1983, p.107

social, entre peuple et élites et en l'imbriquant dans son analyse avec la transformation capitaliste des rapports sociaux de propriété.

### 6.3.1. Mise en perspective des articles sur la dissolution des liens sociaux et explication de leur caractère romantique

Selon certains historiens défenseurs de l'approche qualitative, la reconfiguration du rapport au territoire et surtout des rapports sociaux de propriété accompagne l'émergence du capitalisme industriel, et pourrait même l'expliquer. Dans le système féodal, la terre liait le peuple et ses nobles en une communauté d'intérêt. Les nobles étaient propriétaires, mais aussi de par leurs titres, responsables de leur territoire, de sa gestion, et surtout de sa défense. Avec la fin de l'Ancien Régime, les liens entre le peuple et ses nobles se dissolvent et dans le même temps « *séparés de la terre qu'ils gèrent et de la nation vis-à-vis de laquelle ils sont responsables, l'intérêt d'une communauté s'écarte de celui des propriétaires, de ses moyens de subsistance et de production.* »<sup>218</sup>. Ainsi, les nobles peuvent s'extirper de leur rôle politique de responsable du sort de leur communauté pour tirer pleinement profit de leur statut de propriétaire terrien et mystifier le rôle et le statut de la propriété territoriale qui leur sera de plus en plus favorable.<sup>219</sup> Ce processus de concentration territoriale et patrimoniale, qui se poursuivra au cours du 19<sup>ème</sup> siècle et s'intensifiera à la Belle-Epoque, soit à la fin du 19<sup>ème</sup> est qualifié de « dérive inégalitaire propriétaire » par Thomas Piketty<sup>220</sup>. Par conséquent, d'une relative concordance d'intérêts sous l'Ancien Régime, on passe avec le capitalisme industriel à une opposition d'intérêts, se matérialisant dans le changement des rapports sociaux de propriété et des moyens de subsistance, devenus capitalistes, avec des propriétaires terriens cherchant le rendement de leurs terres et des paysans dépendants, voire contraints vis-à-vis du marché. Ces phénomènes dont nous proposons une analyse moderne réalisée, grâce à des connaissances numériques et à une littérature, inconnues de Sismondi, ainsi qu'un recul qu'il ne pouvait avoir, sont pourtant déjà saisis, certes pas dans leur totalité, mais dans leur essence, par Sismondi. En effet, comme nous allons le voir, Sismondi comprend et analyse les changements, en particulier dans les relations, rapports de pouvoir et dynamiques socio-économiques qui transforment la société de son époque.

---

<sup>218</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales : autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*, 2015, p.40

<sup>219</sup> Ibid., p. 40-41

<sup>220</sup> Conférence de Thomas Piketty à l'Université de Genève, Capital et Idéologie, jeudi 28 novembre 2019

Nous aurons recours pour cette analyse à trois articles des *Etudes sur les sciences sociales* de Sismondi, *Désolation dans la campagne romaine*, *Repeupler la campagne romaine* et *L'expulsion des cultivateurs en Ecosse*, qui nous ont attirés pour l'importance qu'ils accordaient au territoire, en particulier au milieu rural, et aux transformations sociologiques et socio-économiques qui s'y déroulaient. Ce n'est pas tant le génie de Sismondi qui lui permet d'appréhender de telles transformations, que son intérêt, qui revêt selon nous un fort caractère romantique, pour la richesse territoriale et les acteurs économiques de cette dernière, les cultivateurs, les paysans. Ainsi la romantique George Sand, avec d'autres penseurs proches du courant romantique, « *Comme Lamartine, comme Balzac, comme les fouriéristes et les chrétiens sociaux, [...] a tendance à voir dans la vie paysanne le modèle à partir duquel des rapports de travail plus humain pourraient être envisagés.* »<sup>221</sup>. S'inscrivant dans cette même tradition romantique de la pastorale, pour Sismondi, la campagne incarne un lieu ancestral de bonheur et de vertu. La vie paysanne, la condition de cultivateurs est alors naturellement à ses yeux, celle à même d'assurer le plus de bonheur, de stabilité, et de santé, ainsi que, dans sa pensée marquée par le statut de citoyen-soldat des républiques romaines et des cités du Moyen-Age, de forger les meilleurs soldats. Au niveau socioéconomique son intérêt se porte pour la production agricole, soit ce qu'il nomme la richesse territoriale car elle forme selon lui la structure économique de base, la base principale de l'économie sur laquelle s'ajoute la richesse commerciale. L'analyse se base sur trois articles, faisant partie d'une série de dix articles au sein des *Etudes sur les sciences sociales*, consacrée à la richesse territoriale ainsi qu'aux cultivateurs et leurs conditions socio-économiques, qui sont de par leurs objets d'études et leurs analyses, caractéristiques du romantisme de Sismondi. En effet, ce sont des bouleversements majeurs concernant les campagnes et les cultivateurs, au cœur des critiques romantiques, pour lesquels Sismondi propose une analyse singulière et particulière par sa dimension économique et en tant que penseur du corps social.

### 6.3.2. Dissolution des liens sociaux et transformations des rapports sociaux de propriété dans l'analyse de Sismondi

Pour Sismondi, la dissolution des liens sociaux aurait débuté avant l'avènement du capitalisme industriel, par le départ des nobles vers les centres urbains, par un processus que l'on peut qualifier de déterritorialisation, mais elle se serait aggravée et achevée avec les

---

<sup>221</sup> Milner & Pichois, *Littérature française, De Chateaubriand à Baudelaire 1820-1869*, 1985, p.87

transformations capitalistes. En effet, tant dans l'article concernant l'expulsion des cultivateurs écossais que ceux sur la désolation et le repeuplement de la campagne romaine, Sismondi décrit et souligne un processus de déterritorialisation, qu'il qualifie de « *déracinement* », de la part de la noblesse et qui serait, selon lui, à l'origine de la dissolution des liens entre ces premiers et les habitants de leurs provinces. Ce processus de déterritorialisation se caractérise surtout par le départ des nobles de leurs fiefs régionaux, qui couvraient le territoire, vers les centres urbains notamment les capitales, dans lesquelles le pouvoir était désormais concentré.

*« Mais quand l'aristocratie s'est déracinée des campagnes quand elle a renoncé à fleurir sur le sol d'où elle tirait sa sève, elle s'est condamnée elle-même à périr. La noblesse châtelaine avait dans les affectations, dans les habitudes, dans les services mutuels une puissance indestructible ; quand elle s'est réunie dans les capitales, elle a pu conserver une influence politique mais bien plus artificielle. Depuis qu'elle s'est faite cosmopolite, depuis qu'elle ne songe plus qu'à jouir ou briller dans tous les lieux où le plaisir l'attire, elle a achevé de rompre les liens qui lui attachaient encore les pays d'où elle tire son revenu. »<sup>222</sup>*

C'est donc la centralisation du pouvoir qui a eu un effet d'attraction sur les nobles établis dans les provinces et a entraîné à sa suite leur déterritorialisation. Il est intéressant, de retrouver en arrière fond de son analyse de la dissolution des liens sociaux, sa mise en cause de la centralisation dans sa dimension politique. En effet, comme nous l'avons étudié dans la partie consacrée au triptyque « équilibre stabilité, harmonie », la centralisation, qu'il assimile avec la concentration, qu'elle soit politique comme ici, ou économique est une tendance au cœur de sa critique du capitalisme industriel, car elle met en péril au nom d'améliorations politiques ou d'augmentation de la production économique, l'indépendance qui lui est cher, en tant que romantique.

Si les exemples romains et écossais suivent à peu près le même processus de déterritorialisation des nobles qui aboutit à une agriculture de pâturages, plus rentables, il faut relever une divergence entre ces deux cas dans les conséquences de cette déterritorialisation. Si la conséquence pour l'Agro romano se résume à son délaissement, donc sa désolation, sa transformation en désert au niveau agricole et socio-économique, le cas écossais est plus intéressant quant aux transformations socio-économiques qui s'y déroulent et aux raisons de ses transformations. En effet, l'article, *De la condition des cultivateurs gaéliques et de leur expulsion*<sup>223</sup>, représente, une bonne illustration de cette analyse critique chez Sismondi de la

---

<sup>222</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 581-582

<sup>223</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 374-392

dissolution des liens sociaux mais surtout de son analyse des transformations des rapports sociaux à la propriété et aux moyens de subsistance ainsi que des processus à l'origine de ces transformations. Cet article aborde l'expulsion de cultivateurs écossais, habitants ancestraux de leurs terres, qui ont servi leur seigneur comme vassaux dans des guerres, par la marquise de Stafford, désirant par cette opération, augmenter la productivité de ses terres en les transformant en pâturages. Sismondi analyse un livre de James Loch, employé par la marquise pour améliorer le rendement du domaine, dans lequel ce dernier essaye de justifier l'action susmentionnée. Comme dans le cas de la campagne romaine, c'est une déterritorialisation qui est à l'origine de cette dissolution des liens sociaux, mais aussi de vassalité, de fraternité et de communauté entre nobles et cultivateurs. Si la Marquise a achevé la dissolution des liens avec son peuple, par son choix de pratiques agricoles productivistes, le processus avait commencé bien avant avec ses ancêtres et l'attraction de la cour royale sur eux. En effet, les seigneurs écossais et leurs officiers avaient pris « *goût d'un luxe qu'ils n'y connaissaient pas auparavant* »<sup>224</sup> dans la capitale et auprès de la cour royale. Ainsi leurs goûts altérés par ce nouveau milieu de pouvoir et d'opulence<sup>225</sup> vont affecter leur rapport à leur peuple et à leur territoire :

*« Ils redoublaient tous d'efforts pour tirer du laboureur tout ce qu'il était possible d'en obtenir. Mais en même temps ils cessaient d'encourager l'industrie du pays ; ils ne se contentaient plus de la tartane et du plaid tissés dans leur famille, de la claymore forgée dans leurs montagnes, du gâteau d'avoine, qui leur avait tenu lieu de pain ; nourriture, boisson, habits, armes, ameublements, tout commençait déjà à leur être fourni par le commerce, et non plus par leur industrie domestique ; et en retour ils n'avaient bien peu de choses à offrir au commerce, leurs produits n'avaient que bien peu de valeurs ; les grains dont ils se contentaient, les laines dont ils tissaient leurs grossiers habits ne valaient pas ceux de l'Angleterre, et ne pouvaient supporter les frais de transport. »*<sup>226</sup>

Ces goûts devenus luxueux sont responsables en partie aux yeux de Sismondi de la rupture du système basé sur l'autosuffisance qui était en place jusque-là. C'est en effet le fait de ne plus se satisfaire des produits locaux et le souhait de produits plus luxueux venus d'Angleterre qui a comme corollaire l'introduction du commerce, donc la fin du système

---

<sup>224</sup> Ibid., p. 381

<sup>225</sup> [...] *Il était appelé à la cour, et le grand homme du Sutherland se trouvait bien petit au milieu du luxe et de l'opulence de Londres ; il se sentait bien humilié par cette pénurie proverbialement reprochée par les Anglais à toute sa nation.* », Ibid., p. 381

<sup>226</sup> Ibid., p. 381

d'autosuffisance et de plus, une balance très défavorable en termes de l'échange aux tribus écossaises.

« *Leur rude climat n'avait pu fournir à la consommation des riches, comme des pauvres, que dans le temps où celui des premiers était rudes aussi. [...] il fallait cependant cultiver non plus pour consommer, mais pour exporter, pour vendre, et l'on ne vendait qu'à mépris. Toutes les industries locales disparaissaient ; ( dans un pays où l'on compte à peine un jour sec entre deux jours de pluie ou de neige, on ne trouvait plus aucun ouvrage profitable à faire à couvert [...] ) »<sup>227</sup>*

C'est donc l'ouverture au commerce extérieur de l'Ecosse, synonyme d'insertion dans la logique commerciale, qui scelle le destin de ses terres au sein d'un avenir capitaliste, les propriétaires terriens puis industriels cherchant à répondre à l'impératif de rentabilité, imposé par cette logique, soit à maximiser leurs profits. Or comme l'exprime bien Giuseppe Pioletti :

« *La richesse territoriale chez Sismondi est d'abord et avant tout la libération des systèmes de production, du territoire, de la main d'œuvre et des institutions de la logique commerciale, comme celle ouverte par l'agriculture intensive.* »<sup>228</sup>

Le nouveau système économique, le capitalisme industriel, a ainsi donné le coup de grâce en consacrant l'extension du champ économique et sa domination pratiquement totale sur les relations et liens. Ainsi une fois les liens dissous, l'opposition d'intérêt entre classes et les logiques de marché s'expriment clairement comme le montre l'exemple de cette Marquise, dont les ancêtres avaient un pouvoir et une responsabilité politique sur ces cultivateurs écossais, qui se transforme en propriétaire terrienne, faisant fi tant des anciens liens qui les unissaient que des responsabilités qu'ils avaient envers eux.

Il faut relever que ces trois articles, qui traitent des bouleversements qui ont eu lieu dans la campagne, dans le milieu rural, démontrent de manière significative l'appréhension par Sismondi du caractère central des bouleversements qui y ont lieu dans le cadre de l'émergence du capitalisme. Certains articles et ouvrages récents, soutenant une explication qualitative du passage au capitalisme, estiment dans le même sens que ce sont les bouleversements et « *transformations en milieu rural qui pavèrent la voie au capitalisme.* »<sup>229</sup>. Cette explication "qualitative" se concentre particulièrement sur les changements qui ont lieu dans les rapports à la propriété et dans les rapports aux moyens de subsistance, considérés comme fondamentaux dans l'émergence du capitalisme. Sismondi,

---

<sup>227</sup> Ibid., p. 381-382

<sup>228</sup> Pioletti, *Pour un retour aux études sur les sciences sociales : autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi*, 2015, p 43

<sup>229</sup> Dufour, *Les débats sur la transition au capitalisme : une défense de l'approche qualitative*, 2008, p. 76

dans sa vision romantique, se concentre sur la dissolution des liens sociaux, en particulier entre élites et peuple, phénomène qui d'après ses travaux, ouvre la voie, accompagne et est propice aux mutations dans les rapports à la propriété et aux moyens de subsistance, dont il propose une analyse avant la lettre, en particulier dans l'article, sur l'expulsion des cultivateurs écossais par la marquise.

### 6.3.3. Un système économique en accusation

Une lecture approfondie de ces articles nous révèle que la critique de Sismondi ne constitue pas une condamnation morale et éthique du comportement et des choix des nobles, en l'occurrence de la marquise pour l'article concernant l'Ecosse. Ce n'est en effet pas le comportement indigne de la marquise qui est l'objet de sa critique et de sa condamnation, mais c'est un système juridique, qui applique une doctrine économique, la chrématistique entraînant de tels comportements, qui en est au cœur :

*« Quant à nous, ce que nous croyons digne d'étude dans ce livre, ce ne sont point les preuves de la conduite plus ou moins habile ou plus ou moins généreuse d'une grande dame, c'est l'esprit même de la législation qui a aboli les anciennes limitations de la propriété établie par l'usage ; c'est l'application du principe que le propriétaire est le meilleur juge de son propre intérêt et celui de la nation quant à sa propriété ; c'est l'application du principe que l'agriculture est également en progrès, soit qu'elle obtienne plus d'utilité pour les mêmes frais, ou la même utilité pour de moindres frais ; c'est l'application du principe que toute économie sur la main d'œuvre, ou en d'autres termes, toute suppression des vies humaines qui concourent à une industrie est un profit, si l'industrie reste la même ; c'est enfin une grande expérience de l'application de la chrématistique à l'agriculture et de ces résultats. »<sup>230</sup>*

En effet, selon Sismondi, le problème réside non pas dans les comportements individuels mais dans le système capitaliste et industriel, ainsi que dans sa législation propriétaire, donnant tous les droits au propriétaire et lui permettant d'utiliser cette dernière pour son unique profit, alors que Sismondi a une conception sociale et antilibérale de la propriété, cette dernière ayant été inventée et cédée à l'unique condition de profiter au bien commun. C'est encore le système que Sismondi pointe du doigt dans son article, *Comment repeupler la campagne romaine*, comme responsable et de la déterritorialisation des riches et du délitement des liens sociaux et affectifs avec la population locale :

---

<sup>230</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 379

« *Cependant ce prince est peut-être éclairé, bienveillant, généreux, un membre distingué de l'aristocratie romaine : ce n'est pas à lui qu'est la faute si les liens sont rompus entre les habitants de Zingarolo et lui, c'est à l'organisation de la société moderne, c'est au système tout entier qui a créé les latifundia, comme au temps où finit la république romaine* »<sup>231</sup>

On peut déjà trouver une telle conception au sein de ses analyses historiques et politiques, quand pour ce dernier les mœurs et comportements sont déterminés par les institutions :

« *This was defined in the pages of *Essais and then Recherches sur les constitutions des peuples libres*, which revealed Sismondi's inclination to identify the structural conditions, that is, the institutional substance of society as a primary factor for setting off social advancement and economic development trajectories. »<sup>232</sup>*

Ainsi, sa critique, de manière semblable à la future critique marxiste, ne vise pas tant les hommes, leur moralité et leurs responsabilités, mais plutôt le système économique et sa logique, qui sont les réels déterminants des comportements humains. Ce commentaire nous paraît intéressant car on a souvent pu faire de Sismondi, un romantique, dans le sens d'« *un sentimentaliste bon marché* » selon les termes de Lénine, qui voulait soulager les souffrances et réduire les injustices, sans comprendre le système économique et ses mécanismes. En réalité, le questionnement éthique et moral, humaniste et romantique de Sismondi interpelle et vise bien le système économique, qui ne sert plus l'homme et ses réels besoins mais au contraire impose sa propre logique aux hommes qui en deviennent les rouages. Dans ce sens, cet autre extrait illustre bien ce tableau où chacun agit au dépens de l'autre non pas par cruauté, mais pour son intérêt, qui dans ce système économique devient vital, la survie économique de chacun étant en jeu :

« *Ces pauvres gens avaient pensé pouvoir s'acquitter en vendant leur cochon quand il serait gras [...] Peut-être celui qui le fit saisir ne doit pas être blâmé : c'était un petit fermier des montagnes qui payait vingt shellings par acre de ferme, et qui avait autant de peine à vivre et à payer sa ferme que le pauvre journalier qui dépendait de lui* »<sup>233</sup>

Autrement dit, le Sismondi romantique ne condamne pas les sentiments et passions de la marquise mais bien la froideur et l'iniquité d'un système économique et de sa charpente juridique, qui ne prend ni en compte les passions et sentiments des individus en son sein ni les

---

<sup>231</sup> Ibid., 580-582

<sup>232</sup> Dal Degan, *The Birth of Economics as a Social Sciences. Sismondi's Concept of Political Economy*, 2019, p. 23

<sup>233</sup> Ibid., p. 401

liens de diverses natures reliant l'individu à sa société et assurant la cohésion sociale. En effet, il illustre bien la manière dont une action que l'on présente seulement dans sa dimension économique, a des conséquences sur la vie des gens et à des multiples niveaux de cette vie, constituant un réel « *bouleversement de la propriété, des habitudes, des affections de l'existence entière d'une petite nation [...]* »<sup>234</sup>.

C'est bien l'absence de dimensions sentimentales, passionnelles et affectives, de présence d'humanité dans les relations socio-économiques au sein du système capitaliste que relève l'analyse et la critique sismondienne, qui revêtent un fort caractère romantique. En effet, l'oppression économique exercée par le système économique capitaliste, par sa nature anonyme, froide et abstraite, est en effet, peut-être plus violente que l'oppression politique du Moyen-Age et d'Ancien Régime, qui avait au moins un visage humain :

*« Dans les temps de la plus grande oppression féodale, dans les temps de l'esclavage, on a vu sans doute de la part des maîtres, des actes de férocité qui font frémir l'humanité. ; mais du moins quelque motif avait excité leur colère ou leur cruauté ; quelque espérance restait à l'opprimé qu'il éviterait de provoquer son oppresseur. [...] Mais dans la froide et abstraite oppression de la richesse, il n'y a point d'injure, point de colère, point de ministre connu, point de rapport d'homme à homme. Souvent le tyran et la victime ne se connaissent pas de nom, n'habitent pas le même pays, ne parlent pas la même langue. L'opprimé ne sait ni où porter ses prières, ni son ressentiment ; l'oppresseur, loin d'être un homme dur, est peut-être généreux et sensible ; il ne se rend point compte du mal qu'il fait, il cède lui-même une sorte de fatalité qui semble gouverner aujourd'hui le monde industriel. C'est cette fatalité qui, malgré les promesses de la liberté, de l'égalité, accable d'une effroyable oppression des millions de créatures humaines. »*<sup>235</sup>

C'est en tout cas ce que défend Sismondi, soulignant le caractère anonyme, inhumain de cette oppression qui ne dépend pas d'un choix ou de la colère d'un seigneur, mais qui résulte du fonctionnement d'un système économique dont les buts sont la production et la rentabilité au détriment des hommes et dont des actes et comportements injustes découlent.

#### 6.3.4. Une traduction en termes économiques de la critique romantique du capitalisme

Cette domination totale de la dimension économique sur les rapports sociaux, matérialisée par la transformation capitaliste des rapports sociaux de propriété, a pu se faire

---

<sup>234</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 384

<sup>235</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 179

par des changements culturels, sociaux, que l'on a évoqué précédemment, mais s'est aussi réalisée et installée par la contrainte et même par la force. C'est le cas avec les enclosures en Angleterre, ainsi que dans un ordre plus extrême et brutal les nettoyages, des expulsions violentes menées par des forces armées détruisant des villages, qui ont eu lieu en Ecosse, et qui font l'objet de l'article de Sismondi. Ce dernier a connaissance du caractère martial et en partie violent de ces opérations, évoquant « *cette exécution à moitié militaire* »<sup>236</sup>, et des maisons brûlées, ainsi que des villageois brûlés vifs dans ces dernières. Il est en revanche plus difficile de dire si Sismondi a conscience du rôle tenu par ces opérations dans l'apport de main d'œuvre aux manufactures. Autrement dit, s'il est conscient que la première force de travail a été obtenue par la contrainte voire la force.

Il voit en tout cas la violence dans la disparition d'une culture, de ses structures et de ses relations en conséquence de la mise en place d'une agriculture productiviste et à visée commerciale. En effet, l'expulsion des cultivateurs, soit le remplacement d'un système agricole d'autosatisfaction des besoins primaires par un système agricole de rentabilité et tourné vers le commerce, en l'occurrence, les troupeaux de moutons en pâturage, dont la laine était particulièrement rentable, ont pour aboutissement la destruction, l'anéantissement des anciens modes de vie traditionnels liés à la culture gaélique, ainsi que des anciennes structures et relations sociales et économiques cimentant cette culture.<sup>237</sup> De manière plus générale, en dehors de ces recours à la force, les anciens modes de vie, comme la production artisanale, n'étaient plus viables en raison de l'évolution du contexte économique<sup>238</sup>.

Ces transformations socio-économiques, politiques et culturelles dont Sismondi propose une analyse en termes économiques sont au cœur de nombreuses œuvres littéraires romantiques. C'est même en réaction à ces transformations capitalistes de la société et au remplacement des liens médiévaux par des relations purement économiques que naît le romantisme<sup>239</sup>, encore plus particulièrement le courant romantique en Grande-Bretagne, qui s'exprime à sa naissance surtout dans les arts, « *la philosophie et la pensée politique et*

---

<sup>236</sup> Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018 p. 377

<sup>237</sup> Reportage Arte, Le Temps des ouvriers, Episode 1, Le Temps de l'usine

<sup>238</sup> « *Des causes politiques, plus puissantes encore que ces paroles magiques, ont transformé tous les hommes en industriels* » In Sismondi, *Etudes sur les sciences sociales (vol. VI)*, 2018, p. 291- 292

<sup>239</sup> « *Dans la lente tradition séculaire du féodalisme au capitalisme, les historiens et les économistes s'accordent généralement pour voir deux moments forts, deux points de rupture : d'abord la Renaissance, [...] période de relâchement des liens sociaux médiévaux et début du processus de « l'accumulation primitive » ; ensuite, et plus définitivement, la révolution industrielle du 18<sup>e</sup> siècle qui a abouti à l'hégémonie d'un système de production capitaliste fondé sur les lois du marché. C'est donc ce second et ultime moment – lorsque les tendances à l'œuvre depuis longtemps se muent en système, lorsque sont créées les bases de l'industrie moderne et lorsque se concrétise l'emprise du marché sur l'ensemble de la vie sociale – qui voit surgir le romantisme.* » (Löwy & Sayre, 1992, p. 71)

*sociale étant largement dominées par le courant utilitariste.* »<sup>240</sup>. Ainsi un poème d'Oliver Goldsmith, *Le Village déserté* de 1770, cité par Sismondi lui-même dans son article sur l'expulsion des cultivateurs écossais, illustre selon nous à quel point l'analyse économique critique de Sismondi rejoint la critique artistique du capitalisme des romantiques :

*« La terre se porte mal, victime de maux qui se précipitent,  
Là où la richesse s'accumule, et les hommes sont en décadence...*

*Mais une paysannerie courageuse, la fierté du pays,  
Une fois détruite ne pourra jamais être recrée.  
Il y avait une époque, avant que les malheurs de l'Angleterre ne commencent,*

*Où chaque arpent de la terre maintenait son homme...  
Lui donnant le nécessaire de la vie, sans superflu ;  
Mais les temps ont changé, et les suites cruelles du commerce  
Usurpent la terre et dépossèdent le jeune berger. »*<sup>241</sup>

Le capitalisme industriel et ses effets délétères sur l'homme et son environnement est, à l'image de ce poème, attaqué par les romantiques au niveau artistique ou philosophique, Sismondi est l'un des seuls à lancer l'offensive sur le terrain économique lui-même. Le romantisme économique de Sismondi représente ainsi, selon nous, la traduction en termes économiques de la critique artistique du capitalisme.

---

<sup>240</sup> Löwy & Sayre, *op cit.*, p. 77

<sup>241</sup> Poème de Goldsmith (Gray, Collins & Goldsmith, 1969, p. 678) traduit par Löwy & Sayre, 1992, p.77

## 7. Conclusion

---

L'influence du romantisme sur la pensée économique de Sismondi rejoint la définition donnée par Löwy et Sayre, d'une réaction critique contre la modernité capitaliste par la référence aux valeurs du passé. En effet, le recours à l'histoire et aux périodes antérieures au capitalisme industriel, pour étudier et critiquer ce dernier, est un des éléments majeurs du romantisme de Sismondi. Ces recours à l'histoire vont plus loin que l'utilisation de simples exemples à suivre ou à ne pas suivre, de simples leçons, mais s'imprègnent des visions, valeurs et références « *éthiques et socioculturelles* »<sup>242</sup> des sociétés précapitalistes, pour appréhender et analyser l'économie de son époque. Ainsi sa conception de l'indépendance, tout comme sa vision d'un commerce symétrique, nous semble venir tout droit de l'assimilation de valeurs de sociétés féodales ou d'anciennes républiques<sup>243</sup>.

Une question peut être soulevée au sujet de cette vision très positive des sociétés précapitalistes, c'est la question de l'idéalisation du passé chez Sismondi. S'il évoque souvent les aspects négatifs qui pouvaient exister, notamment l'oppression politique, pour contrebalancer et donner un aspect de neutralité à son propos, il est difficile de ne pas percevoir par moments une préférence parfois discutable pour le passé, comme pour la féodalité par exemple, discutable mais compréhensible après avoir mieux étudié sa pensée économique et le romantisme qui y réside. Il est intéressant de relever que d'après nos recherches, ses études historiques peuvent se révéler très critiques sur certaines périodes, tandis que ses ouvrages économiques, ont souvent recours aux meilleurs aspects des périodes historiques invoquées. On peut supputer que cette variabilité dans la critique a pour but de renforcer son propos et sa critique de la modernité capitaliste, car Sismondi ne souhaite ni un retour à la féodalité, ni aux autres systèmes antérieurs, puisqu'il est conscient de l'oppression politique qui y régnait mais aussi que les conditions politiques ont changé de manière difficilement réversibles.

Dans le même sens, à la lecture de certains articles réformistes<sup>244</sup> de Sismondi, il semble que ses propositions de protections sociales et d'interventionnisme modéré se développent dans l'idée qu'un retour ou une résistance des anciennes structures de production soit fort compliqué à réaliser. Son réalisme ou pragmatisme serait à l'origine de son penchant

---

<sup>242</sup> Löwy & Sayre, *Révolte et mélancolie*, 1992, p. 127

<sup>243</sup> « *L'esprit chevaleresque était né de la féodalité, l'esprit d'indépendance, de la mémoire romaine* » (Casalena, *Liberté, souveraineté et décadence dans l'historiographie de Sismondi*, 2015, p. 55)

<sup>244</sup> Particulièrement le chapitre : L'ouvrier a le droit à la garantie de celui qui l'emploi (Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, 2016, p. 483)

réformiste, annonciateur de la social-démocratie. Mais il est intéressant de relever que même son réformisme a un caractère romantique. En effet, les propositions qu'il formule sont très liées à sa conception romantique du producteur indépendant, puisqu'il souhaite garantir à chacun la sécurité de l'avenir. C'est, comme on l'a relevé dans ce travail, cette sécurité dans l'avenir que le producteur indépendant, le paysan propriétaire possédaient et qui rendait ce statut si idéal, tant pour la stabilité du travailleur lui-même que pour la stabilité et l'équilibre de la société. De même, les moyens avancés pour garantir cette sécurité dans l'avenir ont une résonance romantique, Sismondi proposant d'associer le paysan à la propriété dans les campagnes et d'associer l'ouvrier au capital dans les usines, à l'image des seigneurs associant leurs vassaux à la propriété de la terre, pour s'assurer de leur soutien.

Sismondi incarne la traduction de la critique romantique du courant littéraire et philosophique romantique en termes économiques. Cependant l'influence du romantisme, en tout cas selon nos recherches, ne prend pas la forme d'une transposition de concepts purement philosophiques ou littéraires dans la pensée économique de Sismondi. En effet, notre recherche n'a pas mis en lumière d'inspirations venant de sources littéraires ou poétiques, de transpositions de concepts littéraires ou philosophiques ou des thèmes majeurs du romantisme, comme la contradiction, l'énergie, la dynamique dans sa pensée économique. Ainsi, chez Sismondi cette critique du capitalisme industriel perd sa dimension artistique pour devenir analytique et réformiste. En effet, sa critique devient une analyse scientifique du système économique, tout en restant fortement influencée par sa vision du monde romantique. Ainsi, il associe la normativité du romantisme à la méthode scientifique d'analyse économique. Son analyse est toujours influencée, on pourrait de manière négative dire "biaisée" par sa vision du monde, mais c'est ce même biais qui lui permet d'être un des premiers à entrevoir et à analyser les dynamiques et contradictions économiques du capitalisme industriel. A l'inverse, elle limite ses perceptions d'évolutions économiques et sociales futures, comme l'émancipation du prolétariat ou la possibilité que les ouvriers sacrifient des heures de repos pour aller en véhicule à l'usine, ce qu'il ne peut envisager.

C'est réellement une vision, une compréhension du monde romantique qui façonne ses analyses économiques. En appréhendant sa vision du monde, on comprend mieux sa critique du capitalisme et des dangers qu'il représente. Sa critique a cet aspect de particulier et d'intéressant de venir d'un monde qui n'est pas encore capitaliste ou sur le point de devenir. Contrairement aux critiques des communistes et socialistes postérieurs qui vont pour certains interioriser le capitalisme, surtout dans sa dimension productiviste, le considérant comme la voie qu'il faut suivre pour arriver à un meilleur système économique, on sent chez Sismondi

ce monde d'avant et cette possibilité d'une autre voie moins productiviste. Et nous pensons que le romantisme est déterminant dans cette construction d'une vision différente, par sa compréhension du caractère historique du capitalisme et par sa capacité à l'appréhender et l'analyser, non seulement à travers le passé, mais à travers des valeurs et des conceptions de ce dernier. Ainsi sa défense des petits producteurs indépendants qui peut paraître, à nos yeux, de prime abord, étrange ou passéiste, prend tout son sens dès lors que l'on appréhende sa pensée en profondeur et avec la vision du monde romantique qui l'influence. En effet, alors qu'à notre époque, le statut d'indépendant peut-être synonyme de fragilité économique comparé au statut de salarié, le producteur indépendant à l'époque de Sismondi pouvait constituer, comme il le montre, une véritable solution pour faire barrage à la prolétarisation et à l'industrialisation. Dans ce sens, sa pensée romantique est profondément sociale, ayant recours à des références historiques qui ont pour but d'améliorer les conditions de tous, et même le plus souvent des plus faibles, notamment des cultivateurs et des prolétaires. Sismondi a aussi été présenté comme un défenseur de la reproduction sociale, dont les idées sociales visent avant tout le maintien de l'ordre social, et donc des élites dominantes. Selon nos recherches, cette défense de l'ordre social a surtout lieu face à l'avènement du capitalisme industriel qui constitue bien plus une menace pour les plus faibles économiquement que pour les élites économiques. Il est par contre vrai qu'il pense plus en termes d'équilibre social, d'harmonie sociétale qu'en termes de classe sociale et de mobilité sociale.

Selon Norman King<sup>245</sup>, la pensée politique et économique de Sismondi est une conciliation de deux idéaux, celui du perfectionnement intellectuel et celui de l'accroissement du bien-être, du bonheur, et représente ce qu'il nomme l'esprit de chevalerie. Cet idéal chevaleresque, tant dans ses limites paternalistes de la défense de la veuve et l'orphelin, que dans cette volonté profondément sociale de défendre les plus faibles tout en permettant le développement d'une élite intellectuelle, correspond profondément à cet économiste romantique, qu'est Sismondi, qui dans une attitude elle-même romantique se plaçait en économiste incompris de son temps à l'image des poètes maudits. C'est donc selon nous un économiste romantique qui est à l'origine de la première grande critique du capitalisme industriel, critique qui fut donc elle-même empreinte de romantisme.

Dans ce sens Sismondi, met en échec la classique gradation, révolutionnaire, progressiste, conservateur et réactionnaire, avec son romantisme économique inclassable dans un tel cadre. Un professeur de l'enseignement secondaire nous expliquait ces quatre

---

<sup>245</sup> King, *Chevalerie et Liberté : Actes du colloque international Sismondi européen*, 1976

positionnements idéologiques à travers des pas. Un grand pas symbolisait la révolution, des petits pas le progressisme, l'immobilité des jambes le conservatisme et enfin un pas en arrière, le déplacement réactionnaire. Ainsi, faudrait-il pour Sismondi et son romantisme économique créer un nouveau pas, un nouveau déplacement, des petits pas en avant le regard en arrière.

Enfin, nous espérons avoir démontré que la vision du monde romantique de Sismondi est fondamentale dans sa pensée économique. Cependant, nous pensons que cette thèse ne s'arrête pas au cas spécifique de Sismondi mais que chaque économiste recèle en son sein une vision du monde, qui constitue la genèse et l'armature de sa pensée économique.

## 8. Bibliographie

---

- Arena R., Note sur les apports de Sismondi à la théorie classique, *L'Actualité économique*, vol. 4, n°57, 1981, pp. 565–588. DOI 10.7202/601007ar
- Arena R., Réflexions sur l'analyse sismondienne de la formation des prix, *Revue économique*, vol. 33, n°1, 1982. pp. 132-149. DOI 10.2307/3501463
- Arnsperger, C., Critique existentielle de la croissance économique : Eléments pour une "transition anthropologique", *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*, vol. 77, 2016, pp. 73-97.
- Baubeau P. & Perraud A., Lecture romantique de l'économie, lectures de l'économie romantique : Balzac et Sismondi, *Romanesque*, n°7, 2015. URL : [https://www.academia.edu/35173909/Lectures\\_romantiques\\_de\\_l\\_economie\\_lectures\\_de\\_l\\_economie\\_romantique\\_Balzac\\_et\\_Sismondi](https://www.academia.edu/35173909/Lectures_romantiques_de_l_economie_lectures_de_l_economie_romantique_Balzac_et_Sismondi)
- Blanqui A., *Histoire de l'économie politique*, Paris, Guillaumin, 1845.
- Bowman F., *Sismondi et la religion : Acte du colloque international Sismondi européen*, Genève, Slatkine, 1976, pp. 131-152.
- Bridel P., « Passions et intérêts » revisités : La suppression des “sentiments” est-elle à l'origine de l'économie politique ?, *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 47, n°144, 2009, pp. 135-150. DOI : 10.4000/ress.74
- Bridel P., Théorie économique et philosophie politique : quelques réflexions préliminaires sur la réédition de l'œuvre scientifique de Sismondi. *Cahiers d'économie Politique*, n°57, 2009, pp. 131-150. DOI : 10.3917/cep.057.0131
- Bronk R., *The Romantic Economist. Imagination in Economics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- Carbou, G., La topique romantique dans les discours de l'écologie politique, *Mots. Les langages du politique*, n°119, 2019, pp. 107-125. URL : <https://www.cairn.info/revue-mots-2019-1-page-107.htm>
- Casalena, M. P., Liberté, souveraineté et décadence dans l'historiographie de Sismondi, *Annales Sismondi*, n°1, 2015, pp. 47-66.
- Cobban, A., *Edmund Burke and the Revolt against the Eighteen Century*, Londres, George Allen & Unwin, 1929.
- Constant, B., *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, Paris, Firmin Didot, 1824.
- Dal Degan, F., *The Birth of economics as a Social Science. Sismondi's Concept of Political Economy*, New York, Routledge, 2019.
- Daneau M., Sismondi et les crises économiques, *L'Actualité économique*, vol. 1, n°39, 1963, pp. 35-45. DOI : 10.7202/1001886ar. URL : <https://www.erudit.org/fr/revues/ae/1963-v39-n1-ae1515194/1001886ar.pdf>
- De Saint-Victor. J., Sismondi, entre républicanisme et Risorgimento, *Revue française d'histoire des idées politiques*, n°30, 2009, pp. 253-275.

- De Salis, J.-R., *Sismondi, 1773-1842 : La vie et l'œuvre d'un cosmopolitique philosophe*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1932.
- Dufour, F.-G., Les débats sur la transition au capitalisme : une défense de l'approche qualitative, *Cahiers de recherche sociologique*, n°45, 2008, pp. 73-91. DOI : <https://doi.org/10.7202/1002500ar>
- Dupuigrenet-Desroussilles, G., Sismondi et le goût du bonheur, *Economies et sociétés*, vol. 10, n°6, 1976, pp. 1313-1325.
- Dupuigrenet-Desroussilles, G., Sismondi ou le libéralisme héroïque, *Economies et sociétés*, vol. 10, n°6, 1976, pp. 1326-1338.
- Ege R., L'économie politique et les systèmes sociaux pendant la première moitié du XIXe siècle, In A. Béraud & G. Faccarello (éds.), *Nouvelle histoire de la pensée économique Vol.2. Des premiers mouvements socialistes aux néoclassiques* (pp. 12-61). Paris, La Découverte, 1993. URL : <https://www.cairn.info/nouvelle-histoire-de-la-pensee-vol-2--2707132241-page-12.htm>
- Eggl, E., *Le débat romantique en France 1813-1816*, Genève, Slatkine, 1972.
- Eyguesier, N., La notion de progrès chez Sismondi, Lausanne, thèse de doctorat – Université de Lausanne, 2012.
- Freeman, D., When science and poetry were friends, *The New York Review of Books*, vol. 56, n°13, 2009.
- Gillard, L., *Simonde de Sismondi : Vie – Œuvres – Concepts*, Paris, Editions Ellipses, 2010.
- Gillard, L., Sismondi et la question du progrès, *Revue économique*, vol. 62, 2011 pp. 163-185. DOI : 10.3917/reco.622.0163
- Gislain, J.-J., La conversion de Sismondi, *Cahiers d'économie Politique*, n°64, 2013, pp. 111-134. DOI : 10.3917/cep.064.0111.
- Glinoe, A. & Laisney, V., *L'âge des cénacles : Cofraternités littéraires et artistiques au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2013.
- Gray, T., Collins, W. & Goldsmith, O. *The Poems of Thomas Gray, William Collins & Oliver Goldsmith*, Londres, Longmans, 1969.
- Halévy, E., *Sismondi*, Paris, F. Alcan, 1933.
- Isbell, J., Le Groupe de Coppet et la "Confédération romantique" : August Wilhelm Schlegel, Madame de Staël et Sismondi en 1814, In *Le Groupe de Coppet et l'Europe 1789-1830 : actes du cinquième Colloque de Coppet*. Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1994.
- Jaume, L., L'individu effacé, ou le paradoxe du libéralisme français, Paris, Fayard, 1997.
- King, N., Romantisme et opposition, *Romantisme*, n°51, 1986, pp. 63-71. DOI : <https://doi.org/10.3406/roman.1986.4808>
- King, N., *Chevalerie et liberté : Actes du colloque international Sismondi européen*, Genève, Slatkine, 1976, p. 241-258
- Kloocke, K. & Fink, B., *Benjamin Constant : Florestan de l'esprit de conquête et de l'usurpation*, Tübingen, Max Nemer Verlag, 2005.

- Löwy, M. & Sayre, R., Figures du romantisme anti-capitaliste, *L'Homme et la société*, n°69-70, 1983, pp. 99-121. DOI : <https://doi.org/10.3406/homso.1983.2142>
- Löwy, M. & Sayre, R., *Révolte et mélancolie. Le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.
- Luftalla, M., Sismondi : Critique de la loi des débouchés, *Revue économique*, vol. 18, n°4, 1967, pp. 654-673. DOI : <https://doi.org/10.3406/reco.1967.407782>
- Luxembourg R., *L'accumulation du capital*, [En ligne] 1913. URL : [https://www.marxists.org/francais/luxembur/works/1913/rl\\_accu\\_k\\_14.htm](https://www.marxists.org/francais/luxembur/works/1913/rl_accu_k_14.htm)
- Maigrion, L., *Le roman historique à l'époque romantique : essai sur l'influence de Walter Scott*, Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1912. URL : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1079031/texteBrut>,
- Marx, K. & Engels, F., *La société communiste*, (éd. R. Dangeville, 1979). Chicoutimi, Les Classiques des sciences sociales, 2015. URL : [https://www.marxists.org/francais/marx/works/00/societe/societe\\_communiste.pdf](https://www.marxists.org/francais/marx/works/00/societe/societe_communiste.pdf)
- Marx, K et Engels, F., *Le Manifeste du Parti communiste*, présentation et traduction par Emile Bottigelli, Paris, Flammarion, 1998.
- Mazzei, U., *Sismondi and the historicist School*, [En ligne] Latin America in movement , 2016. URL : <https://www.alainet.org/es/node/180480>
- McCulloch, J. R., *Discours sur l'origine, les progrès, les objets particuliers et l'importance de l'économie politique*, Genève, J-J Paschoud, 1825.
- Méda, D., *Le Travail : Une valeur en voie de disparition ?* Paris, Flammarion, 2010.
- Méda, D. Comment s'accommoder des vacances de l'emploi ? *Espaces Temps*, n°82-83, 2003, pp. 67-77.
- Milner, M. & Pichois, C., *Littérature française, De Châteaubriand à Baudelaire 1820-1869 (Tome 7)*, Paris, Les éditions Arthaud, 1985.
- Oltra, V., Adam Smith et le romantisme économique, *The conversation*, n°17, 2019.
- Parguez, A., Sismondi et la théorie du déséquilibre macro-économique, *Revue économique*, vol. 24, n°5, 1973, pp. 837-866. DOI : <https://doi.org/10.3406/reco.1973.408113>
- Piketty, T., *Capital et idéologie*, Paris, Seuil, 2019.
- Pioletti, G., Pour un retour aux études sur les sciences sociales : Autonomie locale et richesse territoriale chez Sismondi, *Annales Sismondi*, n°1, 2015. DOI : 10.6092/issn.2498-9886/5756
- Prodi, P. & Schiera, P., Dialogue autour de Sismondi, *Annales Sismondi*, n°1, 2015, pp. 7-21.
- Rappard, W., La conversion de Sismondi, *Swiss Society of Economics and Statistics (SSES)*, vol. 79, 1943, pp. 181-210. URL : <http://www.sjes.ch/papers/1943-III-1.pdf>
- Réizov, B., *L'historiographie romantique française 1815-1830*, Moscou, Editions en langues étrangères, 1962.
- Schumpeter, J., *History of economic analysis*, New York, Oxford University Press, 1954.

- Silem, A., *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Hachette, 2005.
- Sismondi, J.-C.-L., *De la richesse commerciale ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce (tome I)*, Genève, Paschoud, 1803.
- Sismondi, J.-C.-L., *De la Richesse commerciale ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce (vol. II)*, Paris, Delaunay libraire, 1827.
- Sismondi, J.C.L., *Epistolario 1799-1814 (vol. I)*, (éd. C. Pellegrini). Florence, La Nuova Italia, 1933
- Sismondi, J.C.L., *Epistolario 1814-1823 (vol. II)*, (éd. C. Pellegrini). Florence, La Nuova Italia, 1935.
- Sismondi, J.C.L., *Epistolario 1824-1835 (vol. III)*, (éd. C. Pellegrini). Florence, La Nuova Italia, 1936.
- Sismondi, J.C.L., *Epistolario 1836-1842 (vol. IV)*, (éd. C. Pellegrini). Florence, La Nuova Italia, 1954.
- Sismondi, J.C.L., *Epistolario : lettres inédites à Jessie Allen (vol. V)*, (éds. King N. & De Luppé, R.). Florence, La Nuova Italia, 1975.
- Sismondi, J.-C.-L., *Fragments de son journal et correspondance*, (éd. J.-J.-C. Chenevière). Genève, J. Cherbuliez, 1857.
- Sismondi, J.-C.-L., *Histoire de la chute de l'Empire romain et du déclin de la civilisation, de l'an 250 à l'an 1000 (tome I)*, Paris, Treuttel et Würtz, 1835.
- Sismondi, *Histoire des Français (tome 5)*, Treuttel et Würtz, Paris, 1823
- Sismondi, J.-C.-L., *Histoire des républiques italiennes du Moyen-Age (tome I)*, Paris, Furne et Cie, 1940.
- Sismondi, J.-C.-L., *J.C.L. Sismondi. Œuvres économiques complètes : De la Richesse commerciale ou Principes d'économie politique appliqués à la législation du commerce (vol. II)*, (éds. P. Bridel, F. Dal Degan, & N. Eyguesier), Paris, Economica, 2012.
- Sismondi, J.-C.-L., *J.C.L. Sismondi. Œuvres économiques complètes – Ecrits d'économie politique 1799-1815 (vol. III)*, (éds. P. Bridel, F. Dal Degan, & N. Eyguesier), Paris, Economica, 2012.
- Sismondi, J.-C.-L., *J.C.L. Sismondi. Œuvres économiques complètes : Nouveaux principes d'économie politique (vol. V)*, (éds. P. Bridel, F. Dal Degan, & N. Eyguesier), Paris, Economica, 2016.
- Sismondi, J.-C.-L., *J.C.L. Sismondi. Œuvres économiques complètes : études sur les sciences sociales (vol. VI)*, (éds. P. Bridel, F. Dal Degan, & N. Eyguesier), Paris, Economica, 2018
- Sismondi, J.C.L., *Nouveaux principes d'économie politique ou de la richesse dans ses rapports avec la population*, (éd. J. Weiller), Paris, Calmann-Lévy, 1971.
- Sismondi, J.-C.-L., *Recherche sur les constitutions des peuples libres*, (éd. M. Minerbi). Genève, Droz, 1965.
- Sismondi, J.-C.-L., *Tableau de l'agriculture toscane*, Genève, Slatkine, 1801.

- Sofia, F., Quand l'agronomie se fait histoire : le tableau de l'agriculture toscane de J.-C. Simonde de Sismondi, *Cromohs*, n°4, 1999, pp. 1-17.
- Stanguennec, A., *La philosophie romantique allemande : un philosophe infini*, Paris, Librairie philosophique Vrin, 2011.
- Taillandier, S.-R., Confidences d'une âme libérale - Lettres inédites et journal intime de Sismondi, *Revue des deux mondes*, vol. 37, 1862, pp. 65-101.
- Van Tieghem, P., *L'ère romantique - tome 1 : Le Romantisme dans la littérature européenne*, Paris, Albin Michel, 1948.
- Vatin, F., Romantisme économique et philosophie de la misère en France dans les années 1820-1840, *Romantisme*, n°133, 2006, pp. 35-47. DOI : 10.3917/rom.133.0035
- Villeneuve-Bargemont, A., *Economie Politique Chrétienne. Recherches sur la nature et les causes du Paupérisme en France et en Europe et sur les moyens de soulager et le prévenir*, Paris, Paulin, 1834.